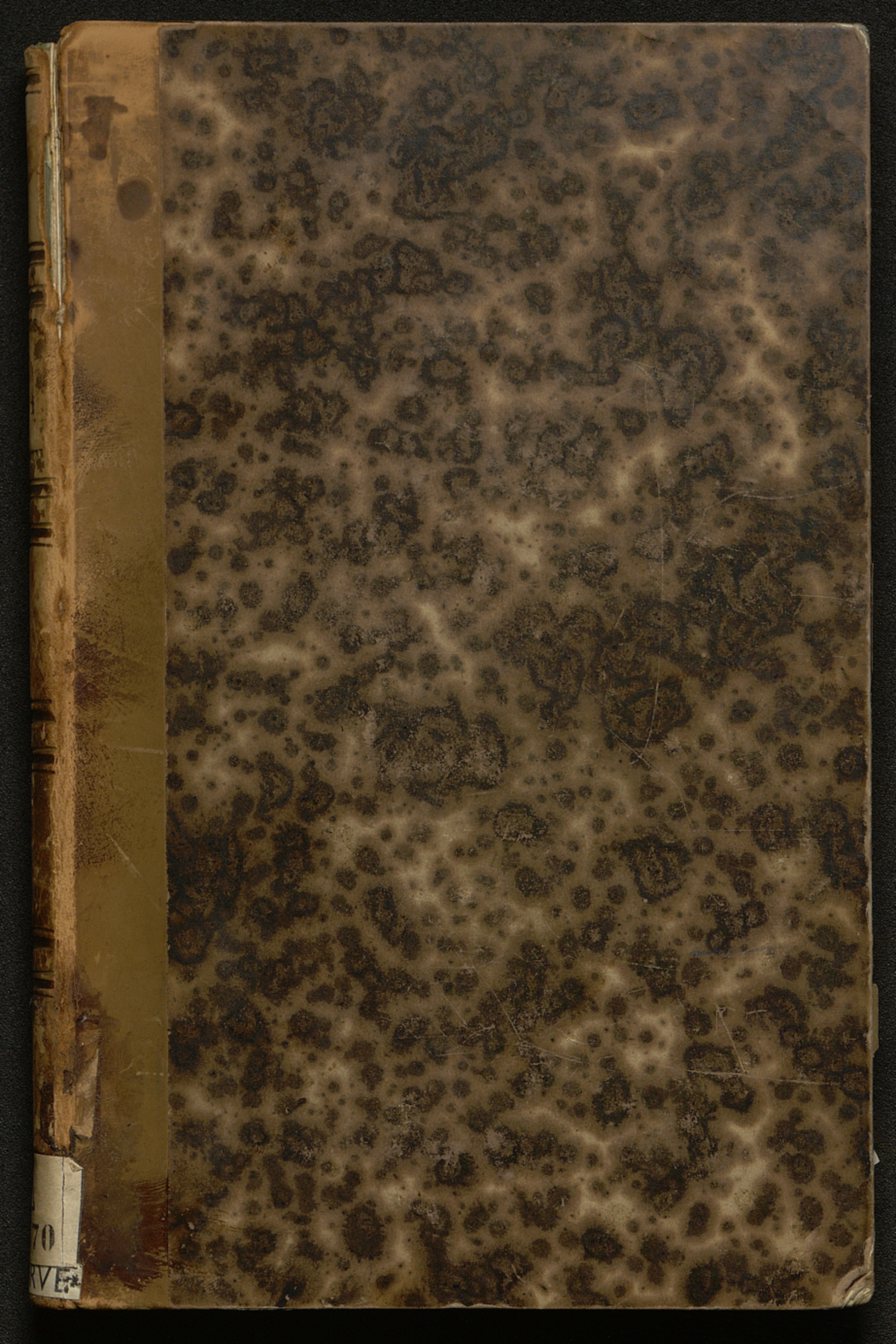
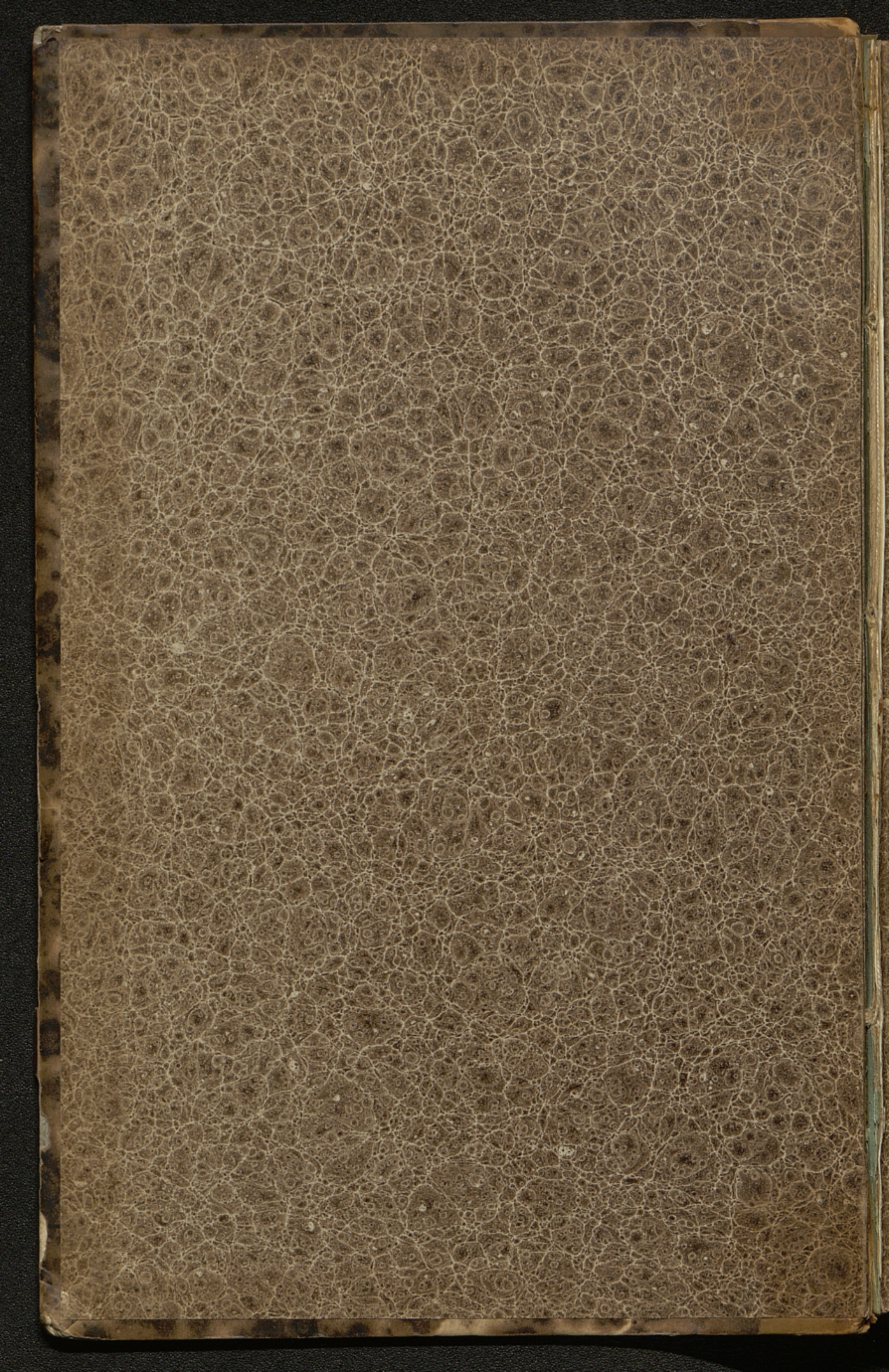
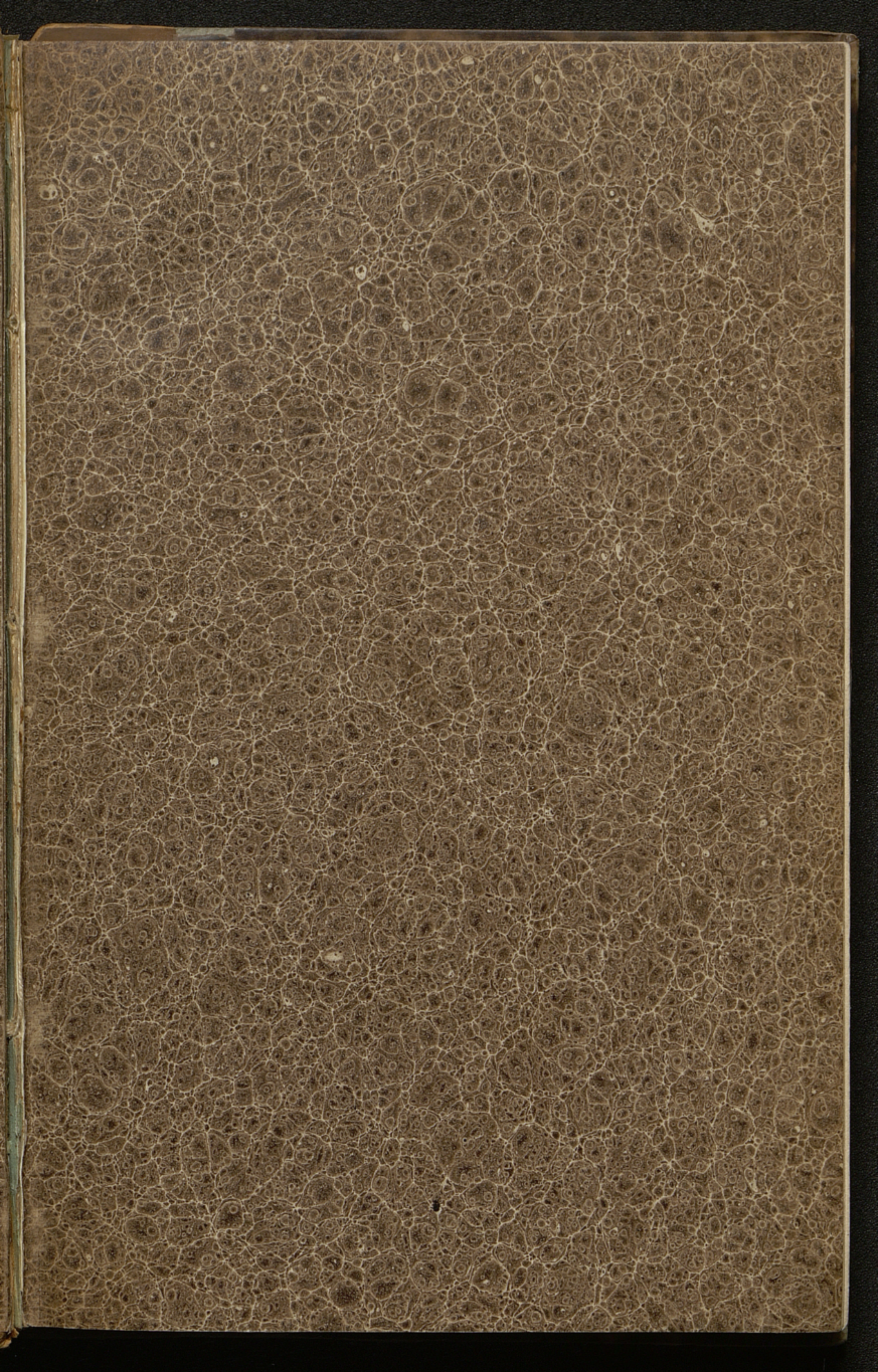

F. DENIS
UNE
FÊTE
BRÉSILIENNE




70
RVE*





1

Sire, il n'est pas jusques aux Canniballes,
ysles à tous fors à nous desloyalles,
où ne soyons en bonne seurté
Par la faveur de Vostre autorité.

Dès la fin de l'année paraissait un Vol. pet. in 8 de 12 feuillets, int.[le]

L'entrée du Roy nostre sire faicte en sa ville de Roüen ce Mercredy premier de ce moys d'Octobre, pareillement celle de la Royne, qui fut le jour ensuyvant avecques privilége. Paris par Robert Masselin, imprimeur, demourant aux trois tranchoirs rouges, devant S[te] Genevieve du mont. 1550.

On n'en connaît qu'un seul exemp. en assez mauvais état qui se trouve à la Bib. imp.[le] sous la Cote L b[31] N° 24

L'encre employée est noire, mais quelques vers sont écrits en lettres dorées.

Le texte de la 1[ère] page, la dédicace au Roy est inscrit entre un Carquois et un Arc. On voit aussi au dessous un écusson aux armes de France entouré de branches de lauriers.

Sur les marges intérieures des 32 p. suivantes sont peints 3 Croissants d'Argent, entrelacés. Sur les marges intérieures et extérieures des 19 dernières pages, on a figuré des arcs, des carquois, des flèches et le fameux double Chiffre particulier aux monuments du règne de Henri II, dont l'interprétation a donné lieu à de si nombreuses controverses.

10 gravures, une seule représente des Brésiliens.

Descript. de l'entrée de H. II roi de france, à Rouen (en vers) le 1er oct. 1550

Ce vol. oblong de 35 (?) 10 cent[mètres] de hauteur sur 27 de largeur est un ms. sur velin de 40 feuillets 3 de garde, 27 de texte dont 2 écrits d'un seul côté et 10 ornés de miniatures à pleine page, au bas de chacune desquelles on lit un distique latin en lettres d'or qui en explique le sujet.

Il n'y a pas de titre

Le poëme composé de 714 vers, précédé d'une dédicace au Roy en deux vers est divisé en deux parties, la première de 448 vers de dix syllabes et la seconde de 266, dont le plus grand nombre n'est que de sept syllabes. La calligraphie en est belle, nette, facile à lire, en caractères gothiques, sauf quelques mots en caractères romains. Il n'y a qu'une ~~seule~~ lettre ornée.

L'Entrée

Du très magnanime très puissant et victorieux Roy de France
henry deuxiesme de ce nom.
en sa noble cité de Rouen ville metropolitaine
de Normandie.
Qui fut au iour de Mercredy premier d'Octobre.
Mil cinq cent cinquante
En rithme françoyse

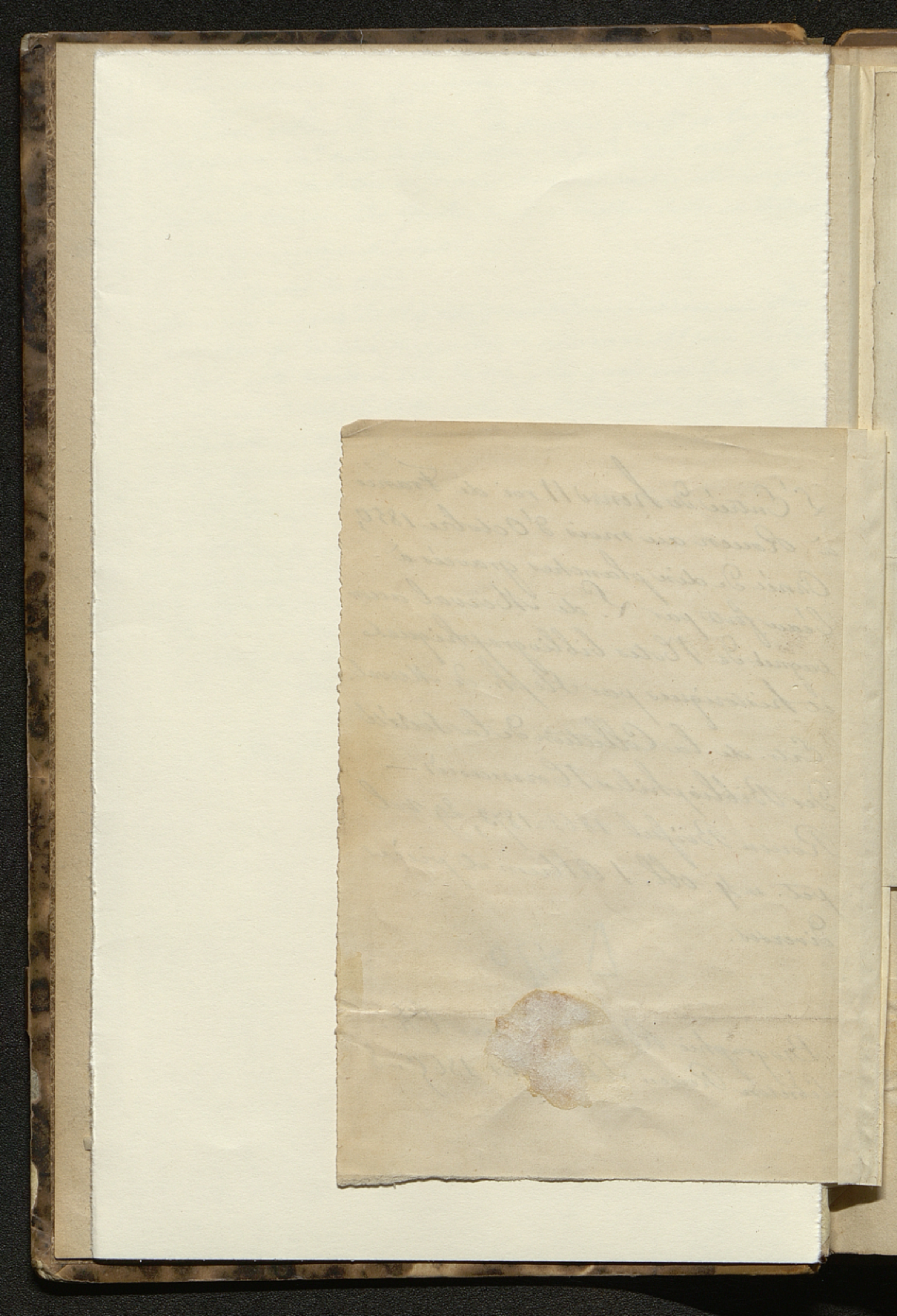
Mr Vicente Quesada

2

L'Entrée de Henri II roi de France à Rouen au mois d'Octobre 1550, Ornée de dix planches gravées à l'eau forte par L. de Merval accompagnée de Notes bibliographiques et historiques par Steph. de Merval.

Extr. de la Collection de la Société des Bibliophiles Normands — Rouen Boissel 1863-1873, 29 vol pet. in 4. obl. 1 Album et pièces diverses.

Biographie Rouennaise par Ch. Lebreton Rouen Lebrument 1865 in 8



Deux Statues Gallaïques placées
de chaque Côté de la porte d'entrée du
Jardin botanique d'Ajuda.

Elles ont été trouvées en 1785, No outeiro
Lezenho, perto da Villa de Montalegre
prov.cia de traz os Montes. Elles sont
Colossales et représentent deux Guerriers.

Mémoires de l'Acad.mie des Sciences
de Lisbonne, nouvelle Série. T. IV par-
tie 1ère page 103.

Dans le même vol.: Os padrões dos
descobrimentos portuguezes em Africa.

Padrão do Cabo negro.
Pad. do Santo Esp.to (Melinde)

Collecção das Medalhas e condecorações portuguezas — Cordenada pelo socio effectivo Man. Bernardo Lopes Fernandes in 4

L'Entrée de Henri II roi de France à Rouen au mois d'Octobre 1550, imp. pour la 1ere fois d'après un Ms. de la Bibque de Rouen par Louis de Merval acc. de notes bibliographiques par S. de Merval, Rouen 1869 A. Le Brument lib. de la Bibque i. de l'imperatrice 11 près l'Eglise St Vincent. in fol. ob.

Societé des Bibliophiles Normand tiré à 100 ex.

Le Ms. a été acheté 995 fr.

On a publié en 1869 l'ouvrage suivant : Entrée de Henri II roi de France à Rouen au mois d'octobre 1550 accompagné de notes historiques par S. de Merval. Rouen, 1869, in 4 obl. avec 10 eaux fortes par J. de Merval broch. 30 f.
Puis, le Cortège historique de l'entrée de Henri II à Rouen en 1550, organisé par le comité des fêtes en 1880 – 22 eaux fortes avec texte par J. Adeline 1 vol. in 4 oblong. 100 f, 35 f. et 30 fr chez Augé lib. à Rouen.

UNE

FÊTE BRÉSILIENNE

CÉLÉBRÉE A ROUEN EN 1550

SUIVIE

D'UN FRAGMENT DU XVIe SIÈCLE ROULANT SUR LA THÉOGONIE
DES ANCIENS PEUPLES DU BRÉSIL

ET DES POÉSIES EN LANGUE TUPIQUE DE CHRISTOVAM VALENTE

PAR

FERDINAND DENIS



A PARIS

J. TECHENER, LIBRAIRE

PLACE DE LA COLONNADE DU LOUVRE, N° 20

—

1850

(On donne ici le titre complet du livre qui a fourni le sujet de cette notice.)

UNE FÊTE BRÉSILIENNE.

CEST LA DEDV-
ction du sumptueux ordre plaisantz spe-
CTACLES ET MAGNIFIQVES THEATRES
DRESSES, ET EXHIBES PAR LES CITOI-
ens de Rouen ville Metropolitaine du pays de Normandie, A la
sacre Maiesté du Treschristian Roy de France, Henry secõd
leur souuerain Seigneur, Et à Tresillustre dame, ma Dame
Katharine de Medicis, La Royne son espouze, lors de
leur triumphant ioyeulx et nouvel aduenement en
icelle ville, Qui fut es iours de Mercredy et ieu-
dy premier et secõd iours d'octobre, Mil
cinq cens cinquante, Et pour plus ex-
presse intelligence de ce tant ex-
cellent triumphe, les figu-
res et pourtraicts des
principaulx aorne-
mentz d'iceluy
y sont apposez chascun en son lieu comme l'on pourra veoir
par le discours de l'histoire.
Auec priuilege du Roy.
On les vend à rouen chez Robert le Hoy Robert et Jehan dictz
du Gord tenantz leur boutique, Au portail des libraires.

1551.

UNE FÊTE BRÉSILIENNE

célébrée à Rouen en 1550.

Un demi-siècle s'étoit à peine écoulé depuis la découverte du Brésil, et près de cinquante Indiens appartenant à la race des Tupinambas venoient simuler leurs combats sur les bords de la Seine, devant Catherine de Médicis, et mêler à ces jeux guerriers leurs danses solennelles, telles qu'elles avoient lieu dans les belles campagnes arrosées par le Capibarribe et le Paraguassú. Certes, ce fait qui a échappé jusqu'à présent à tous les historiens n'a rien en réalité qui doive surprendre si l'on veut se rappeler un moment combien étoient actives les relations de Rouen, de Dieppe et de Honfleur avec l'Amérique méridionale ; mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que les détails les plus sommaires de cette fête, les renseignemens même les moins circonstanciés sur les personnages qui y prirent part, aient été complétement ignorés des bibliophiles américains, tandis qu'une relation de la fête imprimée par ordre de l'échevinage d'une grande ville, donnoit à cette description un caractère d'authenticité qui la transformoit pour ainsi dire en pièce officielle, et que plus tard le *Cérémonial de France* reproduisoit des récits analogues où figuroient souvent des Indiens. Ceci prouve une fois de plus l'intérêt singulier qui s'attache maintenant à certains opuscules jadis parfaitement dédaignés ; *la deduction de la sumptueuse entrée*, imprimée à Rouen en 1551 (1), précède de seize ans environ la fondation de la capitale du Brésil, et c'est sans contredit le premier monument iconographique que la presse du XVIe siècle nous ait fourni sur ce beau pays (2).

Et cependant que d'esprits curieux, que d'hommes éminens même s'occupoient du Brésil à cette époque, en France, en Portugal et jusque dans les villes reculées de l'Allemagne! Que d'écrits intéressans où l'on prévit, dès l'origine, les splendeurs de ce vaste empire ; que de traités oubliés maintenant, dans lesquels des

Figure des Brisilians.



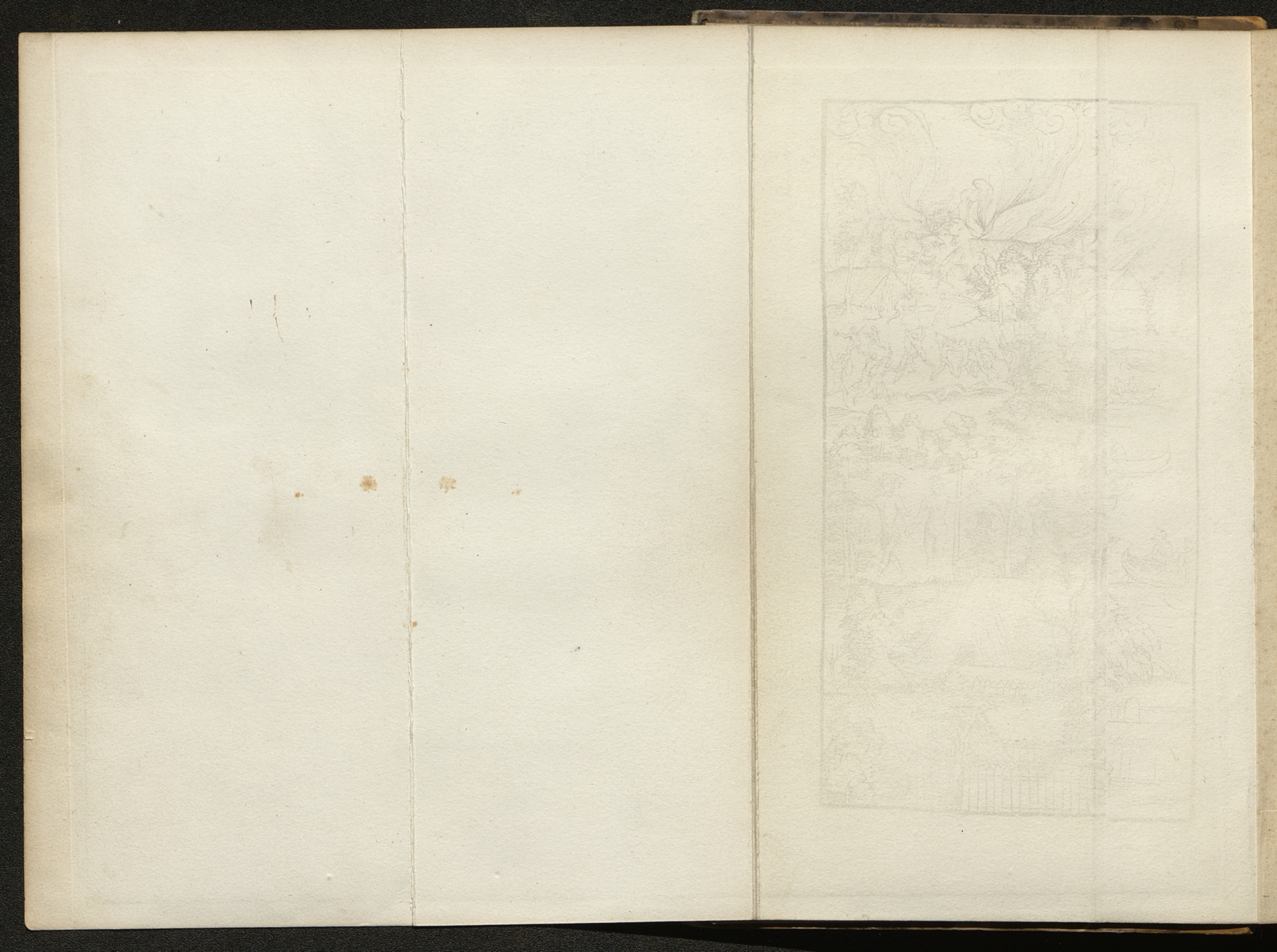


Figure des Brisilians.



esprits patiens déposoient d'immenses recherches sur des peuples éteints, sur des langues que l'on parle à peine actuellement, sur des cosmogonies dédaignées, et qui néanmoins se rattachent à l'un des pays les plus florissans de l'Amérique du Sud. Certes, nous n'avons pas l'intention de mettre en relief la langue, la poésie, les danses dramatiques des Topinamboux ; ne fût-ce que par respect pour la tradition du grand siècle, nous n'oserions commettre cette énormité ; l'ombre de Boileau nous le défend ; mais puisqu'il s'agit d'une pompe sauvage, comme on disoit au temps de Montaigne, d'une fête originale (3), où des Indiens qui surent périr plutôt que de faillir à la religion du serment, vinrent un moment mêler leurs jeux aux merveilles de la renaissance, nous préférerons pour les faire connaître les paroles indulgentes de l'auteur des *Essais* au mot dédaigneux du satirique ; et pour réhabiliter quelque peu les anciens dominateurs du Brésil, nous invoquerons l'homme dont la sagacité pénétrante essaya de présenter sous son jour réel l'esprit hardi et naïf à la fois d'une race généreuse.

Disons-le donc, ces guerriers indomptables qui se mêlèrent si complaisamment aux matelots de Rouen pour divertir *leurs parfaicts alliés*, comme dit Lery, ces hommes extraordinaires qui n'hésitoient pas à franchir l'Océan, obéissant naïvement à une pure fantaisie, ces *sauvaiges* voisins de *la brute*, comme les qualifioient les plus éclairés, étoient certes plus avancés dans l'échelle sociale que ne le supposoient ceux qui les accueilloient si dédaigneusement, et qui en faisoient leur jouet ; ils avoient une langue harmonieuse, une cosmogonie bien plus compliquée qu'on ne le croit généralement, un esprit singulièrement prompt surtout à saisir les différences tranchées que les vices de notre civilisation établissoient entre eux et nous. Montaigne se méprit peut-être à son tour, en adoptant une opinion diamétralement opposée à celle de son siècle. Il savoit que si ces tribus ne formoient pas de villes considérables et n'édifioient pas des cités, elles pouvoient mettre sur pied des armées de quinze et vingt mille combattans ; il vit un dédain raisonné de

nos mœurs où il n'y avoit qu'enfance de l'état social, et il précéda Rousseau dans son étrange apologie de la vie sauvage. N'oublions pas toutefois que dans cette circonstance, il eut la gloire de restituer à l'esprit humain son impérissable dignité.

L'auteur des *Essais*, personne ne l'ignore, est le premier qui nous ait conservé le refrain d'une chanson sauvage, et ce fragment plein de grâce naïve lui a inspiré quelques réflexions sur le génie primitif, sur la poésie indépendante des règles, que depuis ont citées nos meilleurs écrivains. Ce chant venoit de Ganabara, ou de la *France antarctique*, comme on disoit encore parmi nous au XVI[e] siècle, et il avoit été transmis à l'illustre philosophe par un compagnon de Villegaignon qui avoit résidé durant dix ou douze ans au milieu des tribus indiennes. Ce fut de cet homme simple, auquel il avoit été donné de vivre si longtemps « *en une contrée de pays très-plaisante et bien tempérée* » dont les Français avoient rêvé un moment la possession, au milieu des guerres civiles, que Montaigne recueillit tant de notions exactes, tant d'observations précieuses sur les mœurs des Tupinambas. Grâce à cet esprit sagace qui analysoit aussi rapidement les faits inattendus, les renseignemens nouveaux, que les lois fondamentales des sociétés antiques, on eut pour la première fois alors une idée de la vie que menoient les sauvages du Brésil en leurs grandes forêts. Ainsi que cela devoit être, Montaigne, nous le répétons, s'éprit peut-être un peu soudainement du génie de ces peuples; en présence de nos misères il oublia trop leurs coutumes, il cita leurs paroles fières, mais il parla à peine de leurs effroyables sacrifices, et après s'être enthousiasmé pour leur esprit d'indépendance, il finit par les citer comme offrant le modèle d'une société sage, parce que leur vie étoit simple. « Tout cela ne va pas trop mal, s'écrie-t-il en concluant, mais quoy, ils ne portent point de haut-de-chausses. »

Il faut bien l'avouer, et l'on auroit quelque peine à le croire, si la précieuse relation que nous avons sous les yeux ne venoit nous l'attester, ce fut dans cette simplicité toute primitive de

costume, que cinquante Brésiliens réunis à deux cent cinquante matelots normands, donnèrent à Henri II et à Catherine de Médicis leur fête étrange, leur scyaumachie sauvage, comme disoient les érudits du temps; drame bizarre et qui n'avoit certainement aucun antécédent en Europe depuis la découverte du Brésil par Pedro-Alvarez Cabral.

Il s'agit ici surtout de reproduire un document, et nous serons bref. Le XVIe siècle étoit, comme on sait, le siècle par excellence des carrousels, des tournois, surtout des *entrées*. En 1549, Henry II et sa nouvelle épouse avoient été reçus dans Lyon avec un cérémonial inouï, avec un luxe qui dut faire oublier à Catherine de Médicis les pompes de Florence. L'année suivante, Rouen voulut effacer cet étalage de richesses qui, il faut l'avouer, ne pouvoit être surpassé peut-être que dans les bonnes villes de Normandie. Non-seulement, il fit faire deux statues d'or qui devoient être offertes en présent au royal visiteur, mais le corps municipal alla plus loin, et ayant appelé dans son sein de nombreux artistes qui n'appartenoient pas tous à la France (pour que les inventions, dit la chronique, fussent plus variées), on dressa force obélisques, force temples, force arcs de triomphe, *animez de beaux personnaiges;* on alla même jusqu'à figurer l'apothéose de François Ier, par pur amour de l'antiquité, et, après avoir épuisé les souvenirs des temps païens, on eut la pensée de faire intervenir dans la fête les pompes du nouveau monde. Ce ne fut ni aux épouvantables splendeurs de Mexico, pour me servir encore d'une expression de Montaigne, ni aux peintures toutes récentes que l'on faisoit des conquêtes de Pizarre, que l'on emprunta l'idée de cet épisode destiné à varier *la royale entrée*, ce fut aux simples habitans des vertes forêts du Brésil que l'on demanda des inspirations. Après avoir épuisé les emblèmes, les souvenirs mythologiques, les grandeurs du monde romain, on s'adressa aux matelots rouennais accoutumés depuis longtemps aux voyages d'outre-mer, et il fut convenu qu'en dépit de la saison avancée, car l'on étoit au mois d'octobre, les rives de la Seine

offriroient les scènes pittoresques et quelquefois si étranges que nos marins contemploient sur les rivages des fleuves américains. La vie guerrière des Indiens, ses alternatives de joie ou de terreur, les incidens qu'amenoit le trafic du bois du Brésil, les stratagèmes employés à la chasse, les danses qui succédoient au travail, tout devoit être *naïvement depinct au naturel*, et si bien au naturel, que les marins de Rouen, de Dieppe et du Havre, adoptèrent complétement le costume par trop primitif des Tabayares et des Tupinambas.

Lorsque Christophe Colomb débarqua pour la première fois sur les rives d'Hispaniola, et qu'il contempla cette foule émue qui le prenoit pour un dieu, il dit à ses compagnons : « Voyez, ils sont nus, mais ils sont vêtus d'innocence ! » Le mot charmant du grand homme s'appliqueroit difficilement, j'en conviens, à la cour de Catherine de Médicis; mais pourquoi ne s'appliqueroit-il pas au siècle ? La naïve curiosité qui entraînoit les esprits, les récits que renouveloient les voyageurs, le culte même que vouoit la renaissance aux chefs-d'œuvre de l'antiquité, tout sert à expliquer ce qu'il y a d'étrange pour nous dans cet épisode d'une fête ordonnée par les plus graves magistrats du pays de sapience, *gens doctes*, nous dit le récit, et *bien suffisans personnaiges*.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les plus honorables dames de la cour, et je n'adopte pas ici complétement la formule de Brantôme, assistèrent à cette fête. N'y voyant aucun mal, elles y montrèrent *face joyeuse et riante*; quant à l'opinion de la reine, la chronique rouennaise est explicite. « Le second jour, comme on renouveloit le spectacle, Katherine de Médicis, passant en sa pompe et magnificence par dessus la chaussée, ne le sut faire sans prendre délectation aux iolys esbatements et schyomachie des sauvages. »

La relation qui nous a donné si minutieusement le détail de la fête, et qui décrit avec tant de complaisance la splendeur des costumes, ne fait point défaut lorsqu'il faut signaler les nobles dames ou les grands personnages qui prirent part à ces royales

entrées. Sans compter les chefs militaires, elle nomme l'amiral de France, le vice-amiral, grand maître de l'artillerie, le nonce du pape, les ambassadeurs d'Espagne, d'Allemagne, de Venise, d'Angleterre, de Portugal « et d'autres nations estranges, joingts avec eulx. Les archeuesques, euesques et prelatz de France; messeigneurs les révérendissimes cardinaulx de Ferrare, de Bourbon, de Guyse, de Vandosme, Sombresse, de Chatillon, de Lisieux, vestus de leurs capes de camelot rouge-cramoysi, et montez sur leurs mulles honorablement houssez et salerez, selon la dignité du sénat apostolique, précédoient la maiesté du Roy, l'aornement duquel estoit une cazaque à la damasquine, de veloux noir, menu découpée doublé de toile d'argent, enrichie et guypée d'une précieuse et subtile broderie, chargée de pierres orientales, d'inestimable valeur. La vive splendeur desquelles cavsoit une reuerbération à son auguste face. » Les autres grands personnages sont énumérés à la suite de Henri II, et la chronique nomme successivement le duc de Montmorency, pair et connétable de France, « monseigneur le duc de Guyse, monseigneur d'Anguian (*sic*), Loys, monsieur son frère, Monsieur le duc d'Aumalle, les ducs de Longueville et de Montpensier, les ducs de Nemourx (*sic*), le Prince de la Roche-sur-Yon, et autres en nombre suffisant. »

La déduction de la sumptueuse entrée est divisée en deux parties, *l'entrée du Roy* et *l'entrée de la Royne*; c'est dans cette seconde portion du récit que l'auteur nous a conservé les noms des dames qui accompagnoient Catherine de Médicis; après avoir décrit l'ajustement splendide de la jeune reine, il cite madame Marguerite de France, « fille de Roy, sœur unique de Roy et digne d'auoir pour espoux vn roi de pareille générosité; Madamoyselle la bâtarde; » tout le monde sait quelle est la femme éminente que l'on désignoit sous ce nom; « mesdames les duchesses d'Estouteville et de Valentinois. » Lorsqu'on a lu attentivement la chronique, on est tenté de croire que c'étoit en réalité à cette dernière que s'adressoient tous les emblèmes louangeurs de la fête. Non-seulement le fa-

meux croissant étoit retracé de toutes parts, sur les bannières, sur les caparaçons des chevaux, à la base des statues allégoriques, jusque sur le manteau royal, mais le chiffre si connu paraissoit sur les armes de quelques officiers, et témoignoit par son éclat du peu d'égards qu'on avoit à la cour pour les légitimes soucis de la jeune femme et de la jeune épouse (4).

La Reine douairière d'Écosse avoit fait, dès le 25 septembre, son entrée à Rouen, et cependant l'auteur ne la nomme pas; il la confond sans doute parmi ces nombreuses princesses dont la gracieuse contenance « rendoit comme estonné d'admirable délectation le peuple qui les regardoit, incertain si leur corps traitif et naïf traict de visage aornoit leurs sumptueulx habitz, ou si la sumptuosité de leurs accoutremenz donnoit accroissement de beaulté à leurs personnes. » En est-il de même de Marie-Stuart, qu'on ne nomme pas? Y a-t-il inadvertance du chroniqueur, ou redoublement de prudence maternelle? On peut admettre cette dernière supposition, car depuis dix-huit mois la jeune princesse étoit à la cour de France, et dès l'année 1548, un homme qui acquit plus tard une certaine notabilité dans l'histoire du Brésil, Durand de Villegaignon, vice-amiral de Bretagne, étoit allé la chercher en Écosse avec M. de Brézé. Nous le répétons, *la déduction* de la sumptueuse entrée ne fait nulle mention de cette beauté déjà merveilleuse, bien qu'en son enfance, et si elle mentionne le Dauphin, ce n'est que pour décrire le splendide costume du personnage qui le représentoit. Nous venons de citer les spectateurs principaux de ce drame étrange; disons un mot des acteurs.

Ce seroit sans contredit une histoire curieuse que celle de ces matelots normands qui dansoient si bien devant les dames de la cour. A partir de l'époque où Denis de Honfleur, en 1508, et le père du célèbre Jean Ango conduisoient leurs équipages vers les terres presque inhabitées du Brésil, jusqu'à la fondation de San-Salvador en 1549, que d'hommes hardis, insoucieux de tous les périls, s'en allèrent chercher fortune, ou simplement vivre dans l'abondance sur ces rivages favorisés!

Que d'aventuriers conduits par Guillaume le Testu, Barré, ou Jacques Sore, prétendirent recommencer dans ces terres inconnues les merveilleuses aventures des *Conquistadores* qui s'enrichissoient sur la rive opposée! Mais aussi que de déceptions et de bizarres existences! Le commerce de l'*araboutan*, ou bois du Brésil, la recherche incessante de ces beaux aras à la livrée d'azur et de pourpre, dont toutes les grandes dames prétendoient parer leurs volières, ces papegaulx au gai plumage, que le luxe répandoit jusque dans l'habitation de la simple bourgeoise, ces cargaisons si fréquemment renouvelées de sagouins ou de *guenones*, comme on disoit alors, destinées à égayer le château féodal du gentilhomme campagnard, devenoient l'objet d'un commerce qui amenoit des communications incessantes avec les Indiens (5) et ces communications se multiplièrent bientôt de telle sorte, qu'elles créèrent dans nos factoreries une classe d'hommes à part désignés sous le nom d'*interprètes normands*. Ces interprètes, fort différens des missionnaires, on doit le penser, s'occupoient fort peu à composer des glossaires à l'imitation des religieux de Piratininga (6), et ils étoient précisément tout l'opposé de ce qui recommandoit les Nobrega, les Navarro et les Anchieta, sans cesse en quête des croyances indiennes pour leur substituer le christianisme (7). Non-seulement, ils mettoient tout leur soin à s'initier aux coutumes les plus étranges des indigènes, mais souvent ils réussissoient de telle sorte, qu'on eût pu les prendre pour de vrais *sauvaiges*; on a la certitude que plusieurs d'entre eux poussèrent le goût de l'imitation (et ici l'esprit frémit d'épouvante) jusqu'à partager les terribles festins des Tupinambas. Si Paez trouva à cette époque un interprète portugais qui s'étoit percé la lèvre inférieure et les joues pour y porter les étranges joyaux formant la partie la plus recherchée d'une parure indienne, on ne sauroit mettre en doute que beaucoup d'interprètes françois ne se soient fait gloire de revêtir aussi les ornements bizarres des Brésiliens. Il suffit de lire Thevet, Lery, Hans-Staden, pour s'initier à la vie désordonnée et à la conduite quelquefois

barbare de ces hommes si hardis, mais quelquefois si féroces, qui repoussoient parfois jusqu'aux souvenirs de la civilisation; mais il faut déplorer aussi que des relations circonstanciées ne nous aient pas fait connoître plus souvent leurs admirables découvertes et quelquefois leurs beaux travaux; la cosmographie d'Alphonse le Xaintongeois, qui recule jusqu'en 1540 nos explorations dans l'Amazonie, le splendide Portulan de Guillaume le Testu, sont autant de documens que l'on peut joindre à ceux de Parmentier et qui doivent accroître nos regrets (8).

Quant aux autres acteurs qui figuroient de si bonne foi dans ce que l'auteur appelle cet *esbatement américain*, on pouvoit leur appliquer les réflexions si justes qu'inspirèrent plus tard trois d'entre eux au philosophe dont la parole aimable a retracé pour tant de lecteurs les joies quelque peu embellies de la vie indienne. « Ils etoient bien misérables de s'estre laissez pipper au désir de la nouueauté, et aueoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nostre. » Quoi qu'il en soit, leur séjour dans la cité de Rouen laissa des traces plus durables que la fête pompeuse dans laquelle ils se montrèrent acteurs si intelligens, et naguère encore, une maison bien connue portoit le nom d'hôtel de l'île du Brésil. Deux nations puissantes du pays de Santa-Cruz sont nommées dans le livre que nous avons sous les yeux ; il est facile de reconnoître dans les *Tabagerres*, les Tayabaras, et dans les Toupinabaulx, les *Tupinambas*. Les premiers faisoient partie d'une confédération puissante qui s'attribuoit la gloire d'avoir jadis dominé tout le pays ; les seconds offroient dans leur fierté inflexible le type du sauvage américain. Quelle que fût la puissance de l'amiral qui assistoit à cette fête (c'étoit l'infortuné Coligny), nous doutons que l'on eût pu réunir sur les bords de la Seine des hommes qui se montroient irréconciliables ennemis sur les rives de l'Yguarassú. Quelque conflit sanglant, le cri terrible de guerre eût interrompu à coup sûr la joyeuse clameur de la fête, ou l'une de ces gracieuses chansons que recueillit Montaigne (9). Comme les Carijos, les Tayabaras, anciens dominateurs des côtes, avoient,

dit-on, renoncé à l'horrible coutume de l'anthropophagie (et ce sont ceux, on le verra bientôt, qui remplissoient le rôle de vaincus); il y avoit au contraire parmi les Tupinambas, nos *parfaicts alliez*, ainsi que les appelle Lery, tel chef qui se vantoit d'avoir sacrifié plusieurs centaines de guerriers et de les avoir fait servir à ses terribles festins. Qu'eût amené en cette occasion un amour effréné de la couleur locale? Selon toute probabilité, les *Brisilians* de Rouen appartenoient sans exception à la confédération des Tupinambas ou des Tamoyos, dont les tribus dominoient la côte à l'arrivée de Pedralvez Cabral (10). Des gens experts en ces sortes de matières comme l'étoient nos hardis marins, durent se garder de l'épreuve; ils savoient d'avance de quelle manière se fût terminé le jeu.

Ces préliminaires acceptés, afin que l'on puisse mieux comprendre le programme du XVIe siècle, nous passons à la partie importante de notre tâche, et nous donnons le texte du récit, sans rien retrancher à sa naïveté. Nous avons voulu même scrupuleusement respecter l'orthographe, comme on est parvenu à reproduire la vieille gravure dans toute sa vérité, grâce au soin minutieux qui le dispute à une main habile qu'on ne rencontre que chez M. Lemercier. — « Le long de la dicte chaussée qui s'estend depuis le devant de la porte des dites emmurées, jusques au bort de la riuière de Seyne, sied vne place ou prarye non édiffiée de deux cens pas de long et de trente cinq de large, la quelle est pour la plus grande partie naturellement plantée et vmbragée, par ordre, d'une saussaye de moyenne fustaye et d'abondant fut le vuyde artificiellement remply, de plusieurs autres arbres et arbriseaux comme genestz, geneure, buys et leurs semblables entreplantez de taillis espes. Le tronc des arbres estoit peint et garny en la cyme de branches et floquartz de buys et fresne, rapportant assez près du naturel aux fueilles des arbres du Bresil. Autres arbres fruictiers estoient parmy eulx chargez de fruictz de diverses couleurs et especes imitans le naturel. A chacun bout de la place, à l'enuiron d'une quadrature estoient basties loges ou maisons de troncs

d'arbres tous entiers, sans doller ni preparer d'art de charpenterie, icelles loges ou maisons couuertes de roseaux, et fueillarts, fortifiés à l'entour de pal en lieu de rampart, ou boulleuerd en la forme et manière des mortuabes et habitations des Brisilians. Parmi les branches des arbres volletoient et gazoulloient à leur mode grand nombre de perroquetz, esteliers, et moysons de plaisantes et diverses couleurs.— Amont les arbres grympoient plusieurs guenonnez, marmotes, sagouyns, que les navires des bourgeois de Rouen avoient nagueres apportez de la terre du Bresil. Le long de la place se demenoient ca et la, jusques au nombre de trois centz hommes tous nuds, hallez et herissonnez, Sans aucunement couurir la partie que nature commande, ils estoient faconnez et equipez en la mode des sauvages de l'Amerique dont saporte le boys de Bresil, du nombre desquelz il y en avoit bien cinquante naturelz sauuages freschement apportez du pays, ayans oultre les autres scimulez, pour decorer leur face, les ioues, lèvres et aureilles percées et entrelardeez de pierres longuettes, de l'estendue d'un doigt, pollies et arrondies, de couleur d'esmail blanc et verde emeraude (11): Le surplus de la compagnie, ayant frequente le pays, parloit autant bien le langage et exprimoit si nayfuement les gestes et façons de faire des sauuages, comme s'ilz fussent natifz du mesmes pays. Les vns s'esbatoient à tirer de l'arc aux oyseaulx, si directement éjaculantz leur traict fait de cannes, jong ou roseaux, qu'en l'art sagiptaire ils surpassoient, Merionez, le Grec, et Pandarus, le Troyen. Les autres couroient après les guenones, viste comme les Troglodytes après la sauvagine; Aucuns se balançoient dans leurs lictz subtilement tressez de fil de coton attachez chacun bout à l'estoc de quelque arbre, ou bien se reposoient à l'umbrage de quelque buysson tappys, Les autres coupoient du boys qui, par quelques uns d'entre eulx, estoit porté à un fort construit pour l'effect sur la riuière: ainsy que les mariniers de ce pays ont accoustumé faire quand ils traictent avec les Brisilians (12): lequel bois iceulx sauuaiges troquoient et permutoient aux mariniers

dessusditz, en haches, serpes et coings de fer, selon leur vsage et leur maniere de faire. La troque et commerce ainsi faite, Le boys étoit batellé par gondolles et esquiffes, en un grand navire à deux Hunes ou gabyes radiant sur ses ancres: laquelle estoit bravement enfunaillée et close sur son belle de paviers aux armaries de France, entremeslées de croix blanches, et pontée davant arrière : l'artillerie rangée par les lumières et sabortz tant en proue qu'en poupe et le long des escottartz..... les bannières et estendardz de soye tant hault que bas estoient semées d'ancres et de croissanz argentez, vndoyantz plaisamment en l'air. Les matelotz estoient vestus de sautembarques et bragues de satin, my-partis de blanc et noir, autres de blanc et verd qui montoient de grande agillité le long des haultbancz et de l'autre funaille. Et sur ces entrefaites, voicy venir une trope de sauuaiges qui se nommoient à leur langue Tabagerres (13), selon leurs partialitez, lesquels estants accroupis sur leurs tallons et rengez à l'environ de leur Roy, autrement nommé par iceulx, Morbicha(14). Avec grande attention et silence ouyrent les remontrances et l'harangue d'iceluy Morbicha, par vn agitement de bras et geste passionné, en langaige bresilian. Et ce fait, sans réplique, de prompte obeissance vindrent violentement assaillir une autre troupe de sauuaiges qui s'appeloient, en leur langue, Toupinabaulx, Et ainsi joinctz ensemble se combatirent de telle fureur et puissance, à traict d'arc, à coups de masses et d'autres batons de guerre, desquels ils ont accoutumé ûser, que finablement les Toupinambaulx desconfirent et mirent en routte, les Tabagerres; et non contens de ce, tous d'une volte coururent mettre le feu et bruller à vifve flamme le mortuabe et forteresse des Tabagerres, leurs aduersaires, et de faict, ladicte seyomachie (15) fut exécutée si près de la vérité, tant à raison des sauuages naturelz qui estoient meslés parmy eux, comme pour les mariniers qui par plusieurs voyages avoient traffiqué et par longtemps domestiquement reside avec les sauuages, qu'elle sembloit estre veritable, et non simulée, pour la probation, de laquelle chose,

plusieurs personnes de ce royaulme de France, en nombre suffisant, ayans frequenté longuement le pays du Bresil et Cannyballes, attestèrent de bonne foy l'effect de la figure precedente estre le certain simulachre de la verité (16). »

Le Roy après ce plaisant spectacle, duquel son œil fut joyeusement content, passa outre.

Pour ceux qui ne sont pas étrangers aux traditions de l'Amérique du Sud, le récit de la *sumptueuse entrée* n'est pas seulement un tableau de mœurs précieux à recueillir, un curieux épisode du règne de Henri II, une preuve des jeux étranges qu'on admettoit à la cour où brilloit Catherine de Médicis et surtout Diane de Poitiers, il se lie involontairement dans la pensée à l'une de ces légendes dont tous les peuples animent leur histoire à son début et qu'on ne se transmet pas sans un sourire de regret, alors même que la vérité est connue. Selon la légende brésilienne, et, il faut le dire, la légende ne s'évanouit pas complétement devant les exigences de la critique, un Européen brillant de jeunesse et de courage, Diego Alvarez Correa, auroit été jeté à la suite d'un naufrage sur les rives de San Salvador. Là, mettant résolûment à profit la terreur que devoient inspirer nos armes à feu aux Tupinambas, le hardi Galicien se seroit servi d'une arquebuse recueillie parmi les débris du navire pour inspirer un respect mêlé de terreur à ces hommes indomptés. Désigné chez les Indiens par un nom indiquant assez le caractère dont la crainte l'auroit revêtu, *Caramurú*, l'homme de feu (17), seroit devenu à son tour une sorte de chef indépendant respecté des tribus, et inspirant aux jeunes Indiennes un de ces amours que les poëtes savent rendre immortels. La plus belle des filles de cette baie enchantée, Paraguassú, se seroit unie à l'Européen, et profitant d'un navire françois mouillé dans la rade, le jeune couple auroit abandonné un instant ces beaux rivages pour venir sur les bords de la Seine. Là, Catherine de Médicis et Henri II, environnant ces hôtes étranges de toute la pompe royale, auroient imposé à la jeune Indienne un nouveau nom, celui de la reine, et

l'auroient définitivement mariée à Alvarez, puis les époux retournant dans le beau pays qu'ils avoient quitté, se seroient bientôt acquis une sorte de pouvoir souverain sur des tribus jusqu'alors indépendantes, si bien que le beau territoire de Bahia n'auroit pendant longtemps appartenu aux rois de Portugal qu'en vertu d'une donation en règle mentionnée sur l'épitaphe qui recouvre encore aujourd'hui le tombeau de Paraguassú.

Si nous comparons cette légende américaine aux légendes de l'Europe, elle est bien jeune; et pour être exact, il faut le dire, elle ne prend un caractère d'apparence historique qu'au XVIIe, et au XVIIIe siècle. Lorsqu'on lit Vasconcellos, Rocha-Pitta, Southey, Cazal, Accioli, tous ces historiens du Brésil, jamais tradition poétique du vieux monde ne présenta plus de certitude apparente, et toutefois il n'y en a pas qui offre plus de contradiction. Certes, ce ne sont pas les détails explicites qui manquent au récit, l'histoire nous donne une date précise ou à peu près; pour le naufrage, il a lieu en 1510 ou 1509; elle nomme le capitaine qui se chargea de conduire les deux amans devant la reine de France : il s'appeloit du Plessis; elle spécifie le jour où eut lieu le baptême de la jeune Indienne ; ce fut un 28 octobre; ici, par malheur, l'année manque, et c'est le point important qui désespère les critiques, car les Brésiliens instrúits le savent aussi bien que nous, les dates citées plus haut ne résistent pas au plus sommaire examen. La tradition a donné lieu à un poëme national cependant, et elle est encore vivante sur ces rivages où Correa fit naufrage; l'auteur de ces pages s'est assis, il y a bien des années, sous l'arbre à l'ombre duquel Caramurú se refugia lorsqu'il fit retentir ces rivages de son tonnerre ; il a lu l'épitaphe de Paraguassú dans la petite église où elle repose; il y a mieux : les descendans directs d'Alvarez Correa vivent encore au Brésil, où ils occupent un rang honorable. En dépit des investigations récentes des savans les plus distingués, rien ne peut prouver aujourd'hui le voyage de Paraguassú en France; et il faut bien se hâter de le

dire, la curiosité bibliographique que nous venons d'extraire d'un opuscule oublié, ne changera rien à la question. Nous dirons plus; le récit du XVIe siècle serviroit au besoin à corroborer l'opinion d'un jeune savant dont l'Institut historique de Rio de Janeiro a couronné récemment le mémoire. En effet, si, comme on le prouve par des autorités irrécusables, Alvarez Correa ayant, pour ainsi dire, atteint l'âge d'un patriarche, se trouvoit en 1549 dans la baie de San Salvador; si sa coopération ultérieure à la civilisation des Tupinambas reste aujourd'hui bien prouvée, il semble bien difficile que les deux époux aient assisté, sous les regards de Catherine de Médicis, à la *Sumptueuse entrée* de Rouen.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot à ces détails déjà trop étendus, sur un simple épisode de la fête donnée à Henri II; mais il pourra expliquer, nous le supposons du moins, l'étrangeté du spectacle offert à une jeune reine et aux dames qui l'accompagnoient (18). N'hésitons pas à le dire, si la boutade pleine de gaieté malicieuse, qui échappoit encore quelques années après à Montaigne, laisse entrevoir ce qu'on pensoit de ce naïf divertissement, le philosophe eût pu ajouter un enseignement plus sévère sur l'idée étrange qu'on se faisoit des malheureux Indiens et sur la nécessité de les réhabiliter complétement, non pas seulement aux yeux d'une cour frivole, mais à ceux de l'humanité. Des documens dont la gravité contraste sans doute avec notre récit nous le prouvent d'une manière incontestable; les indigènes de l'Amérique, à quelque région qu'ils appartinssent, fût-ce au Pérou ou au Mexique, en étoient venus à ce degré de misère, qu'on leur contestoit la qualité d'hommes. Classés hardiment dans l'échelle sociale par les étranges moralistes qui les dépouilloient de leur or avant de les anéantir, ils étoient considérés, près de quarante ans après la découverte, comme étant un peu moins que les noirs et un peu plus que les orang-outangs. Cette fois, l'Église fut obligée d'intervenir avant la philosophie, et ce furent deux moines, fray Domingos de Minaya et fray Domingos de Betamos, qui, en 1536, allèrent

solliciter de Paul III la bulle célèbre qui rendit leurs droits impérissables aux Américains (19). Quatorze ans s'étoient à peine écoulés depuis ce grand acte de justice, et quelques doutes, on le suppose du moins, pouvoient bien rester encore aux naïfs spectateurs de la célèbre entrée de Rouen (*).

Quelles que soient du reste les inductions que l'on pourra tirer, et de ce trait curieux de nos mœurs et de la présence de cinquante indigènes du Brésil venant établir leur séjour momentané dans l'un des ports les plus fréquentés de la France, le récit que nous venons de reproduire n'en restera pas moins un monument vraiment curieux pour les deux pays (20).

(*) N'oublions pas d'ailleurs que le point si important signalé ici fut remis pour ainsi dire en question durant le concile de Lima, en 1583. Il s'agissoit en outre de savoir si les Indiens possédoient l'intelligence nécessaire pour participer aux sacremens.

DOCUMENS ET NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

(Note 1, p. 4.)

Conjectures sur l'auteur de la Relation.

L'abbé Goujet nous a conservé le nom de l'ordonnateur des fêtes célébrées à Lyon, en 1548, pour la première entrée de Henri II. C'est celui d'un poëte fort obscur aujourd'hui, quoique ami de Marot, et qui vivait encore en 1562. Maurice Sève, Sceve ou Sœve, eut certainement part à la relation de cette fête, imprimée en 1549, s'il n'en rédigea pas complétement le récit. Ne seroit-il pas également l'auteur de la *Sumptueuse entrée* publiée, en 1551, à Rouen? « C'était, dit Lacroix du Maine, un homme fort docte et fort bon poëte françois, grand rechercheur de l'antiquité, doué d'un esprit esmerveiable, de grand jugement et singulière invention. » Un autre poëte, Claude de Taillemont, travailla avec Maurice Sève, à l'entrée du roi Henri II à Lyon. Ces deux noms pourront mettre sur la voie de quelque indication bibliographique positive. Parmi les poëtes vivant à cette époque à Rouen, auxquels on pourroit attribuer les vers de l'*entrée,* il faut compter François Sagon. Ce fougueux antagoniste de Clément Marot vivait encore en 1559, et Lacroix du Maine possédoit un volume manuscrit de lui intitulé : *Recueil moral d'aucuns chants royaux, ballades et rondeaux présentés à Rouen, à Dieppe et à Caen.* Les poëtes nés en Normandie ne faisoient point défaut à la *Sumptueuse entrée;* nous pourrions encore nommer le sieur de Huppigny, auteur du *Devis des trois fleurs de sapience;* mais si l'on veut bien se rappeler que l'Échevinage de la capitale de la Normandie avoit appelé des pays étrangers plusieurs artistes en renom, pour rendre la fête plus

magnifique et surtout plus variée, si l'on fait attention à la réunion presque constante, dans le même volume, des entrées de Lyon et de Rouen, il ne paraîtra pas dénué de vraisemblance que Maurice Scève ait participé au récit reproduit dans cet opuscule. On trouvera plusieurs morceaux d'un style ingénieux qui portent le nom de cet écrivain dans les *Blasons, poésies anciennes*. Paris, 1807, in-8°. Deux écrivains du XVIe siècle ont encore pu apporter leur contingent à la rédaction du précieux volume si complétement oublié aujourd'hui, l'un seroit Claude Chapuis, qui, né dans la capitale de la Normandie et garde de la librairie de François Ier, avant de devenir chantre de Notre-Dame de Rouen, fut chargé de la harangue prononcée devant Henri II, lors de la solennité; l'autre seroit le sieur du Tillet, greffier de la cour, auquel on doit déjà la narration de l'entrée royale faite à Paris en l'année précédente, et qui, extraite des registres du Parlement, à la date du 16 juin 1549, fait partie des documens officiels conservés à la bibliothèque nationale.

(Note 2, p. 4.)

Note bibliographique sur les livres relatifs à l'Amérique, qui ont paru en l'année 1550. — *Importance au point de vue chronologique de la Triomphante entrée.*

Il n'est peut-être pas hors de propos de le faire observer ici, l'année durant laquelle on célébra cette fête brésilienne est remarquable dans les fastes de la bibliographie américaine. Trois ouvrages importans furent publiés coup sur coup, et comme l'entrée de Henri II n'est pas signalée naturellement dans la bibliothèque américaine de M. Ternaux, il y a une lacune apparente jusqu'en l'année 1552. L'année 1550 vit paroître successivement :

Benito Fernandez. *Doctrina Christiana en lengua mixteca*. Mexico, 1550, in-4;

Primo volumine delle Navigazioni e viaggi raccolto gia da M. C. B. Ramusio. Vinegia, Giunti 1550.

Ferdinandi Cortesii *von dem newen Hispanien so im Meer gegen Niedergang, zwei lustige historien erstlich in hispanicher Sprache durch himselbts Beschrieben und verteutscht von Xysto Betuleio und Andrea Diethero.* Augsburg, 1550, in-fol.

Ainsi l'année qui marque le milieu du XVIe siècle vit paroître un ouvrage espagnol, une vaste collection écrite en italien et une précieuse traduction allemande des lettres de Cortès; pour que la France prenne part définitivement à ce genre de recherches, il faut attendre encore sept ans, et bien que Lacroix du Maine indique l'année 1556 comme étant celle où parut la *France antarctique* de Thevet, il y a certainement erreur. Le livre du cordelier voyageur fut imprimé pour la première fois en 1558, et il fut précédé d'un an par Nicolas Barré, dont les lettres sur la navigation du chevalier de Villegaignon sont éditées à Paris dès 1557. Le précieux fragment que nous réimprimons ici est donc bien probablement le premier document sur le Brésil que l'on ait publié en France. La collection de Jean Temporal, Lyon, 1556, 2 vol. in-fol., renferme quelques relations sur l'Amérique, mais elles sont traduites de Ramusio.

(Note 3, p. 5.)

Cérémonial de France, indication des entrées solennelles où figurent des Indiens.

Nous espérions trouver quelques détails sur les Brésiliens qui se montrèrent acteurs si zélés durant l'entrée de Rouen autre part que dans le programme dont nous avons tiré la gravure ; mais, chose étrange, le livre de Théodore Godefroy, imprimé dès 1619 et publié pour la seconde fois, trente ans plus tard, se tait sur cet épisode. Théodore et Denis Godefroy, tout en s'étendant minutieusement sur les autres détails de l'*Entrée*, ont omis les précieux renseignemens que nous reproduisons sur les Brésiliens. Ils n'ignoraient pas cependant, qu'au temps de la renaissance, l'usage d'introduire

des Américains dans toutes les fêtes solennelles était devenu presque général; ils en administrent plus d'une preuve. Nous allons les suivre un moment dans les renseignemens qu'ils nous fournissent en suivant l'ordre chronologique.

A l'entrée de Charles IX en la ville de Troyes, le jeudi 23 mars 1564, des sauvages figurèrent, mais le *Cérémonial de France* se tait sur leur nationalité; il n'en est pas de même lors de l'entrée qui eut lieu à Bordeaux, le 9 avril 1565; on vit paraître trois cents hommes d'armes « conduisans douze nations estrangères captives, telles qu'estoient Grecs, Turcs, Arabes, Égyptiens, Taprobaniens, Indiens, Canariens, Mores, Éthiopiens, sauvages amériquains (*sic*) et *Brésiliens*. Les capitaines desquels haranguèrent devant le Roy chacun en sa langue entendue, par le truchement, qui l'interprétoit à Sa Maiesté. » Voy. Th. Godefroy, *le Cérémonial de France, ou Description des cérémonies, rangs et séances observées aux couronnemens, entrées et enterremens des Roys et Roynes de France et autres actes et assemblées solennelles*, etc., 1619, in-4. La deuxième édition, donnée comme on sait par Denis Godefroy (fils de l'auteur), a paru (1649) en 2 vol. in-fol. Ce livre, fort augmenté, devait avoir 3 volumes.

(Note 4, p. 10.)

Le Chiffre de Diane de Poitiers.

Nous n'ignorons pas que dans ces derniers temps on a su expliquer fort ingénieusement la présence du fameux croissant, qui brillait jusque sur le manteau royal de Henri II. Il faudra cependant, selon nous, modifier ce qui a été dit à propos du chiffre; si l'on veut bien faire attention à une circonstance peu importante en apparence, mais cependant assez concluante dans la déduction de la *Sumptueuse entrée*, le nom de Catherine de Médicis est toujours écrit par un K. Un meuble charmant, qui fait partie de la précieuse collection de M. Sauvageot, offre la même particularité. Nous re-

produisons ici néanmoins les conjectures présentées par M. Paulin Paris dans son savant catalogue des manuscrits de la Bibliothèque nationale à propos du volume qui se trouve coté sous le n° 7246, et qui a appartenu à la Reine, il s'exprime de cette façon : « C'est ici que revient la question déjà souvent controversée du double chiffre particulier aux monumens du règne de Henri II, chiffre qu'on retrouve non-seulement à Fontainebleau, au Louvre, à Anet, mais sur tant de belles reliures, tant d'autres monumens de l'art au XVIe siècle. Faut-il y reconnoître un H et un D, c'est-à-dire les initiales de Henry II et Diane de Poitiers, sa maîtresse, ou bien un H et un C, c'est-à-dire les chiffres de Henry II et Catherine de Médicis? question singulièrement difficile à résoudre, car la Reine Catherine avoit pour devise un *croissant* avec la légende : *Donec totum impleat orbem,* et le triple croissant qui accompagne toujours ce chiffre semble d'ailleurs mieux rappeler la lettre C que le nom de Diane, déesse des forêts. Mais d'un autre côté, près des C apparoissent le carquois et l'arc qui conviennent assez mal à Phœbé, patronne poétique de Catherine, et si le double chiffre se rapporte au Roi et à la Reine, pourquoi n'est-il pas surmonté de la couronne royale, comme l'H répété tout auprès?.... Voilà les élémens de mon incertitude, maintenant voici l'explication que je propose. Catherine étoit sinon aimée, du moins fort estimée de son royal époux ; elle sentoit le prix de cette estime, et peut-être voyoit-elle, sans trop de douleur et de jalousie, que la passion charnelle du Roi fût exclusivement acquise à la belle duchesse de Valentinois. Les historiens, les mémorialistes ne parlent pas de rivalité entre ces deux femmes, toutes deux si remarquables. Cela posé, Catherine auroit affecté de prendre et de reproduire les emblèmes qui satisfaisoient son orgueil et ne risquoient pas de blesser Henry II. C'est d'après les dessins que Catherine donnoit aux artistes que les croissans, les arcs, le double chiffre auroient été placés partout et sur tous les monumens du règne de Henry II. » Nous ne suivrons pas plus

loin l'ingénieux écrivain dans sa plausible interprétation, mais nous ferons observer que la sumptueuse entrée est tout à fait explicite sur la nature du chiffre adopté par Henri II. Elle cite entre autres, « une enseigne de taffetas verd imprimée d'escompartimētz entresemez de croissantz d'argĕnt et des chiffres du Roy qui sont deux D entrelassez et une H couronnée. »

(Note 5, p. 11.)

Vestiges du séjour des Brésiliens à Rouen et à Dieppe.

Nous sommes d'autant plus surpris que la fête brésilienne n'ait pas attiré jusqu'à présent l'attention de quelque curieux, que la maison du XVIe siècle où logèrent peut-être quelques-uns des Brésiliens venus à Rouen, et qui devoit naturellement perpétuer le souvenir de leur séjour dans cette riche cité, a subsisté jusqu'à nos jours, et n'a été démolie que tout récemment. Rouen, ville essentiellement littéraire, a su préserver néanmoins de la destruction les précieux bas-reliefs qui attestoient l'ancienneté de ses relations avec l'une des plus belles contrées de l'Amérique du sud. La dénomination imposée à l'hôtel de la rue Malpalu suffirait au besoin pour indiquer l'époque où durent commencer les voyages maritimes des Rouennais. Dans les premières relations adressées du pays de Santa Cruz en Portugal, ce vaste pays est désigné fréquemment sous le nom d'île. Les navigateurs normands partageoient tout naturellement cette erreur avec les premiers explorateurs du pays. Voici, du reste, ce que dit sur le point qui nous occupe un auteur bien connu.

« Rue Malpalu, n° 17, presque en face de la rue des Augus-
« tins, enseigne de l'*île du Brésil*, maison en bois. Elle se
« distingue par un grand bas-relief, divisé en deux sujets rela-
« tifs à la découverte de l'Amérique, de petites figures nues
« sont sculptées sur les montans, au milieu d'ornemens go-
« thiques. Cette devanture, qui n'est pas indigne de l'attention
« des curieux, date du milieu du XVIe siècle. » Voy. E. La

Quérière, *Description hist. des maisons de Rouen, dess. et grav. par E. H. Langlois.* Paris, 1821, 2 vol. in-8°.

M. de Jolimont n'a malheureusement pas reproduit les bas-reliefs de l'hôtel du Brésil dans son grand ouvrage. L'enseigne de l'hôtel du Brésil est conservée aujourd'hui au Musée des antiquités. Sculptée sur bois et peinte, elle représente les diverses opérations qu'exigeoient de la part des Indiens la coupe et la traite de l'Ibirapitanga.

Farin est d'une concision extrême sur le fait qui nous occupe : « Le long de la chaussée des emmurées, dit-il, dans une place vuide, étoit une troupe de Brasiliens, au nombre de *trois cents hommes* tous nuds, qui exerçoient une espèce de guerre les uns contre les autres entre les arbres et les broussailles, qui y étoient plantez pour donner du plaisir au Roy. » (*Hist. de la ville de Rouen*, par F. Farin, prieur du Val. 3e édit. Rouen, 1738, t. I, p. 126.) Farin connoissoit probablement la pièce que nous reproduisons, il n'hésite pas cependant à faire danser *trois cents Brasiliens* sur les bords de la Seine, tandis que le récit authentique n'en admet qu'une cinquantaine, parmi lesquels figuroient incontestablement plusieurs Indiennes. C'est ainsi que lorsqu'on ne recourt point aux sources, des faits indifférents en apparence, mais auxquels la discussion de certaines questions a donné de l'importance, se trouvent complétement altérés.

La maison de la rue Malpalu n'est pas du reste le seul monument qui offrît en Normandie un souvenir des Tupinambas. La ville de Dieppe, qui envoyoit de si fréquentes expéditions au Brésil, fit bientôt figurer ces Indiens dans de curieux bas-reliefs existant encore de nos jours et qui ont été reproduits par M. Vitet. On peut les examiner dans l'église de Saint-Jacques de Dieppe ; mais nous introduirons ici la description donnée par l'écrivain cité plus haut. « Le premier groupe se « compose de trois personnages, dit-il, un homme, une femme « et un enfant ; ils sont tous coiffés de grandes plumes, « comme les Brésiliens et autres habitans de l'Amérique du

« sud. L'homme et la femme portent une ceinture de plumes ; « la femme a de plus une espèce de collerette également de « plumes ; elle tient d'une main une grande feuille de palmier ; « de l'autre un thyrse terminé par une grosse fleur ; l'homme « est armé d'un arc, derrière son dos on voit un paquet de « flèches. *Hist. de la ville de Dieppe*, t. II, p. 119. »

(Note 6, p. 11.)

Langue brésilienne; monumens de la linguistique du Brésil, composés au XVI[e], *et au* XVII[e] *siècle.*

Le P. Simon de Vasconcellos s'écrie à propos de la langue des Tupinambas : « A quelle école ont-ils donc appris au sein « du désert, des règles grammaticales si certaines, qu'ils ne « manquent pas à la perfection de la syntaxe ?... En cela ils ne « le cèdent d'aucune manière aux meilleurs humanistes grecs ou « latins. Voyez, par exemple, la grammaire de la langue la plus « répandue au Brésil, qui nous a été donnée par le vénérable « P. Joseph de Anchieta, et les louanges que l'apôtre accorde « à cet idiome ! Grâce à ses réflexions, beaucoup de personnes « pensent que l'idiome dont nous parlons a les perfections de « la langue grecque, et par le fait j'ai moi-même admiré en elle « la délicatesse, l'abondance et la facilité. » Malgré l'enthousiasme d'Anchieta pour la langue des Indiens, qu'il était allé convertir, la grammaire dont il commença à rassembler les matériaux vers 1551, ne tarda pas à tomber en désuétude ; elle reste néanmoins comme un monument de l'idiome des Tupis, tel qu'il étoit parlé à l'époque de la découverte. De réelles modifications ont eu lieu dans cette langue, comme dans toutes les langues indiennes ; et il lui est arrivé ce qui est arrivé au *Guarani*, on ne parle plus précisément au Paraguay cet idiome si répandu, tel qu'il étoit usité même au temps où le fameux Ruiz donna son *Tesoro*, publié en 1639. Ces idiomes sauvages ont donc eu leurs modifications comme nos langues cultivées ; et c'est ce qui devra toujours

faire rechercher en bibliographie les premières éditions des ouvrages sur la linguistique indienne publiés à la fin du XVIe siècle. Une seule nation, aujourd'hui peut-être, celle des Guarayos, qui confinent aux déserts de la Bolivie, est restée dépositaire des formes primitives de la langue qu'on parloit jadis sur le bord de la mer. Ces hymnes antiques, légués par les générations et répétés en l'honneur de Tamoï, qu'entendit encore M. d'Orbigny; ces harangues du même peuple, dont il est si difficile de saisir le sens historique, sont autant de sources auxquelles ont pourroit avoir recours pour pénétrer le secret de cette belle harmonie, de cette élégance surprenante dont parle Vasconcellos.

La langue des Tupinambas, le *topinamboux*, comme on disoit au temps de Boileau, est désignée encore au Brésil sous le nom de *lingoa geral*. Les curieux peuvent consulter à ce sujet l'*Ethnographie des langues*, d'Adrien Balbi, ou mieux encore la 4e édition de l'*Arte da lingua do Brasil composta pelo* P. Luis Figueira; Lisboa, 1795, in-4° (la 1re est de 1681), et le Dictionnaire *portuguez et brasiliano*, anonyme, imp. également à Lisbonne en la même année. Ce que l'on auroit quelque peine à croire si une foule de documens ne venoient nous en fournir le témoignage, c'est que cet idiome d'un peuple barbare fut élevé pour ainsi dire à la dignité des langues cultivées, et qu'on le professa publiquement au collége de Bahia. Selon les documens fournis par Vasconcellos, ce seroit à un missionnaire espagnol, l'intrépide Jean Aspilcueta, surnommé Navarro, que reviendroit l'honneur d'avoir appris suffisamment le brésilien pour être en état de prêcher et de confesser les Indiens, il prit aussi l'initiative lorsqu'il fallut traduire en langue tupique des oraisons et quelques dialogues religieux. (Voy. *Chronica da companhia de Jesu do estado do Brasil*, p. 48.) Parmi les missionnaires du XVIe siècle, le P. Leonardo Nunes, qui étoit venu au Brésil en 1549, sur la flotte de Thomé de Souza, fut le premier également qui abandonna le collége de Bahia pour se rendre à San Vicente, où de nombreuses tribus réclamoient

tous les efforts de sa charité. L'activité de ce religieux étoit telle, son zèle lui faisoit entreprendre des excursions si extraordinaires, que les Indiens l'avoient surnommé *Abaré Bébé*, le père qui vole. Nunes étoit très-versé dans la langue des tupis. Néanmoins, Pedro Correa et Manoel de Chaves, admis plus tard comme novices dans l'ordre des jésuites, furent considérés alors comme les plus habiles interprètes de l'époque. Nonobstant les faits rappelés ici, les deux hommes qui au XVI[e] siècle firent faire les plus grands progrès aux néophytes étudiant cette langue, furent deux missionnaires qui occupent une place glorieuse dans l'histoire du Brésil. Le P. Nobrega, mort au collége de Rio, le 18 octobre 1570, à cinquante trois ans, n'a laissé que des lettres; mais Anchieta, dont nous avons déjà cité les travaux, publia plusieurs ouvrages sur la langue brésilienne; le plus important est intitulé : *Arte da Gramatica da lingoa mais usada na costa do Brazil*. Coimbra, 1595, 1 vol. in-12. Le P. Anchieta n'étant mort qu'en 1597, put revoir encore ce travail. L'apôtre du Brésil ne succomba pas cependant à ses immenses travaux, en Europe. Ce fut à Rerigtibá qu'il mourut parmi les Indiens, après avoir exercé l'apostolat durant trente-quatre ans. Ses cathécumènes lui firent de touchantes obsèques.

Nous pourrions encore étendre cette note bibliographique sur les ouvrages relatifs à la linguistique des peuples du Brésil; les vieux missionnaires, et Barbosa Machado nous en fourniroient le moyen; mais nous avons préféré citer les livres imprimés. A l'exception de la grammaire de la langue des *Kiriris*, publiée en 1699 par le P. Vincencio Mariani, les autres gisent enfouis dans la poussière de quelques bibliothèques monastiques, d'où ils sortiront peu à peu. Qu'est devenue par exemple cette *Doctrine chrétienne*, écrite dans la langue des *Marumomis*, qui formoient jadis une tribu si remarquable par la douceur de ses mœurs et l'absence de coutumes bizarres? ce curieux travail d'Anchieta, utilisé jadis par le P. Manuel Vieigas de Saint-Paul, est perdu pour la linguis-

tique, et la nation dont il attestoit le développement intellectuel a disparu. Qui nous donnera ce grand dictionnaire, que composa vers 1680, dans le Maranham, le P. Bonaventure de Santo Antonio? Le *Vocabulario do idioma sacaca* n'avoit pas moins de quatre cents pages, et étoit suivi d'une Doctrine chrétienne dans la même langue. Le frère Matheos de Jesus Maria, se montra tout aussi zélé que ce missionnaire dans les mêmes régions, et outre son grand dictionnaire inédit de la *lingoa geral*, il donna l'*Arte da lingoa aroa*, et une sorte de dictionnaire de la langue des *Maraunú*. Nous pourrions encore citer un *Dialogue sur la doctrine chrétienne*, dans la langue des *Goyanas*, et bien d'autres traités que ne citent pas même les ouvrages les plus modernes publiés, en Europe, sur la linguistique. Nous nous arrêtons, car nous craindrions de lasser l'esprit du lecteur par cette accumulation de sources grammaticales, toutes plus ou moins voisines du topinamboux. Nous ne résisterons pas cependant au désir de donner le titre complet d'un livre qui domine ces divers ouvrages et auquel il faudra avoir toujours recours, alors même que l'on voudra éclaircir les origines brésiliennes. *Arte de la lengua guarani, por el Padre Antonio Ruiz de Montoya de la compañia de Jesus, con los escolios, anotaciones y apendices, del P. Paulo Restivo, de la misma compañia, sacados de los papeles del Padre Simon Bandini y de otros, en el pueblo de Santa Maria la Mayor el año de el Señor* MDCCXXXIV, 1 vol. in-4.

Cet ouvrage imprimé en caractères détestables dans les missions, et qu'il ne faut pas confondre avec le *Tesoro de la lengua guarani*, pub. par Ruiz, à Madrid, en 1639, a trait surtout aux nombreuses tribus que l'on subjugua dans le Paraguay, mais il ne faut pas oublier l'étroite alliance qui existe entre ces peuples et ceux de la *lingoa geral*.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot pour nous résumer. Ces langues dédaignées par les savans ne sont pas complétement privées d'une sorte de littérature appropriée aux Indiens convertis, et il seroit bien que l'on réimprimât les plus anciens mo-

numents en ce genre, ou qu'on livrât à l'impression ceux qui n'ont jamais été publiés. Des sermons écrits dans la langue des Tupinambas, des chants religieux composés dans le même idiome, enfin une traduction de l'Ancien et du Nouveau Testament, formoient dès 1551, le résultat des travaux nombreux entrepris par les jésuites, au milieu de ces nations, qui comptoient encore tant de milliers d'individus, et qui ne forment plus aujourd'hui dans les déserts de l'Amazonie que quelques tribus dégénérées. (Voy. à ce sujet la lettre d'Antonio Peres, écrite le 2 août 1551. *Revista trimensal*, avril 1844, p. 95.) Il y a dans le même numéro *une information des terres du Brésil*, donnée par le célèbre Nobrega, qui a été écrite également vers cette époque. Une lettre du même, datée de Pernambuco, 1551, renferme des documents d'autant plus curieux sur l'état moral du pays que ces renseignemens se rapportent précisément à la date de notre monument.

(Note 7, p. 11.)

Sources bibliographiques où l'on peut puiser quelques connoissances sur les croyances religieuses des Tupinambas.

Le mémoire le plus étendu qui ait encore été écrit sur les croyances religieuses des habitants primitifs du Brésil, est celui qui a été publié en 1843, dans la *Revista trimensal,* par M. Jozé Joaquim Machado d'Oliveira. L'auteur y prouve suffisamment que les tribus anciennes et celles qui leur ont succédé avoient et ont encore des notions sur l'Être suprême, aussi bien qu'une croyance incontestable à l'immortalité de l'âme. Nous désirerions qu'on fît plus, et nous pensons qu'il seroit digne de l'*Institut historique de Rio de Janeiro,* dont les efforts persévérans ont eu déjà tant de résultats, d'ouvrir une enquête sur les traditions cosmogoniques des nations diverses parlant la *lingoa geral*. Lorsque le vieux Thevet disoit, en 1555, alors qu'il essayoit de nous transmettre les croyances des Tupinambas, qu'il lui sembloit *ouïr quelques*

bayes d'Homère, il ne faisoit qu'exprimer, avec la naïveté du XVIe siècle, ce que disoit, en d'autres termes, près d'un siècle plus tard, le docte Vasconcellos. Avouons-le franchement, le vieux cordelier françois, compagnon de Villegagnon, est jusqu'à ce jour le seul qui nous ait transmis d'une manière quelque peu détaillée, la cosmogonie des Tupis. Nous ne sommes point de ceux qui veulent que l'on accepte sans examen tous les faits transmis par ce moine crédule dont l'érudition étoit si confuse; mais dans l'absence de documens meilleurs, il faut nécessairement avoir recours à son récit, qui concorde d'ailleurs avec les aperçus de Nobrega, d'Anchieta, de Soarez, de Cardiim, d'Hans Staden et de Lery. Disons plus, s'il est presque impossible que durant le court séjour qu'il a fait le long des côtes du Brésil, Thevet ait pu recueillir lui-même les renseignemens cosmogoniques reproduits dans ses divers ouvrages, imprimés ou manuscrits, il n'a pu certes, les inventer. Il nous a donné du reste, dans ses œuvres inédites, la clef de toute sa science, et lorsqu'il nous annonce, qu'il avoit sauvé de la mort un Portugais, nommé Pedro, longtemps prisonnier des Brésiliens, et avec lequel il s'entretenoit, lorsqu'il *vouloit philosopher,* il nous a parfaitement édifiés sur la nature des sources qu'il consulta. Nous renvoyons donc au voyage du vieux cordelier d'Angoulême, et surtout à une relation presque ignorée en France, et dont nous possédons cependant un précieux manuscrit.

Au temps où le bruit se répandit dans le Brésil que des mines immenses d'émeraudes existoient dans l'intérieur, on nomma pour aller faire la conquête de cette espèce d'El-Dorado, un gentilhomme de Lisbonne, nommé Gabriel Soares de Souza, depuis longtemps habitué aux solitudes du Brésil; ceci avoit lieu en 1591, et ce fut à la suite des explorations nécessitées par la recherche de ces mines imaginaires, que le beau fleuve, désigné sous le nom de San Francisco, fut exploré pour la première fois. Gabriel Soares revint en Portugal avec quelques pierres dans leur gangue, mais il paroît que l'imperfec-

tion de plusieurs de ces émeraudes empêcha qu'on ne donnât suite à l'entreprise, qui fut poursuivie avec plus de succès, dit-on, par D. Francisco de Souza, seigneur de Bringel, gouvernant alors le Brésil. Gabriel de Soares fit mieux que de rapporter des émeraudes, il composa un précieux volume que la Bibliothèque nationale possède en manuscrit et qui est intitulé : *Roteiro geral com largas informações de toda a costa que pertence ao estado do Brasil, e descripção de muitos lugares delle, especialmente da Bahia de todos os Santos,* dédié à Cristovam de Moura, en 1587.

Ce beau livre a été publié en 1825, dans la *Collecção de Noticias para a historia e geografia das nações ultramarinas,* sur un autre manuscrit et il a été l'objet d'une savante dissertation de M. Adolfo de Varnhagen. Le jeune écrivain que nous venons de nommer a soumis les divers manuscrits de Gabriel Soarez à un sérieux examen, il a vu même celui de Paris et il est le seul qui puisse donner aujourd'hui une édition correcte de cet admirable traité, si précieux pour l'empire du Brésil.

(Note 8, p. 12).

Guillaume le Testu, examiné comme l'un des premiers navigateurs qui aient décrit le Brésil.

Guillaume le Testu, si peu connu de nos jours, étoit considéré dès le règne de Charles IX comme l'un des plus fameux pilotes de son temps, si ce n'étoit le plus instruit. Selon toute probabilité, il naquit dans les premières années du XVI[e] siècle. On ignore complétement dans quelle ville il prit naissance, mais plusieurs indices donnent à supposer que ce fut en Normandie; cependant une autorité imposante le fait naître en Provence, sans donner aucun détail, il est vrai, sur sa biographie. M. de Humboldt ne fait que le mentionner à propos d'une indication géographique. Il a eu certainement de grandes relations avec les protestans, s'il n'étoit protestant lui-même : la dédicace de son livre en fait foi. Il navigua longtemps dans les

mers d'Afrique et dans celles du nouveau monde. André Thevet, le cosmographe en titre de Henri III, se vante d'avoir été à diverses reprises son compagnon de voyage, et il le qualifie toujours de « renommé pilote et singulier navigateur. » Quant à lui, il prend le titre de pilote de la mer du Ponent, en la ville du Havre ; on pourroit supposer qu'il étoit né dans ce port, et il n'y auroit rien d'impossible à ce que cela fût ainsi, puisque la ville étoit déjà fondée en 1509. Le magnifique Portulan que nous a laissé l'habile le Testu a été composé en 1555, et il est remarquable que ce soit précisément l'époque à laquelle Coligny vouloit fonder un grand établissement de refuge au Brésil. Aussi le voit-on souhaiter à l'amiral *félicité et paix durable*. La carte du Brésil qui orne le Portulan dénote une connoissance peu commune de ces régions; on doit juger de celle qui fait connaître une partie de l'Afrique par le spécimen que présente le grand ouvrage de M. de Santarem. Guillaume le Testu devoit mourir dans le nouveau monde. Un livre peu connu nous fournit de nombreux détails sur sa fin tragique. H. T. S. de Torsay, dans sa Vie de Strozzi, dit positivement que le capitaine Guillaume le Testu, s'étant chargé de diriger une expédition contre *Nombre de Dios*, périt dans une action contre les Espagnols. Cette expédition aventureuse faisoit partie du reste de celle que tenta d'exécuter Drake, qui mourut, dit-on, en 1596, du chagrin que lui causa son échec. On peut lire dans le beau livre de M. Ramon de la Sagra sur l'île de Cuba une note pleine de lucidité touchant le magnifique Portulan de Guillaume-le-Testu; elle est due à M. Sabin Berthelot, qui a donné aussi un travail étendu sur ce précieux monument dans le *Journal de l'Instruction publique*. Le Portulan de Guillaume-le-Testu est de format in-folio, et les peintures sont dues à une main d'une grande habileté ; on le conserve au dépôt de la guerre.

Voici un fragment du splendide ouvrage de Guillaume le Testu. Il est d'autant plus curieux que l'on peut le considérer comme la première description du Brésil, qui ait été écrite par un Français. Alfonse le Xainctongeois, est plus vieux de dix

ans, il est vrai, mais il ne visite que le nord de cette vaste contrée et sa précieuse relation composée vers 1543, n'a paru que défigurée. Les amateurs de vieux voyages n'apprendront pas sans plaisir, que M. Pierre Margry en prépare une seconde édition. On ne sauroit trop désirer que l'excellent article de M. Sabin Berthelot sur le Portulan de Guillaume le Testu, et les cartes de l'Afrique publiées par M. le vicomte de Santarem, dans son magnifique atlas, fassent venir le même désir à quelque éditeur habile. Durant le XVI[e] siècle, nous n'avons rien que l'on puisse comparer sous le rapport de la cartographie aux cartes manuscrites de Testu. La note succincte que nous transcrivons fidèlement laisse voir quelle judicieuse observation se fait remarquer dans les descriptions malheureusement trop concises du célèbre pilote.

« Ceste pièce faict demonstration d'une partie d'Amerique ou les régions tant du Brésil caniballes que du royaulme de Prate sont descriptes situées soubz la zonne toride soubz le premier climat antidia meroes et finissant soubz le meilleu du quatreisme (*sic*) climat antidia rodou. Envyronnée du costé de septentrion de l'océan des Caniballes et Entille du costé d'orient la grant mer océane. Tous les abitans de ceste terre sont sauvaiges n'ayant cognoissance de Dieu. Ceulx qui abitent à l'amont de l'équinoctial sont malings et mauvais mangeans chair humaine. Ceux qui sont plus eslongnés de l'équinoctial estant plus aval sont traictables. Tous les dicts sauvaiges tant de l'amont que de l'aval sont nutz ayans leurs loges et maisons couvertes d'écorches de boys et de feuilles. Ils mènent ordinairement guerre les ungs contre les autres, c'est assavoir ceulx des montagnes contre ceulx du bort de la mer. Ceste région est frétille en milcq et manioc qui est une racine blanche de quoy ils font de la farine pour menger, car ils ne font point de pain ; aussy y a-t-il force naveaux de trop meilleur goust que ceulx du pays de France avec enneniens (*ananas*) qui est un fruict délicieux avec plusieurs aultres sortes de fruicts. Aussy nourrit ceste terre sengliers, loups serviers, agoutins, tatous et plusieurs sortes de

bestes, avec grand nombre de poulailles semblables à celles de ce pays de France. Papegaulx de divers plumaige. Les marchandises de ceste terre sont cotons, brésil, poyvres, bois servans à teincture avec gros vignolz desquels on faict patenostres et ceintz à femmes les desuditz abitans sont grans pescheurs de poisson et fort adroicts à tirer de l'arc. »

Nous avons en portefeuille tous les élémentsd'une biographie étendue dans laquelle nous essayerons d'indiquer les vastes travaux hydrographiques de Guillaume le Testu, le long du littoral du Brésil et sur les côtes de l'Amérique méridionale.

(Note 9, p. 12).

La chanson de Montaigne, poésie des Tupinambas. Drames des missionnaires, vers tupiques composés par eux.

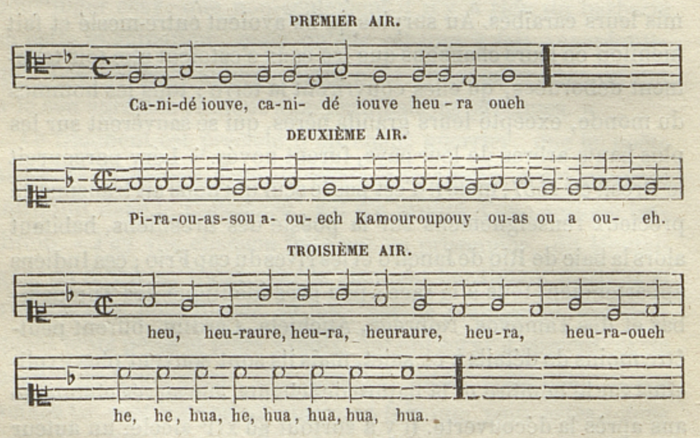
« Couleuure arreste-toy, arreste toi couleuure; afin que ma sœur tire sur le patron de ta peinture la façon et l'ouurage d'vn riche cordon, que se puisse donner à m'amie : ainsi soit en tout temps ta beauté et ta disposition preféré à tous les autres serpents. » Montaigne ajoute : « Ce premier couplet c'est le refrein de la chanson. Or i'ai assez de commerce avec la poésie pour iuger cecy; que non-seulement il n'y a rien de barbarie en cette imagination, mais qu'elle est tout a fait anacréontique. Leur langage au demeurant c'est vn langage doux et qui a le son agréable retirant aux terminaisons grecques. »

Ce fragment est précédé d'un chant guerrier, que le poëte aimé des Brésiliens, Jozé de Santa Rita Durão, a évidemment introduit dans le *Caramurú*, s'il n'a profité d'une antique tradition. « J'ay vne chanson faite par vn prisonnier, dit Montaigne, où il y a ce traict : Qu'ils viennent hardiment trestous et s'assemblent pour disner de luy ; car ils mangeront quant et quant leurs pères et leurs ayeulx, qui ont servy d'aliment, et de nourriture à son corps. Ces muscles, dit-il, ceste chair et ces veines ce sont les vostres, pauvres fols que vous estes : vous ne recognoissez pas que la substance des membres de vos ancestres s'y tient encore : sauourez-les bien, vous y trouverez le

goust de votre propre chair. » (Voy. à propos de la remarque faite plus haut, l'excellente édition de Caramurú, donnée par M. Adolfo de Varnhagen.)

Un écrivain du XVIe siècle, recherché des bibliophiles, et que M. Auguste de Saint-Hilaire, appelle ingénieusement le Montaigne des vieux voyageurs, Jean de Lery, nous a conservé l'analyse des chants, que les Tupinambas répétoient en chœur dans leurs solennités ; voici ce qu'il nous dit à ce sujet : « Et parce que n'entendant pas alors parfaitement leur langage, ils avoient dit plusieurs choses que ie n'avois pu comprendre, ayant prié le truchement qu'il me le déclarast, il me dit au premier lieu, qu'ils avoyent fort insisté à regretter leurs grands pères décédés, lesquels estoient si vaillants toutefois, qu'enfin ils s'estoient consolés, en ce qu'après leur mort ils s'assuroyent de les aller trouver derrière les hautes montagnes, où ils danseroient et se réjouiroient avec eux, semblablement qu'à toute outrance, ils avoient menacé les Ouctacaces aultres sauvaiges leurs ennemis, lesquels, comme je l'ay desja dit ailleurs, sont si vaillants qu'ils ne les ont jamais pu dompter d'estre bientot pris, et mangés par eux ainsi que leur avoit promis leurs caraïbes. Au surplus qu'ils avoient entre-meslé et fait mention en leurs chansons que les eaux s'estoient une fois tellement débordées, qu'elles couvrirent la terre ; tous les hommes du monde, excepté leurs grands pères, qui se sauvèrent sur les plus hauts arbres de leur pays, furent noyés. » Léry parcouroit le Brésil en 1557, mais il n'est pas le seul qui nous ait transmis de précieux renseignemens sur la poésie des Brésiliens, habitant alors la baie de Rio de Janeiro et les rives du cap Frio ; ces Indiens appartenoient tous à la race à peu près identique des Tupinambas et des Tamoyos. Nobrega, Anchieta, Cardim, offrent peut-être moins de détails à ce sujet, mais ils sont souvent plus explicites sur le nombre et la nature des chants, conservés cinquante ans après la découverte. Il y a surtout au XVIe siècle, un auteur qui a parfaitement apprécié le rang occupé dans les tribus par les hommes privilégiés chargés de transmettre la tradition.

« Les poëtes parmi les Tupinambas jouissoient d'une telle estime, nous dit Gabriel Soarez, qu'ils alloient parmi leurs ennemis, sans en éprouver la moindre offense. » Il est difficile de supposer que des hommes auxquels étoient accordés de tels priviléges, n'avoient pas imposé à leurs chants un rhythme poétique, soumis à certaines règles, et donnant à leur langage, une réelle supériorité sur celui des autres Indiens. Malheureusement les détails précis sur ce sujet nous manquent à peu près complétement. Jean de Lery, à propos d'une description d'histoire naturelle, nous a bien conservé le début d'une chanson brésilienne fort populaire selon lui; il a bien renouvelé cette indication quelques pages plus loin, au sujet d'un poisson, mais si nous transcrivons ici ces fragments, c'est plutôt pour donner une idée de la mélopée que de la versification de ces peuples. Ce seroient seulement aujourd'hui les *Appiacás* et peut-être les *Guarayos* des confins de la Bolivie dont il est question dans le bel ouvrage de M. d'Orbigny, qui pourroient nous instruire sur ce point; en attendant des investigations nouvelles, nous reproduisons des fragmens, qui ont du moins le mérite d'avoir été recueillis dans le siècle même de la découverte.



Ce dernier chant, se liant à une sorte d'initiation, sans doute, mais imparfaitement transmis par le vieux voyageur,

lui inspire les réflexions suivantes : « Or les cérémonies ayant ainsi duré près de deux heures, ces cinq ou six cents hommes sauuages ne cessèrent toujours de danser et chanter. Il y eut une telle mélodie, qu'attendu qu'ils ne sauuent que c'est de l'art de musique, ceux qui ne les ont ouys ne croiroyent jamais qu'ils s'accordassent si bien. Et de fait, au lieu que du commencement de ce sabbath (estant comme iay dit en la maison des femmes) i'auais eu quelque crainte, i'eu alors en récompense une telle ioye, que non-seulement oyant les accords si bien mesurez d'une telle multitude et surtout pour la cadence et refrain de la balade, a chacun couplet tous en traisnans leurs voix : *heu heuraure, heura, heuraure, heüra, heüra oueh*; ien demeurai tout rauy : mais aussi toutes les fois qu'il m'en souuient, le cœur me tressaillant, il m'est aduis que ie les aye encor aux oreilles. Quand ils voulurent finir, frapans du pied droit contre terre, plus fort qu'auparavant, après que chacun eut craché deuant soi, tous vnanimement d'vne voix rauque prononcèrent deux ou trois fois un tel chant *he, he, hua, he, hua, hua, hua.* »

Jean de Lery, déjà si ancien, n'est pas le seul qui nous ait transmis des fragmens de mélodies indiennes, un savant célèbre dans les sciences naturelles, et que sa passion pour la musique n'abandonna pas un moment au fond des solitudes les plus reculées de l'intérieur, Martius n'a pas dédaigné de nous transmettre quelques airs recueillis il y a une trentaine d'années seulement, et qu'il seroit peut-être impossible d'entendre aujourd'hui dans leur naïveté primitive. Ces précieux fragments sont trop peu connus au Brésil même et ils ont paru sous le titre suivant dans l'une des sections du bel ouvrage publié par les savants bavarois : *Brasilianische volkslieder und Indianische Melodien musikbeilage zu D. V. Spix und D. V. Martius Reise in Brasilien.* Outre les chants recueillis parmi les sauvages, ce recueil renferme huit de ces *modinhas* brésiliennes, qu'on entend répéter avec tant de bonheur dans les simples bourgades. On y trouve aussi un *Landùm*, air de danse essen-

tiellement original, importé par les Africains. Le grand ouvrage de M. Alcide d'Orbigny fournit également des mélodies indiennes, mais elles appartiennent à la nation des Chiquitos.

Nous avons dit un mot de la musique indienne recueillie au XVIe siècle, et même durant les temps modernes, parlons maintenant des paroles.

Les deux fragments reproduits en tête de la note, font partie comme nous l'avons déjà fait observer, de deux chansons que le vieux voyageur du XVIe siècle entendit jadis dans leur intégrité ; elles n'offroient guère à ce qu'il paroît que l'énumération de certains animaux, et celle de leur parure ou de leurs qualités. Sous ce rapport, elles avoient une analogie frappante avec les chansons modernes qu'entendit M. de Saint-Hilaire, parmi les Macunis. On diroit que c'est une sorte d'adjuration adressée à toutes les créatures pour qu'elles prennent part à la vengeance ou aux joies du sauvage. Ce qui nous fait émettre cette opinion c'est un chant plus ancien encore que ceux que nous venons de citer, puisqu'il remonte à l'année 1543 ; il nous est fourni par une nation indienne jadis puissante, dont les débris occupent encore les confins du Brésil. Lorsque les *Guaycurus* ou *Uaicurus* qu'on nomme aujourd'hui *indiens cavaliers*, furent vaincus dans les plaines du Paraguay par l'aventureux Cabeça de Vaca, on vit ces sauvages intrépides abaisser leur antique fierté jusqu'à une soumission complète aux volontés des Européens. Reconnus jadis comme dominateurs de ces régions, et redoutés de tous les autres Indiens, ils obéirent à une antique tradition, qui vouloit que le plus brave fût le maître; mais, avant d'accomplir cet acte, ils prirent à témoin de leur vaillance, les créatures vivantes qui animent les forêts et les eaux, et ils les convièrent à ne point oublier leur domination légitime. « Ils chantoient, ils appeloient toutes les nations, leur disant d'oser les combattre, qu'ils étoient peu nombreux mais plus braves que tous les autres peuples du monde, et maîtres de la terre, des cerfs et de tous les autres animaux des champs, qu'ils étoient seigneurs des rivières et des poissons. » (Voy. la *Collection des*

anciens voyages en Amérique, publiée par M. H. Ternaux Compans). La nation qui nous fournit ce fragment, a su conserver une sorte de puissance aux confins extrêmes du Brésil, et bien qu'elle n'appartienne pas à la confédération des tribus parlant jadis la *lingoa geral*, ses idées poétiques et cosmogoniques mériteraient une sérieuse enquête.

Dès l'année 1550, précisément à l'époque où la fête de Rouen avoit lieu, des chants religieux, en langue tupique, étoient composés par ordre de Nobrega. *Agora se ordenan cantares em esta lingua os quaes cantam os Mamalucos, pelas aldeas com os outros*, etc. (*Revista trimensal*, avril 1844, p. 99.) Cette lettre est écrite par Antonio Peres, qui prêchoit les Indiens dans leur langue. Par une lettre, datée de l'année 1549, Nobrega nous apprend encore quel étoit le pouvoir de la musique religieuse sur ces peuples devenus les auxiliaires des missionnaires. Les orphelins de Lisbonne envoyés de la capitale du Portugal, dans ces régions sauvages, attiroient les enfans des Tupinambas, et les amenoient insensiblement à adopter les idées chrétiennes. En mêlant leurs jeux à ceux des jeunes Indiens, les enfans portugais s'initièrent parfaitement à toutes les difficultés de ce langage, dont les missionnaires comprenoient l'harmonie sans pouvoir la rendre aisément. Cette faculté si commune chez les méridionaux, de revêtir d'une image poétique les pensées les plus ordinaires, se fit sentir chez ceux qui avoient adopté momentanément un nouvel idiome; des mots portugais, se mêlèrent insensiblement à la *lingoa geral*. Les rhythmes des étrangers s'introduisirent dans ce langage flexible; on fit des vers brésiliens avec des pensées chrétiennes. Voici un échantillon de ces cantiques religieux, où l'on devine sans peine l'habileté du missionnaire :

Tupan çy Angaturama
Santa Maria xe iára
Nde reça porauçubara
Xe recó catúaoáma
Xe anga remiecara.

Ici il est bien évident que le rhythme poétique d'une langue savante a été adroitement adapté à l'idiome des Indiens; ce fragment est de Christovam Valente, et les amateurs de linguistique trouveront plusieurs morceaux de ce genre, dans le catéchisme écrit en portugais par A. de Araujo en 1618, et publié en 1681. Malheureusement, les livres de cette nature, sont beaucoup moins nombreux que ceux qui ont été composés au Pérou en quichua et en aymara; ils auroient encore cependant une réelle utilité, puisque de nos jours même, et dans la vaste province du Pará, nombre de personnes parlent l'idiome quelque peu alteré, il est vrai, des anciens dominateurs du Brésil; tandis qu'au Paraguay l'idiome si doux des Guaranis est encore en usage. Dans le nord du Brésil les chants consacrés aux cérémonies du christianisme n'ont pas cessé même d'être adaptés aux besoins du culte; mais il n'y a guère que sur les bords du fleuve des Amazones qu'on en fasse retentir encore les églises. Dans son essai sur *la Corographie du Pará,* ouvrage trop rare en France, M. Monteiro Baena donne un de ces cantiques, et nous le reproduirons avec la traduction, en faisant observer que dans le texte original on n'a point observé de division.

Santa Maria curan puranga
Imembuira iauera iuté pupé
Oicou curussá uassú pupé
Janga turama rerassú

« Sainte-Marie est une femme, elle est belle, son fils lui ressemble; il est au haut des cieux, sur une grande croix, et là il garde notre âme. »

Je ne sais, mais dans cette image à la fois si simple et si grande, il semble que le poëte indien ait emprunté quelque chose au génie de l'immortel Vieira. Il ne faut pas l'oublier, le nom de ce pasteur infatigable qui fit, dit-on, 14 000 lieues dans le désert, se lie à toutes les institutions qui dans l'Amazonie civilisèrent les Indiens, et l'homme qui trouva des pages

si éloquentes sur les rives du grand fleuve, put inspirer aux catéchumènes quelques-unes de ses nobles pensées.

Cet échantillon poétique n'est pas du reste le seul qui puisse servir à prouver combien les Brésiliens instruits, des derniers siècles, étoient parvenus à s'assimiler les secrets principes des langues indigènes. M. Monteiro Baena, cite entre autres, un gouverneur, Alexandre de Souza Freire, qui vers 1731, étoit si habile en langue tupique (*lingoa geral*), qu'on a vu de lui des stances en *octava rima*, qui jusqu'à nos jours, m'a-t-on dit, ont conservé de la célébrité. Il nous seroit facile de multiplier ces fragmens de poésies hybrides, surtout si nous les empruntions aux livres guaranis, qui furent si répandus jadis par les jésuites du Paraguay, et qui offrent les plus frappantes analogies, comme on sait, avec les traités écrits dans la *lingoa geral*. Nous nous contenterons de citer un ouvrage espagnol, publié à Lisbonne, et presque ignoré au Brésil, c'est celui de Sardiña Mimoso, il est intitulé : *Relacion de la real tragi-comedia con que los padres de la compañia de Jesus de Lisboa recibieron, à Felippe II de Portugal.* Lisboa, 1620, in-4. Ce curieux ouvrage renferme des compositions poétiques en castillan, en latin et en langue brésilienne.

Nous donnerons ici le texte d'une chanson brésilienne beaucoup plus moderne, et qui appartient à une autre nation. Ce fragment n'offre pas un bien vif intérêt sans doute, mais il sert à prouver une fois de plus, que les hommes, à quelque race qu'ils appartiennent, ont en commun une série d'idées poétiques qui se renouvellent dans toutes les conditions et sous tous les climats.

Vánáxicarû xicarû priué-priué
Carimanarúe
Yacámená, yacámená
Aritarué, yacaménâ.

« Tandis que nous sommes en santé, il nous faut rire et boire ; lorsque nous serons malades, les chants et les ris cesseront. »

Ce chant a été transmis par les Paravianos de l'extrême nord du Brésil.

Voyez *Memorias da Academia real das Sciencias de Lisboa*, tom. X, p. 241.

Ce qui rend ce fragment doublement précieux, c'est que les chants brésiliens sont improvisés pour la plupart, et ont été bien rarement recueillis par l'impression; de tout temps les Indiens joignirent à leurs poésies traditionnelles des chants composés spontanément et presque aussitôt oubliés.

Le savant et naïf Warden, après avoir consacré dans sa chronologie un paragraphe à ce qu'il appelle *les arts d'agrément* (chez les sauvages), ajoute que les Tamoyos *possédaient le talent* de faire des impromptus. Les Tamoyos, anciens dominateurs du cap Frio et d'une partie de la baie de Rio-Janeiro, qu'ils désignoient sous le nom de *Nicterohy;* les Tamayos, dis-je, partageoient cette faculté avec la plupart des Indiens, mais ils l'exerçoient plus fréquemment parce qu'ils étoient dépositaires des grandes traditions poétiques et mythologiques du pays. Dans le mouvement si prononcé et si louable qui entraîne les littérateurs brésiliens vers l'étude des antiquités de leur beau pays, cette nation devra être l'objet d'un sérieux examen. Comme l'a très-bien fait observer M. d'Orbigny à propos d'une tribu lointaine de l'intérieur de l'Amérique du Sud, qu'il désigne sous le nom de Guarayos, *Tamoi* veut dire grand-père. Toutes les personnes qui ont présent à la pensée l'excellent livre d'Heckewelder sur les Américains du Nord, savent ce que signifie ce nom, appliqué à une tribu. Il caractérise la souche primitive, la race dépositaire des origines. L'idiome des Tamoyos, qui est celui des Tupinambas, n'a pas cessé d'être cultivé, comme on le croit quelquefois en France, et nous le répétons, il a fourni plus d'un document littéraire complétement oublié de nos jours.

La pièce la plus curieuse et la plus importante, sans contredit, qui nous ait été léguée par le XVIe et le XVIIe siècle dans la langue des Tupinambas, est un drame religieux qui ne

fut jamais imprimé, mais que l'on représenta. Anchieta étoit poëte, et poëte plein d'enthousiasme, car Vasconcellos nous le représente errant dans les grandes forêts de l'Amérique et demandant à cette nature splendide des inspirations dignes du poëme qu'il consacroit à la Vierge et que deux ouvrages du XVIIe siècle nous ont conservé (voy. la *Chronique générale de la compagnie de Jésus, et la vie d'Anchieta*). Lorsqu'il se fut initié suffisamment aux secrètes beautés des langues indiennes, l'un de ses premiers soins fut de substituer des chants graves aux chants grossiers qui circuloient parmi les vieux marins et les nouveaux néophytes; il réussit au delà de ses espérances, et ses pieux cantiques, nous dit son ancien biographe, furent accueillis avec tant d'enthousiasme, que de nuit et de jour les places en résonnoient. A l'église, ils se mêloient encore aux chants de la doctrine chrétienne; le nom de Dieu retentissoit ainsi harmonieusement, nous dit le chroniqueur, parmi les chrétiens, qu'ils fussent brésiliens ou portugais. Le poëte missionnaire osa bientôt davantage; il essaya de faire une comédie pour l'édification de ses ouailles, chose qui n'avoit jamais été vue au Brésil! continue le biographe. Il eût pu ajouter: chose rare en Portugal, car Gil Vicente seul osoit aborder avec succès, sur la scène, les sujets religieux. Pour être exact, cependant, il faut se hâter de le dire, le drame du P. Joseph Anchieta, n'étoit pas composé uniquement dans l'idiome des Indiens. Entre les *Jornadas* on avoit introduit des espèces d'intermèdes composés en langue tupique. La pièce une fois écrite, on trouva sur-le-champ de jeunes cathécumènes pour la représenter. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le bruit de cette fête semi-religieuse, semi-mondaine, s'étant répandu dans les solitudes inexplorées de la province, on vit arriver de tous les coins de la colonie une foule d'auditeurs, les uns portugais, les autres indiens, à demi sauvages. Dans la bourgade de San Vicente, alors tout à fait naissante, on avoit dressé un théâtre à ciel découvert; l'auditoire passablement étrange observoit le plus scrupuleux silence, et la

pièce alloit commencer lorsqu'on vit se former à l'horizon une de ces tempêtes comme on en voit dans le voisinage des tropiques seulement. A la vue de son public qui s'enfuyoit, qui au bois, qui vers les cabanes, le digne père Joseph, doublement désolé, comme missionnaire ardent et comme poëte, ranime toute son énergie et parvient à calmer cette terreur. Heureusement ce n'étoit qu'une terreur panique : le ciel redevint serein et la pièce eut le plus éclatant succès; elle dura trois heures aux applaudissemens de tous, nous dit le vieux biographe qui mêle un peu naïvement dans cette occasion le miracle au succès dramatique. La pièce d'Anchieta portoit le titre de *Pregaçam universal* et fut conservée par les pères de la compagnie ;

Le manuscrit existe-t-il encore? Il ne seroit certes pas sans intérêt pour l'histoire littéraire du Brésil de faire quelques perquisitions touchant ce drame original dont Vasconcellos nous a conservé deux curieux fragmens en portugais. Quant à l'anecdote que nous citons, il faut lire pour la rencontrer le livre rarissime intitulé : *Vida del padre Joseph de Anchieta, traduzida de latin en castellano por al padre Estevan de Paternina, de la misma compañia y natural de Logrono.* Salamanca, 1618, 1 vol. in-12. Rappelons à propos de cette curiosité bibliographique, que la vie d'Anchieta avoit été rédigée primitivement en portugais par le père Pedro Rodriguez, provincial du Brésil. Le P. général Claudio Aquaviva l'envoya à Rome, où un humaniste habile, Sebastian Beretano rédigea en latin la biographie de l'apôtre. Il la divisa en cinq livres ; mais le traducteur espagnol s'étant procuré de nouveaux documens sur la vie du digne missionnaire, s'empressa de faire des additions au travail de Beretano, tandis qu'il abrégea d'autres parties de son ouvrage. L'éditeur d'un recueil intéressant sur la littérature brésilienne, M. P. da Sylva, ne nous laisse guère d'espoir, il faut en convenir, touchant les découvertes littéraires que l'on pourra faire en langue tupique. L'auteur de ces notes croit cependant avoir réuni ici quelques documens mis en regard, du moins pour la première fois, et qui prouvent

que toutes recherches ne seroient point infructueuses. Un poëte distingué et fort apprécié en Portugal et au Brésil, M. Magalhaens, pense avec raison que les bibliothèques des couvents, et spécialement celles de Bahia, fourniront tôt ou tard divers renseignemens sur ce point : « Quelle valeur n'auroient pas pour nous, dit-il, les monumens poétiques de ces peuples incultes, qui ont disparu pour ainsi dire de la surface du globe, et qu'on vit si passionnés pour la liberté qu'ils préféroient tomber sous les efforts des Portugais plutôt que de se soumettre au joug. » Voy. *Niterohy Revista brasiliense,* p. 157.

Anchieta, né aux Canaries en 1533, faisoit fort bien des vers portugais. Il avoit composé dans le désert une vie de la Vierge en 5700 vers latins qu'il avoit confiés uniquement à sa mémoire et dont il n'avoit pas oublié un distique, lorsqu'il s'agit de les transmettre sur le papier. Cardoso possédoit une copie de ce poëme, faite par Christovam de Gouvea, l'un des pères de la compagnie, et Vasconcellos n'en parloit pas sans admiration; il se tait sur les poésies portugaises d'Anchieta. Voici quelques vers de l'infatigable apôtre, qui durent être faits dans les derniers jours de sa vie :

Vime agora n'um espelho
E comecei a dizer,
Corcóz toma bom conselho
E faze bom aparelho,
Porque cedo as de morrer.
Mas com juntamente ver
O beiço hum pouco vermelho,
Disse fraco estâs, e velho,
Mas pode ser, que Deos quer
Que vivas para conselho.

Voy. George Cardoso. *Agiologio lusitano,* Lisboa, 1639, 3 vol. pet. in-fol.

Nous avons cité ces vers touchans, parce qu'ils n'ont pas été reproduits, que nous sachions du moins, dans les biographies modernes et qu'ils pourront servir aux investigateurs futurs

pour retrouver quelques autres poésies en langue vulgaire, dus au même missionnaire, et dont la découverte intéresseroit à un si haut degré les amis de la littérature brésilienne. Nous renvoyons pour tous les autres détails qu'on désireroit sur Anchieta à l'excellent livre qu'a publié en 1847 M. Pereira da Sylva, sous le titre de *Plutarque brésilien*. — Après tous les hommes cités dans cette note, le religieux qui paroît avoir le mieux possédé l'idiome des Tupinambas est encore un jésuite, qu'on désigne simplement sous le nom du P. Antonio. Né dans l'île de S. Miguel, en 1566, il passa au collége de Bahia, puis s'enfonça dans les forêts du Brésil et devint si habile dans la langue des indigènes, qu'on l'eût cru né parmi ces barbares, dit Barbosa Machado, l'auteur de la *Bibliotheca lusitana*. Le P. Antonio mourut en 1632. Son travail est intitulé : *Cathechismo na lingua brasilica, composto a modo de dialogos por Padres doutos e boas linguas da companhia de Jesus*, etc. *Lisboa*, Pedro Crasbeeck, 1618, 1 vol. in-8 ; il y a eu une deuxième édition de ce livre rarissime, corrigée par le P. Bartholameu de Leão.

Ce qui donne à supposer qu'on verra se réaliser quelque jour les conjectures de M. Magalhães, c'est l'apparition inattendue d'un petit livre écrit dans un style charmant et que l'on doit à un missionnaire jusqu'alors inconnu ; nous voulons parler du P. Fernão Cardim. Cet apôtre du Brésil, oublié depuis près de trois siècles, arriva à la baie de San Salvador au temps où les missions de la compagnie comptoient sur ce point seulement huit mille Indiens ; doué d'un sentiment poétique, d'une rare délicatesse et qui se révèle comme à son insu dans chacune des lettres confidentielles qu'il a écrites à un supérieur, il ne tarit point sur les danses dramatiques des Indiens, sur leurs chants naïfs, sur la noble gravité de leurs harangues. Ce qui étoit une rareté au temps du père Anchieta est pour ainsi dire une chose vulgaire à la fin du siècle, et le P. Cardim parle à diverses reprises de ces pastorales en trois langues que les cathécumènes représentoient sous les grands arbres du

rivage à toutes les occasions solennelles, telles que la célébration des grandes fêtes de l'Église ou l'arrivée d'un nouveau missionnaire.

Si ces petits drames religieux, dans lesquels l'idiome des Indiens se mêloit au dialecte espagnol et portugais, sont à regretter, ce qui est plus digne de regrets encore, c'est la perte de ces improvisations si passionnées que le P. Cardim entendit fréquemment et qui, il le dit d'une manière positive, étoient accentuées de telle sorte, qu'il y reconnoissoit un rhythme bien réel puisqu'il les désigne sous le nom de *trovas*. Une chose remarquable d'ailleurs, chose sur laquelle les vieux voyageurs avoient gardé le silence jusqu'au temps de Cardim, c'est la rare faculté des femmes indiennes pour la poésie. « Ce sont, dit le bon missionnaire, d'insignes improvisatrices. » Les chants qu'on répétoit traditionnellement et dont les Payés restoient dépositaires, devoient être bien anciens, s'ils n'étoient soumis à des règles particulières, puisque les pères, devenus si habiles dans la langue tupique, avouoient qu'on ne les entendoit pas toujours, en disant néanmoins comme notre vieux Lery, que c'étoient « chants de batailles ou souvenirs des ancêtres. » Un fait à rapprocher aussi du récit de 1557, c'est cette litanie dans laquelle reparoissent les noms des animaux dont les cris sont imités. « Ils contrefont, dit Cardim, les oiseaux, les serpents et d'autres créatures, le tout rhythmé par comparaison, pour s'inciter à combattre. » Un de nos plus habiles observateurs parmi les voyageurs modernes, M. Auguste de Saint-Hilaire, a remarqué ces monotones énumérations d'animaux dans les chants des Macunis, et l'on a pu voir par le refrain que cite Montaigne, qu'elles ne se mêloient pas toujours à un cri de guerre, et qu'elles n'étoient pas non plus dépourvues de grâce.

Gabriel Soares qui vivoit précisément au temps de Cardim dans la baie de San Salvador, est tout aussi explicite que lui sur ces chants traditionnels, et il en indique ainsi sommairement la forme rhythmique. « Les musiciens, dit-il, composent des thèmes

impromptus, ainsi que les refrains (*voltas*), qui se terminent selon la consonnance du couplet; un seul dit la chanson, et les autres répondent en répétant la fin du motif. »

Un second fait nous est révélé par Cardim; c'est qu'indépendamment de ces chants il y avoit un enseignement régulier des traditions; cet enseignement solennel confié aux Payés, qui étoient à la fois les devins, les médecins et les poëtes de la tribu, se prolongeoit quelquefois durant la nuit entière. Qui peut nous dire aujourd'hui ce que l'on cherchoit à préserver de l'oubli durant ces longues narrations? Un de nos vieux voyageurs qui se les fit expliquer fut frappé de leurs rapports avec les mythes de l'antiquité grecque. Nul rhapsode ne s'est montré au XVI[e] siècle pour garder ces belles traditions, et elles se sont éteintes; heureux s'il se fût trouvé parmi nos poëtes du temps de Henri II un esprit assez bien inspiré pour interroger curieusement les interprètes qui figuroient à l'entrée de Rouen, il eût échangé son obscurité contre un *loz immortel*, pour me servir d'une expression du temps; Montaigne le disoit dès lors: « La poésie populaire et purement naturelle a des naïvetés et grâces par où elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaite selon l'art, comme il se veoid ez villanelles de Gascoigne et aux chansons qu'on nous rapporte des nations qui n'ont cognoissance d'aulcune science ni mesme d'escripture. La poésie médiocre qui s'arreste entre deux est desdaignée, sans honneur et sans prix. »

Mais j'oublie que ces notes ne sont que des notes purement bibliographiques, et je conclus qu'en ces sortes de matières si parfaitement oubliées jusqu'à ce jour, il faut relire Lery, Thevet, Hans-Staden, Soares et Cardim; le livre de ce dernier a paru récemment à Lisbonne sous le titre suivant: *Narrativa epistolar de uma viagem e missão jesuitica pela Bahia, Ilheos, Porto Seguro, Pernambuco, Espirito Santo, Rio de Janeiro, S. Vicente* (S. Paulo), etc., pelo P. Fernão Cardim. Lisboa, 1847, 1 vol. in-12. — Le P. Fernão Cardim après avoir été choisi par Anchieta pour être son confesseur, finit par être

provincial de son ordre. Il résidait à Bahia vers 1609, et assista à l'exhumation de son illustre pénitent.

(Note 10, p. 13).

Pedro Alvarez Cabral (*par contraction Pedralvez*).

Pedro Alvarez Cabral, le compagnon des premiers navigateurs qui illustrèrent le Portugal, l'heureux marin qui découvrit le Brésil, naquit d'une famille illustre. Dès son adolescence, il prit part aux vastes entreprises d'Emmanuel, et, le 9 mars de l'année 1500, ayant été chargé de l'expédition qui devoit succéder à celle de Gama, il arriva le 22 avril en vue de cette fertile contrée, qu'il désigna d'abord sous le nom de *Vera Cruz*, et qu'on appela un moment, par une bizarre erreur, l'île de Santa Cruz. Il envoya au roi, comme on sait, Pedro de Lemos pour lui annoncer la grande découverte racontée en termes si sincères par Pedro Vas de Caminha, et il poursuivit sa navigation vers l'Orient. Il essuya une effroyable tempête vers les parages du Cap, et il perdit quatre de ses navires. Nous ne le suivrons ni dans sa relâche à Quiloa, ni dans son arrivée à Mélinde où quinze navires furent embrasés par ses ordres. Dès le 31 juillet 1501, il étoit de retour à Lisbonne; Emmanuel le reçut avec des honneurs extraordinaires. L'histoire ne nous apprend pas qu'il ait commandé d'autres expéditions mémorables. La relation originale de son voyage est restée manuscrite; Ramusio la traduisit en latin et elle a paru dans la collection de *Grinæus* en 1555. Ramusio donna également cette relation en italien, dans son édition de Venise, 1565.

Les personnes versées dans l'histoire de l'Amérique du Sud savent qu'il n'existe pas une seule biographie quelque peu exacte de l'heureux navigateur. Nous avons trouvé dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale plusieurs dates et plusieurs faits auxquels il faudra avoir désormais recours pour établir d'une manière moins vague qu'on ne l'a pu faire jusqu'à présent l'époque de la mort du premier explorateur d'un grand empire.

Pedro Alvarez Cabral appartenoit, nous l'avons dit, à l'une des meilleures familles du royaume; il étoit fils de Fernando Cabral, seigneur de Zurara da Beira, alcaïde mór de Belmonte. Tous les historiens se taisent sur l'année de sa naissance, et sa vie privée est restée si peu connue qu'on en est réduit à considérer comme une bonne fortune historique la possibilité de grouper quelques faits et de poser des bases pour une future biographie.

Ce qu'on savoit de science certaine, c'est que Cabral avoit épousé dona Isabel de Castro, et quand bien même Barbosa nous eût laissé ignorer cette circonstance, elle nous eût été révélée en 1839 par M. Adolfo de Varnhagen, l'un des Brésiliens les plus laborieux et les plus instruits de notre temps. Ce jeune savant eut en effet occasion de reconnaître, vers l'époque signalée plus haut, l'humble tombe de Cabral dans la sacristie du couvent da Graça à Santarem ; il copia l'inscription qu'on y lisoit alors, et il s'empressa de faire parvenir ce précieux document aux savans du Brésil qui devoient y trouver un commencement de solution à plusieurs doutes.

La pierre du couvent da Graça est moins explicite dans ses révélations que le manuscrit de la Bibliothèque nationale dont nous produisons le témoignage; elle confirme sans doute un fait déjà connu et elle atteste l'union de Cabral avec l'une des plus grandes dames de la cour de João III, mais elle laisse un champ trop vaste aux conjectures touchant le point capital qu'elle devoit révéler. Selon toute probabilité, dona Isabelle devint veuve dans les premiers mois de l'année 1526, et cette date, acquise à l'histoire par un document copié sur une pièce de la *Torre do Tombo*, ne peut manquer de mettre bientôt sur la voie pour découvrir toute la vérité.

L'épitaphe du célèbre navigateur nous a été transmise par l'Institut historique de Rio de Janeiro ; elle est conçue en ces termes, nous ne changeons rien à son orthographe :

Aquy jaz Pedralvares Cabral e dona Isabel de Castro sua molher, cuja he este capella he de todos seus erdeyros, aquall

depois da morte de seu marydo foi camareira mór da ifanta dona Marya fylha de el Rey do João noso Sñor hu terceyro deste nome.

M. Adolfo Varnhagen fait remarquer avec raison que l'infante dona Maria étant née à Coïmbre le 15 octobre 1527, et étant morte en couche le 12 juillet 1545, on était fondé à supposer que la mort de Cabral avait eu lieu de 1527 à 1545.

Le Ms de la Bib. nat. laisse bien moins de doutes sur l'époque précise du décès de l'illustre marin. On y voit que le 20 mars 1526, une pension (*tença*) de 20 000 r. est accordée à celle qui fut sa femme. Le 9 avril de la même année, une pension équivalente avoit été accordée au fils aîné, et l'on peut supposer que cette faveur n'étoit faite au fils de dona Isabelle que parce qu'il venoit de perdre son père. Le 8 octobre, un autre descendant direct du capitão mór reçoit également une pension de 20 000 r. Ces grâces sont suivies de plusieurs avantages concédés à la veuve en 1529.

Le volume de la Bibliothèque nat. nous fait voir en quelle faveur le fils aîné de P. A. Cabral étoit à la cour : on lui accorde des terres, ou pour mieux dire on confirme pour lui la donation de Zurara, Manteiga, Moimenta et Tavares ; sans aucun doute D. Fernando Cabral dut occuper un certain rang à la cour de João III. Un autre fils de Pedralvarez, qui porte le nom d'Antonio et qui participe aux faveurs du roi, reçoit de son côté certains avantages effectifs ; on sent déjà sans doute de quel poids sera la découverte du Brésil dans les destinées de la monarchie. Le 8 juin 1534, la veuve de l'illustre capitaine est nommée *Camareira mór* de l'infante dona Maria ; puis, le 7 mars 1536, Joam Roiz Cabral, fils de Fernand, et petit-fils du capitão mór, est confirmé à son tour dans la possession des terres de Zurara, de Manteiga et de Moimenta. Cette énumération se termine par la concession de villa de Belmonte, qui cependant faisoit partie des apanages de la famille. Barbosa commet, je crois, une légère erreur en affirmant que les fils de Cabral moururent sans postérité : le célèbre marin eut deux

filles : dona Constança de Noronha, qui se maria avec Nuno Furtado, commandeur de Cardiga, et dona Guiomar de Castro, qui entra dans la vie religieuse et prit le voile chez les Dominicaines.

Les individus notables qui prirent part à la découverte du Brésil sont nommés par Barros :

Pedralvarez Cabral, capitão mór; Sancho de Toar, fils de Martin Fernandez de Toar; Simão de Miranda, fils de Diego de Azevedo; Ayres Gomez da Silva, fils de Pero da Silva; Vasco de Taïde et Pero de Taïde, surnommé *Inferno*; Nicolao Coelho, qui avoit été avec Vasco da Gama; Bartholomeu Dias, celui auquel on devoit la découverte du cap de Bonne-Espérance et qui quitta la flotte; Pero Dias, Nuno Leitão, Gaspar de Lemos, Luis Pirez e Simão de Pina (1200 hommes environ composoient l'expédition).

Cabral avoit embarqué un assez grand nombre d'ecclésiastiques; on comptoit d'une part huit religieux de l'ordre des Franciscains, dont étoit gardien fray Henrique, nommé depuis évêque de Ceuta, et confesseur de João III. C'étoit, dit Barros, un homme de vie très-pieuse et de grande prudence; l'historien des Indes nomme encore huit chapelains et un vicaire. Mais le personnage le plus intéressant au point de vue historique, parmi ces hommes de guerre ou ces religieux, est sans contredit Pedro Vas de Caminha, qui a donné à l'Europe la première relation que l'on ait eue sur le Brésil. Aucune biographie portugaise ne fait mention de lui. Tout ce que nous pouvons savoir, c'est qu'il étoit l'un des deux écrivains qui accompagnoient le receveur de l'impôt royal, Ayres Correa, nommé *feitor* pour résider à Calicut, et qui avoit rang d'*almoxarife*. Nous n'avons pas une idée bien précise de ce que pouvoit être un écrivain d'almoxarife, mais Pedro Vas de Caminha n'occupoit même pas le premier rang dans cet office, Gonçalo Gil Barbosa est nommé avant lui. Ce qu'il y a de certain, c'est que Pedro Vas étoit infailliblement d'un âge mûr lorsqu'il entreprit ce grand voyage, car il supplie le roi de

faire revenir son gendre de l'île de S. Thomé; d'un autre côté, il parle d'une manière assez familière à Emmanuel, et comme un homme habitué à approcher la personne royale. Son récit adressé à ce monarque, et fait en vue de terre le 1er mai de l'année 1500, est un véritable chef-d'œuvre que l'on a traduit dans toutes les langues, mais qui attend encore un texte épuré.

Ce qu'on ne sait pas généralement en France, c'est que la première histoire du Brésil, digne de ce nom au moins quant au style, est due à un maître d'école nommé Magalhāes de Gandavo. Cet ouvrage parut deux ans avant l'*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, dite Amérique, donnée par Jean de Lery;* il porte le titre suivant, et a été traduit dans l'intéressante collection de M. Ternaux-Compans, où une légère erreur typographique a altéré le nom de l'auteur : *Voy.* Pero de Magalhāes de Gandavo : *Historia da provincia de Sancta Cruz a que vulgarmente chamamos Brasil.* Lisboa, 1576, 1 vol. in-4°.

(Note 11, p. 14).

Un ornement des Tupinambas.

Cet étrange ornement, qu'on trouve presque identique à celui du Brésil, depuis le port Mulgrave et les îles de la Reine Charlotte, jusqu'aux régions patagoniennes (du moins chez certaines tribus), avoit acquis toute sa variété et toute sa bizarrerie parmi les Tupinambas de la côte. Voici ce que dit à ce propos un auteur contemporain de la fête de Henri II : « Ils ont coutume de se percer la lèvre inférieure, ce qu'ils font dès leur tendre enfance, avec une forte épine. Ils y plaçent alors une petite pierre ou un petit morceau de bois ; ils guérissent la plaie avec un onguent et le trou reste ouvert; quand ils sont devenus grands et en état de porter les armes, ils agrandissent ce trou et y introduisent une pierre verte; ils placent dans la lèvre le bout le moins large et cette pierre est ordinairement si lourde qu'elle leur fait pendre en dehors la lèvre infé-

rieure, et ils y mettent des pierres de la même manière ; ils arrondissent ces pierres à force de les frotter. Quelques-uns ont des morceaux de cristal, qui sont plus minces, mais aussi longs. Hans Staden, *Hist. d'un pays situé dans le nouveau monde*, collect. de M. Ternaux-Compans, p. 269. Voy. aussi la *Revista trimensal*, t. I, p. 299, et un article donné par nous dans le Magasin pittoresque de 1850. Dix-huit portraits placés eu regard font saisir aisément la singularité du fait ethnographique signalé ici.

(Note 12, p. 14).

Commerce des indigènes du Brésil avec la France au XVIe *siècle ; le bois de teinture, les perroquets, les ara, les singes.— Rapports qui existoient entre Rouen et le Brésil, antérieurement et postérieurement à l'entrée de Henri II.*

L'*ibirapitanga* ou bois du Brésil, que Jean de Lery nomme *Araboutan,* fut pendant longtemps le seul objet commercial important qui appela les Rouennais dans l'Amérique du Sud. Moyennant quelques bagatelles, les Indiens alloient débiter ce bois dans les forêts lointaines, et ils le rapportoient toujours à dos d'hommes en bravant d'horribles fatigues. De grandes fortunes furent réalisées à Rouen grâce à ce trafic. Dans un beau livre qu'on n'étudie pas assez en France, dans l'*Histoire de la géographie du nouveau continent,* l'illustre Humboldt a réuni tout ce qu'on peut dire sur les dénominations locales dont le nom est emprunté au bois du Brésil. Les singes, les *sahuis* surtout que nous nommions *sagouins*, les aras, les perroquets, entroient pour beaucoup dans le commerce que nous faisions avec les Tupinambas ; les Indiens le savoient si bien, qu'ils avoient réduit l'art d'élever ces oiseaux et de varier leur plumage en une sorte de science domestique qui ne s'est pas entièrement perdue. Au moyen du suc d'une grenouille (*rana tinctoria*), on faisoit, dit-on, passer la couleur de certaines pennes à une couleur plus

éclatante, ou seulement différente de celle qu'offroient primitivement aux regards, le *canindé*, l'*ara*, l'*agervazu*, l'*ageruetecu*, le *marcão*, et même le *tuim* ; ce sont les diverses dénominations indiennes des espèces de perroquets qui purent figurer dans la fête de Rouen, du moins si nous nous en rapportons à la terminologie de Gabriel Soarez. Je doute fort, du reste, qu'aucun de nos oiseliers ait jamais approché du talent que mettoient les Tupinambas à élever ces oiseaux de luxe, témoin l'ara merveilleux que Lery réservoit à l'amiral et qu'il mangea pressé par une horrible famine; puis ce perroquet prodigieux, pour lequel une jeune femme de Ganabara ne demandoit pas moins qu'un canon *par moquerie* nous dit le vieux voyageur, *et tant elle l'aimoit, ne le voulant céder* à aucun prix. Qui le croiroit, la destruction des pauvres Indiens a été si rapide sur un autre point qu'on a vu de nos jours un de ces oiseaux devenir l'unique dépositaire de la langue d'un peuple complétement anéanti. C'est le plus célèbre des voyageurs de notre époque qui nous le raconte. « Il est très-vrai-semblable, dit-il, que les dernières familles des Aturès ne se sont éteintes que très-tard, car dans les Maypures, et c'est un fait singulier, vit encore un vieux perroquet, dont les habitans racontent qu'on ne le comprend pas parce qu'il parle la langue des Aturès. » Voy. Humboldt, *Tableaux de la nature*, 1re édit. T. II, p. 230.

Si nous avons acquis historiquement la certitude que les marins de Honfleur naviguoient dans les mers du Brésil dès 1508, on possède des preuves écrites de l'ancienneté des relations qui existoient entre les riches bourgeois de Rouen et ces régions dès la première moitié du XVIe siècle. Grâce à M. Pierre Margry, qui prépare de si beaux travaux sur les découvertes des François dans l'Amérique du nord, nous pouvons citer une pièce datée du 21 mai 1541, qui se voit dans le chartrier de l'hôtel de ville de Rouen, et qui atteste des rapports commerciaux avec le Brésil. Quelques années plus tard les Rouennais contractèrent de nombreuses alliances avec les habitans de la côte, et après avoir contribué à l'établissement de Villegagnon

dans la baie de Rio de Janeiro en 1555, ils devinrent plus que jamais les alliés des Tupinambas et même des Tamoyos. Ces relations dont le Portugal étoit inquiété, et qui se multiplioient aussi sur les côtes de l'Afrique, expliquent ce qui se passa à la *solennelle entrée* et ce qui est rappelé dans le précieux manuscrit de la bibliothèque de Rouen. Devant Henri II même, qui n'avoit pas craint de convier à cette fête étrange l'ambassadeur de Jean III, un combat naval fut simulé, à la suite duquel un bâtiment portugais fut livré aux flammes. Cette lutte étoit dans toute sa vigueur quatre ans avant la période où nous nous transportons ; un document, daté de 1546, nous l'atteste. A cette époque, l'un des ambassadeurs vénitiens accrédités près la cour de France, Marino Cavalli, écrivoit à la seigneurie de Venise : « Avec le Portugal, il ne peut y avoir bonne intelligence, puisque une guerre sourde dure toujours entre les deux pays. Les François prétendent pouvoir naviguer vers la Guinée et le Brésil, ce que les Portugais n'entendent pas du tout. S'ils se rencontrent en mer et que les François soient les plus foibles, les autres les attaquent et coulent bas leurs navires. De là des représailles cruelles qu'on permet contre les vaisseaux portugais. »

Voy. *Relation des ambassadeurs vénitiens, recueillie et publiée* par N. M. Tommaseo. *Paris,* 1838, 1 vol. in-4, p. 295.

Une autre lettre, écrite dix ans plus tard, vient attester la persistance de cette lutte, et la sagacité, qu'à défaut de droit, Villegagnon montroit en choisissant la baie de Rio pour siége de son établissement. En 1556, Renard, l'ambassadeur de Charles-Quint, écrivoit à la princesse de Portugal :

« J'ay advis que Villegaignon ayant prins un port au passaige des Indes le fortifie et a mandé au Roy de France, que si luy envoye gens de guerre, jusques à troys ou quatre mil, il luy conquestera partie des Indes et empeschera la navigation celle part ; et comme les François arment bateaux en Bretagne et Normandie, encoires que se pouroit estre à aultre effect, sy ne m'a semblé devoir faillir de donner cestuy advis, afin que Vostre Alteze prévienne et advertisse ceulx qui convient : car faci-

lement ilz pourroient donner moleste aux passaigiers et navigeans ausdictes Indes. »

Voy. *Papiers d'Etat du cardinal de Granvelle. Extr. des documens inédits relatifs à l'histoire de France*, tom. IV, pag. 659.

Les rapports de cette nature n'étoient pas faits pour rétablir la paix entre les deux couronnes. Après la mort de Henri II, il y eut un moment d'arrêt dans nos relations avec cette partie de l'Amérique du Sud ; la déplorable administration de Villegagnon, ou pour mieux dire son implacable sévérité portoit ses fruits : dès 1558, celui que l'on avoit surnommé le Caïn de l'Amérique, étoit de retour en Europe ; le commerce des habitans de la Normandie avec la France antarctique alla en décroissant, et, vers 1561, Michel Suriano écrivoit à la seigneurie de Venise : « Le Roi possède encore quelque chose aux nouvelles Indes du côté du Brésil, mais ce n'est pas une possession ni bien grande ni bien sûre, elle ne sert que pour entretenir la navigation et le commerce, qui, dans ce moment-ci, est réduit à presque rien. »

Voy. *Relation des ambassadeurs vénitiens*, etc., p. 475.

Cependant les navigateurs normands avoient fait de nombreuses alliances avec les Tupinambas et surtout avec les Tamoyos. Un chef indien, le célèbre Martin Alfonse Tebyreça, de vint l'auxiliaire le plus ardent et le plus habile des missionnaires. Les Tamoyos résistèrent vaillamment : disons-le avec douleur, ils furent victimes de leur religieuse fidélité à garder la foi du serment ; et lors de l'expédition de Salema, 8000 d'entre eux payèrent de leur sang ou de leur liberté le devoir qu'ils s'étoient imposé à eux-même de garder jusqu'à la mort le titre de *parfaits alliés*. Dès 1567, et antérieurement à cette catastrophe, nous ne possédions plus rien dans la baie de Rio de Janeiro, et l'établissement fondé par Villegagnon étoit tombé aux mains des Portugais, que commandoit Salvador Correa. Nous terminerons cette note en rappelant qu'un vo-

lume rarissime, et que ne citent plus les historiens, renferme sur Villegagnon des documens qu'on chercheroit vainement ailleurs; il est dû à un ministre protestant qui alla au Brésil en 1556; nous en donnons ici le titre : Petri Richerii *lib. dvo apologetici ad refutandas nænias, et coarguendos blasphemos errores, detegendaque mendacia Nicolai Durandi, qui se Villegagnonem cognominat.* Sans lieu d'imp., 1561, pet. in-4.

(Note 13, p. 15).

D'où venoient les sauvages qui figurèrent à l'entrée de Henri II.

Selon toute probabilité, les Indiens Tupinambas qui figuroient dans la fête de Rouen, appartenoient aux tribus fixées temporairement entre Pernambuco et San Salvador, ils étoient peut-être même du district de Tamaraca, où les Normands avoient une factorerie pour l'extraction du bois du Brésil. Ce qui nous fait adopter cette supposition, c'est l'apparition dans le combat simulé, des Tabayaras désignés par le choniqueur sous le nom de *Tabagerres.* Ces Indiens, ennemis des Tupinambas, leur livroient de fréquens combats dans les parages indiqués plus haut. Selon la *Corografia Brasilica,* une nation connue sous le nom de *Tabbajaras* occupoit naguère encore la plus grande partie de la Serra de Hybiappaba dans la province de Ciara; l'excellent dictionnaire de MM. Milliet de Saint Adolphe et Caetano Moura, nous apprend que ces Indiens aujourd'hui civilisés, sont presque tous agriculteurs. Sans nul doute, il y a identité entre les *Tobaïares,* les *Tabagerres,* et les *Tabbajaras* ; cette grande nation faisoit partie de la race des Tupis.

Si l'on s'en rapportoit à Simon de Vasconcellos les Tobayaras auroient exercé une antique suprématie sur les autres nations du Brésil; le nom qu'ils portent le démontre suffisamment, dit-il, *Yara*, voulant dire Seigneur, et *toba,* face, frontispice, entrée, comme qui diroit, seigneurs de l'entrée de la terre ou maîtres de la côte, par comparaison des régions de l'intérieur.

« Il y en a qui disent, ajoute le missionnaire, que ce terme de toba fait allusion au territoire de Bahia, considéré toujours par les Indiens comme étant l'entrée ou si on, l'aime mieux, le chef-lieu du Brésil. » Les Tobayaras après avoir été maîtres de cette belle région, en furent expulsés et gagnèrent les pays plus rapprochés du nord. Les Potigoaras ou Pitiguaras, qui pouvoient mettre en campagne jusqu'à vingt et trente mille guerriers, finirent par les vaincre, puis se les incorporèrent; les deux nations, jadis ennemies, n'en faisoient plus qu'une au XVIIe siècle; au temps de la guerre des Hollandais, elle étoit régie par Camarão, l'Indien le plus illustre dont il soit fait mention dans dans les annales du Brésil. Ce grand chef qui aida à reconquérir son pays sur les Hollandais, et qui obtint un succès si éclatant durant la fameuse journée de Guárapes (19 avril 1648), mourut dignement récompensé, et son neveu Diego Pinheiro Camarão, devient après lui gouverneur des Indiens Tabajaras Voy. (Ignacio, Accioli de Cerqueira e Sylva. *Mem. hist. et polit. da Provincia da Bahia*, t. I, p. 96). Puisque cette notice succincte a surtout pour but de répandre quelque lumière sur les dispositions intellectuelles manifestées par les Indiens, il n'est peut-être pas hors de propos de faire remarquer quelle haute importance Camarão attribuoit à la pureté du langage.

La langue portugaise lui étoit familière, mais il avoit un sentiment si profond et en même temps si délicat, de la dignité qu'un chef doit conserver dans les expressions dont il se sert, qu'il n'entroit jamais en conférence avec les généraux alliés ou avec les personnages de quelque importance, sans le secours d'un interprète; il savoit sans doute, pour nous servir des paroles d'un Américain appartenant à une autre race, qu'un chef parmi les Indiens « est puissant selon qu'il est éloquent. »

(Note 14, p. 15).

Dénomination des chefs parmi les Indiens.

Jean de Lery parle fréquemment de ces chefs électifs que Cardim appelle *Murubicha* et qui conduisoient les guerriers au combat. Le pouvoir délégué à ces espèces de patriarches de la tribu étoit fort limité et il ne se rapprochoit en rien du degré d'autorité qu'on admettoit dans d'autres parties du nouveau monde. Lery est un bon guide pour cette première période; il avoit visité vingt-cinq villages de la baie de Rio de Janeiro, et vécu familièrement avec les Indiens : il nous apprend que des chefs de guerre étoient choisis parmi les vieillards et qu'on les appeloit alors *Peorerou picheh*. Le vieux voyageur nous a conservé le sommaire des harangues guerrières prononcées par ces chefs improvisés. Il nous les représente se frappant les épaules à la fin de leurs discours et s'écriant en parlant des efféminés, des lâches : « *Erima, Erima Toupinambaolts, Conomi ouassou Tan Tan,* etc. Non, non, gens de ma nation, puissans et très-forts ieunes hommes, ce n'est pas ainsi qu'il nous faut faire, plutôt nous disposans de les aller trouuer, faut-il que nous nous façions tous tuer et manger ou que nous ayons vengeance des nostres. » Ces harangues guerrières duroient quelquefois plus de six heures. Les chefs de guerre n'étoient pas toujours choisis parmi les vieillards, et Hans Staden dit positivement qu'on se relâchoit de cette coutume en faveur de quelques guerriers renommés; ce Konian Bebe ou Quoniambec, qui se vantoit de ressembler au tigre et d'avoir mangé sa part d'innombrables prisonniers! ce chef terrible dont André Thevet nous a conservé le portrait, étoit un capitaine de guerre beaucoup plus puissant et plus redouté que les autres. Vasconcellos en fait mention et le désigne sous le nom de *Cunhambêba*. Nous ferions une longue liste des chefs du XVIe siècle que les guerres avec les Européens rendirent célèbres. Il est à remarquer que notre gravure représente un Indien et sa femme, couchés dans leur hamac, et portant

une couronne de forme tout européenne. Ce détail facile à expliquer donneroit beau jeu à ceux qui supposent que Paraguassú l'Indienne, devenue princesse héréditaire du territoire de Bahia put le céder à la cour de Portugal. Nous rappellerons ici que la grande nation qui occupoit le littoral fréquenté par les François en 1550 n'est pas complétement éteinte.

Quelques hordes de Tupinambas existoient encore disséminées sur le vaste territoire de la baie de San Salvador, jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle. L'ordonnance du 18 juillet 1773, qui approuvoit la guerre faite à ces Indiens, détermina qu'on devoit leur assigner un autre lieu de résidence (voy. Accioli, *Memorias sobre a capitania da Bahia*, t. I, p. 171). Aujourd'hui, c'est sur les bords des fleuves qui nous sont trop peu connus, sur les rives du Xingú, du Tocantins, de l'Araguaya, que vivent encore les descendans des anciens dominateurs du Brésil (les Apiacás, les Gés, les Mundurucús, etc.). « Ces Indiens parlent encore la langue tupique, et ainsi qu'on l'a très-bien fait observer ils doivent être considérés comme dépositaires de la mythologie, des traditions historiques et des vestiges de civilisation des temps passés. » Personne n'a encore été recueillir ces souvenirs expirans, a dit le savant Martius.

(Note 15, p. 15).

La Sciomachie.

Pour désigner la fête des sauvages, le vieil écrivain français se sert d'une expression tirée du grec, mais il l'altère; pour parler plus correctement il faut dire *Sciamachie*, littéralement combat avec son ombre; de σκιά, ombre, et de μάχομαι, combattre; c'étoit chez les anciens une espèce d'exercice qui consistoit à agiter les bras et les jambes comme une personne qui se battroit contre son ombre. Voy. J. B. Morin; et, mieux encore, l'excellent dictionnaire publié récemment par MM. Vendel Heyl et Pillon; ils définissent ainsi

la sciamachie : « Action de se battre à l'ombre *ou* contre une ombre, de s'escrimer en vain ; combat simulé. *Sorte* d'exercice *des athlètes*. »

(Note 16, p. 16).

Explication de la planche. Danse des Brésiliens, instrumens de musique.

Malgré le caractère quelque peu primitif de son exécution, la planche naïve que nous offrons ici n'est pas sans vérité en l'envisageant même au point de vue ethnographique. Les instrumens usuels des Brésiliens y sont assez nettement représentés. Le *kiçaba* ou hamac, appelé *innis* par nos vieux voyageurs ; la *tacape*, ou massue tranchante, qui, dans les sacrifices, prenoit le nom de *lyvera-pème ;* le bouclier de cuir de tapir, si bien décrit par Lery ; et enfin, le grand arc brésilien, que les Tupis désignoient sous le nom d'*oropa* ou d'*uira para* ; tout est clairement reproduit : l'*araroye*, ou ornement de guerre, qui se composoit d'un disque orné de plumes de nandú ou d'autruche américaine, tombant sur les reins du guerrier, manque seul pour que le tableau soit complétement exact. Les petits canots indiens, que l'on appelle encore *ygarité,* et qui animèrent un instant les rives de la Seine, ne sont pas mal indiqués. Hans Staden est le premier qui nous ait fait voir comment se fabriquoient avec l'écorce de l'*yga ywero* les grandes embarcations capables de contenir quarante combattans, et nous renvoyons le lecteur à la précieuse collection de M. Ternaux-Compans où ce procédé est décrit. Ce qui laisse le plus à désirer, quant à l'exactitude, ce sont les habitations indiennes. Mais ces belles forêts primitives, dont M. Porto Alegre a célébré naguère si poétiquement la destruction, offroient aux Tupinambas des matériaux que refusoient en automne les bois de la Normandie, et il est facile de présumer que tous les efforts des ordonnateurs de la fête n'avoient pu réunir assez de palmes de *pindoba* pour en édifier tant d'aldées verdoyantes. Les villages

tupinambas, toujours soigneusement orientés, étoient formés de quatre ou de six longues cabanes nommées *ocas*, affectant la forme de nos tonnelles, et laissant une cour commune au centre, où l'on plantoit souvent l'instrument sacré, le *maraca*. Pour être juste cependant, il faut dire que les Tupinambas dressoient en campagne des cabanes que l'on appeloit *tajouyapères*, et qui ressembloient parfaitement à celle qui occupe le premier plan dans notre gravure. Le feu a été mis aux habitations, qu'on voit brûler dans le lointain, au moyen de flèches incendiaires garnies de cire et de coton enflammé; et tout cela est d'une vérité irréprochable. Ce qui pèche contre l'exactitude, ce sont les danses; les Indiens ne se tenoient pas ainsi par la main, et surtout ils ne bondissoient point; le caractère de leurs rondes guerrières étoit bien plus solennel, comme on le peut voir dans Thevet et Lery; nous ne parlons ni de Gabriel Soarez, ni de Claude d'Albeville, ni d'Yves d'Évreux, comparativement modernes. Voici ce que dit à ce sujet un missionnaire portugais : « On comptoit chez les Tupinambas un grand nombre de danses connues sous le nom générique de *guau* : l'une d'elles recevoit l'appellation d'*urucapy*, une autre, en usage parmi les individus d'un âge plus tendre, étoit désignée sous celle de *curupirâra*; il y avoit encore la *guaibipayé*, puis la *guaibiabuçu*. L'une de ces danses renouvelées entre eux est fort solennelle et se mène ainsi : ils se tiennent tous en rond, sans jamais changer de place à partir du lieu où ils se sont mis en position, et alors ils chantent sur le même ton les harangues de leur vaillantise avec tels sifflemens, claquemens de mains et trépignemens de pieds, qu'il semble que ce soit un tonnerre mugissant dans la vallée. » (Vasconcellos, *Chronica das provincias do Brazil*, p. 88.) Thevet et surtout Jean de Lery renferment de curieux renseignemens sur les danses brésiliennes. C'est dans ce dernier voyageur qu'on lit la description d'une ronde immense, où le Payé (le prêtre prophète) vient souffler l'esprit de courage sur chacun des assistans en l'inondant de la fumée de tabac qu'il tire d'un énorme cigare. Parmi les danses guerrières,

il faut citer encore celle de la *tangapèma*, ou de la massue tranchante; grâce aux jongleries des devins, elle présentoit un caractère merveilleux, comme on peut s'en assurer dans la *Chronique de Vasconcellos*, p. 110. De tous les historiens du XVIe siècle, celui qui nous a peint les fêtes indiennes avec le plus de charme et d'originalité, est sans contredit Fernão Cardim. On voit par la narration de ce compagnon d'Anchieta, que les missionnaires les plus connus par l'austérité de leur caractère n'hésitoient pas à se mêler aux danses guerrières des Indiens, en remplissant toutefois un rôle que ne répudioit pas la gravité de leur caractère. De nos jours, et chez des nations dégénérées qu'on ne sauroit comparer sous aucun rapport aux vaillans dominateurs de la côte, les danses solennelles n'ont pas cessé. Le prince de Wied-Neuwied nous a décrit celles des *Camacans*. Debret a figuré les rondes indiennes que l'on avoit pu reproduire à l'époque où il réunissoit les matériaux de son vaste ouvrage, et notamment celles de S. José. Cunha Mattos renferme de précieux renseignemens sur celles qu'il vit à Goyaz. Sous ce rapport nous signalerons encore un voyageur qu'on n'interroge jamais en vain lorsqu'il s'agit de quelque point important ou seulement curieux : Les *Coroados*, qui habitent les forêts voisines du Rio Bonito, se livrent dans leurs forêts à des espèces de représentations dramatiques, d'autant plus dignes d'être examinées qu'elles rappellent, sous quelques rapports, un des épisodes de la fête célébrée à Rouen. Ces Indiens aiment surtout à figurer la chasse au jaguar; mais le savant Aug. de Saint-Hilaire, qui les visita il y a une trentaine d'années, fut frappé de leur aspect stupide et du caractère monotone de leur mimique. Tous les Indiens ne présentent pas ce caractère de dégénérescence, néanmoins il faut s'enfoncer aujourd'hui dans les solitudes du Mato-Grosso et de l'Amazonie pour trouver quelques vestiges de ces pompes sauvages, dont nous entretient si volontiers le bon Lery. Mais en ces temps, comme dit Thevet, son rival, « les Tupinambas estoient gens de bon esprit, gentils en appréhension et de grand'mémoire,

ayant le cœur hault, hardy et généreux, et qui ne s'estonnoient de chose quelconque. »

Il y auroit aussi tout un chapitre à faire sur les instrumens sauvages qui durent retentir alors sur les bords de la Seine. En premier lieu, il faut nommer le *maraca*, l'instrument sacré, qui consistoit en une courge desséchée, remplie de graines ou de cailloux, que l'on emmanchoit à un morceau de bois orné des plumes les plus brillantes de l'ara et du canindé; puis la *janubia*, ou trompe de guerre, formée de la cuirasse du tatou, qui prend assez facilement la forme qu'on veut lui donner. La *toré*, suspendue au cou du chef, paroît aujourd'hui remplacer cet instrument chez certaines hordes de l'Amazonie. Les vieux voyageurs décrivent également certaines flûtes que les Tupinambas fabriquoient avec les tibias des ennemis qu'ils avoient immolés et qu'ils désignoient sous le nom de *cangoera*. Les *muré muré*, les grandes conques que l'on appeloit *membyguaçu*, les *uruca*, pourroient entrer dans cette nomenclature. Parmi les nations de l'Amazonie qui parlent la *lingoa geral*, et qui ont hérité des coutumes de la grande nation, on cite des instrumens encore en usage, ayant une origine indienne, et M. Monteiro Baena décrit entre autres le *monboia-xio*, qui consiste en un roseau creux percé de trois trous, et portant un bec de toucan en guise de anche ; le son gracieux et sonore de cet étrange instrument produit, dit-on, chez quelques personnes la plus vive émotion. Rien de nouveau sous le soleil, le même pays retentit du bruit d'un tambour que les *Payés* creusent dans un tronc d'arbre avec beaucoup d'art, et qui reçoit une ouverture sur la partie latérale comme le *tepanabaz* des Mexicains; on frappe sur cet instrument avec un tampon de gomme élastique, et le bruit dont il résonne modifié de diverses manières, devient une sorte de langage fort bien compris des tribus. Selon M. Accioli, le bruit du *trocanos* s'entend à la distance de deux ou trois lieues. Il est assez curieux de voir un moyen ingénieux de transmettre rapidement sa pensée, préconisé de nos jours par l'habile M. Sudre, et en usage de temps im-

mémorial sur les bords de l'Amazone. Voy. Accioli, *Corographia paraense*, p. 136. Voy. aussi Salvador Gilii, et ce qu'il dit touchant les tambours en usage dans les forêts de l'Orénoque. Le même auteur parle d'un instrument sacré désigné sous le nom de *botuto,* que signale aussi M. de Humboldt.

(Note 17, p. 16.)

Étymologie indienne restituée.

Le nom fantastique qu'on aime à trouver dans Caramurú (prononcez *Caramourou*) ne résiste pas à un examen quelque peu rationnel. On lit dans un précieux manuscrit de la Bibliothèque nationale : *Chamão os Indios Moreas Caramaru, das quaes a muitas muito grandes e muito pintadas as quaes mordem muito.* Il s'agit tout simplement de la *murène*, et non d'un dragon de la mer. La légende de Caramurú a inspiré un poëme vraiment populaire, qu'on sait par cœur au Brésil, et que M. de Monglave a traduit en 1829. L'œuvre de Santa Rita Durão a été publiée de nouveau en 1845 dans un joli volume qui porte le titre de *Epicos brasileiros*, 1 vol. in-18. L'habile éditeur a su mettre à profit toutes les sources pour prouver que le voyage de Correa à Paris devoit être relégué parmi les contes fantastiques. Il divise la légende en deux parties, et tout en admettant l'existence incontestable d'Alvarez Correa, il prouve que conformément au récit de Gabriel Soarez, ce seroit un Castillan habitué depuis longtemps parmi les Pitiguares de la province de Pernambuco, qui se seroit embarqué pour la France. Bien loin de détruire cette conjecture, notre chronique serviroit à la consolider. Les Rouennois commerçoient bien davantage durant la première moitié du XVI[e] siècle avec les Brésiliens de Tamaraca qu'ils ne le faisoient avec ceux de la baie de Tous-les-Saints.

La présence d'un navire françois dans la baie de San Salvador, en 1546, est attestée, il est vrai, par un précieux document qu'a publié M. Adolfo de Varnhagen dans les mémoires de l'Institut historique du Brésil (voy. la lettre écrite en date du

28 juillet 1546 par Pero do Campo Tourinho à João III, segunda serie, t. III, n° 10, p. 134), mais le même document offre la preuve que si le célèbre Caramurú existoit alors dans la baie de Tous-les-Saints, il ne s'embarqua pas à bord du bâtiment « *qui étoit venu faire amitié avec les Brésiliens.* »

(Note 18, p. 18.)

Un mot sur les dames de la cour qui assistèrent à la fête de Rouen.

Nous rappellerons ici sommairement que Catherine de Médicis, née à Florence le 15 avril 1519, avoit été mariée le 28 octobre 1534, à Henri, duc d'Orléans, second fils de François Ier, et que ce prince n'étoit monté sur le trône que le 31 mars 1547. Ces simples dates connues de tout le monde, suffisent pour renverser l'échafaudage chronologique adopté par certains historiens et qui fixant la date du baptême de la jeune Indienne amenée à la cour de France, assignent pour cette cérémonie l'année 1535. — Après la reine, la seule grande dame qui ait un nom vraiment historique, est Diane de Poitiers. Née en 1499, cette beauté merveilleuse dont Brantôme célébroit l'éclat quelques années plus tard encore, atteignoit le demi-siècle, lorsqu'elle éclipsoit à Rouen sa jeune rivale. Il ne faut pas confondre non plus Marguerite de France, duchesse de Savoie, fille de François Ier, et qui étant née en 1523, épousa en 1559 Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, avec la sœur de Henri II.

La spirituelle reine de Navarre ne pouvoit plus prendre part aux pompes merveilleuses ordonnées par la ville de Rouen; celle qui en eût fait peut-être de si bons contes étoit morte à cinquante-sept ans, dès l'année 1549, et en 1550, on réunit les pièces poétiques composées, comme on disoit alors, à l'occasion de sa mort. L'abbé Goujet affirme qu'elles ne furent publiées qu'en l'an 1551, et que le volume rarissime qui les renferme étoit « dû aux plus savans hommes de l'Europe. » La jeune épouse

du Dauphin, Marie Stuart, n'est pas nommée une seule fois par notre fidèle narrateur, bien que son mari figurât dans le splendide cortége qui défila devant Henri II. Comme nous l'avons dit, elle avoit été amenée cependant en France depuis près de dix-huit mois par un personnage destiné à jouer dix-sept ans plus tard un grand rôle dans l'histoire du Brésil; voici ce qu'on lit à ce sujet dans un livre récent qui se distingue par le soin scrupuleux avec lequel il a été fait : « Le 15 juillet 1548, Dessoles, ambassadeur de France, fait ratifier par les trois États du royaume d'Écosse à Haddington, le projet de mariage entre Marie Stuart et le Dauphin, fils de Henri II. A la fin de juillet, M. de Brézé, envoyé à cet effet par le roi de France, et Villegaignon, chef de l'escadre, reçoivent à bord de la flotte françoise à Dumbarton la petite reine d'Écosse et sa nombreuse suite. Le 13 août, Marie Stuart débarque au port de Brest. » Le prince Labanoff. *Recueil des Lettres de Marie Stuart*, t. I, p. 37.

Nicolas Durand de Villegaignon, qui a laissé son nom à l'une des îles de la baie magnifique de Rio de Janeiro, et qui a composé tant de curieux opuscules, pourroit être rangé au besoin parmi les lexicographes auxquels nous devons des renseignemens sur l'ancienne langue brésilienne. Pendant son séjour à Ganabara, il avoit réuni les éléments d'un dictionnaire tupinambas-françois, et Thevet prétend même que le vocabulaire publié par Jean de Lery n'avoit pas d'autre origine. Mais ceci nous éloigne beaucoup trop de la cour brillante rassemblée à Rouen. Immédiatement après la reine et Marguerite, il est question, sous une dénomination étrange, d'une jeune princesse remarquable par sa beauté. On désignoit, comme tout le monde sait, sous le nom de *Madame la Bastarde,* Diane de France, duchesse d'Angoulême, fille de Henri II, qui l'avoit eue d'une demoiselle piémontoise, nommée Duc Philippine. Née en 1538, cette jeune princesse étoit encore un enfant quand on la vit figurer dans la brillante cavalcade de la reine; éminente par la solidité de son jugement et par les grâces de son esprit, elle étoit destinée à épouser d'abord Horace Farnèse,

et plus tard F. de Montmorency. Sa carrière se prolongea jusqu'en 1619, si bien qu'elle put voir encore arriver en France ces Tupinambas venus du Maranham, et que l'on baptisa en si grande pompe à Paris, vers 1613, ainsi que nous le raconte Claude d'Abbeville, et que nous le prouvent de précieuses gravures conservées à la Bibliothèque nationale. Madame d'Estouteville, qui figure à côté des princesses, devoit être la femme de François de Bourbon, duc d'Estouteville, gouverneur du Dauphiné. La terre d'Estouteville avoit été érigée en duché au XVIe siècle en faveur d'Adrianne, l'unique héritière de cette maison, qui épousa François de Bourbon, comte de Saint-Paul. — Ce seroit en vain que l'on chercheroit parmi les grands personnages et les prélats qui sont nommés avant les dames de la cour, Pedro Fernandes Sardinha, l'évêque du Brésil, que la légende représente comme ayant vu Diego Alvarès à la cour de Henri II. Il vint en France, sans aucun doute, et il résidoit à Paris, selon Sander, dès 1528; mais en 1549 il étoit au Brésil, et en 1556 il devoit périr d'une manière effroyable, dévoré par les Indiens.

(Note 19, p. 19.)

Date de la bulle qui restitue aux Indiens leur dignité d'hommes.

Cette bulle, émanée de Paul III, fut promulguée le 9 juin 1536. Elle commence ainsi : *Veritas ipsa quæ nec falli nec fallere potest*, et contient l'expression positive de la volonté du pontife. Il y déclare, non-seulement qu'il est à son gré, mais surtout au gré de l'Esprit saint *qu'on reconnoisse les Américains pour hommes véritables*. On auroit quelque peine à croire, si la chose n'étoit bien attestée, que la chose fût remise en question en 1583. Au concile de Lima, qui fut tenu à cette époque, on agita de nouveau la question; il s'agissoit de savoir si les Indiens avoient une intelligence suffisante pour participer aux sacremens de l'Église. Il est inutile de dire que la cause des Américains triompha encore.

(Note 20, p. 19.)

Le manuscrit de la ville de Rouen.

Comme nous l'avons déjà prouvé, les Tupinambas du XVI[e] siècle n'ont pas laissé de traces de leur passage en France, uniquement dans le curieux volume dont nous offrons ici l'analyse. Les sculptures en bois de l'hôtel de l'*Ile du Brésil*, conservées dans le musée de Rouen ; les bas-reliefs si connus de l'église de Dieppe, dont M. Vitet a donné une représentation exacte et sur lesquels nous n'insisterons pas, sont autant de documens perpétués par l'art qui se rattachent à la période historique dont nous nous occupons. La belle bibliothèque de Rouen, confiée au zèle éclairé de M. André Pottier, possède également un livre manuscrit, qui date sans aucun doute de l'époque où parut la *Triomphante entrée*. Les renseignemens que nous avons essayé de réunir sur la fête brésilienne de 1550, seroient incomplets, si, à défaut d'une représentation iconographique, nous ne donnions pas ici une description exacte du livre que nous mentionnons. Nous nous hâtons de dire que ces détails si précis sont dus au savant bibliothécaire de Rouen lui-même. Le manuscrit qui rappelle l'entrée de Henri II à Rouen, n'existe, dans le riche dépôt où on peut le consulter, que depuis l'année 1838. A cette époque, M. André Pottier en fit l'acquisition à Anvers, et il provient de la vente du baron Danvin d'Hodoumont. « Il est à peu près incontestable qu'il fut exécuté pour être offert à Henri II, afin de lui rappeler le souvenir des magnificences que la ville de Rouen avoit déployées à son entrée. Le manuscrit commence en effet par une dédicace au roi, transcrite en lettres d'or ; ensuite, le texte qui accompagne les peintures et qui est un poëme, est continuellement adressé au roi. L'auteur décrit au monarque tous les objets, les groupes, les personnages, les costumes à mesure que le cortége défile devant lui ; et plus tard, quand le roi tra-

verse la ville, l'auteur l'accompagne... Dix miniatures à pleine page décorent ce manuscrit. Elles sont d'une exécution très-fine et très-soignée et d'un grand éclat de couleur; cependant elles fournissent des détails bien moins accusés que les planches de la description imprimée, parce que le dessinateur voulant concentrer dans chacune de ces peintures cinq ou six des sujets figurés dans les gravures, a considérablement réduit les proportions en beaucoup de circonstances. Ainsi, par exemple, au lieu d'une planche spéciale représentant les Brésiliens, d'une autre représentant le *triomphe de la rivière,* d'une troisième pour l'arc de triomphe de l'entrée du pont, le peintre a fait une seule miniature qui représente dans une perspective passable, au premier plan, l'arc de triomphe rustique portant Apollon et les Muses; au second plan, la rivière avec Neptune et sa cour, le combat des galères, le passage du roi franchissant le pont à cheval; et enfin, au dernier plan, la vue du port et de la ville. C'est dans cette miniature que sont également représentés les *Brésiliens* sous la figure de petits personnages entièrement nus, peints d'un rouge carminé très-vif. Une bande de sauvages adossés à l'arc de triomphe, et entourant des huttes que dévore l'incendie, semble défendre cette retraite contre l'abordage d'une barque, montée de quelques autres personnages, qui longe le rivage; puis, de l'autre côté de l'arc de triomphe, on voit au milieu de la rivière une île couverte d'une épaisse verdure et d'arbres élancés, au milieu et sur les bords de laquelle s'agitent de nombreux Brésiliens.» Ainsi que le fait très-bien observer M. André Pottier, ceci offre beaucoup moins d'intérêt que la gravure dont nous reproduisons un *fac-simile.* « Quant au texte, continue le bibliophile auquel nous sommes redevable de cette note, voici les quelques vers à l'aide desquels l'auteur désigne au roi ce simulacre théâtral :

Voyez-vous poinct soubs vostre nom et port
Bresilliens ancrez en nostre port?

On voit par la que pour vous tout dangier
Est assoupy voyant tout estranger
Qui seurement a nostre riue applicque
Ainsy que nous a la leur pour trafficque.
Vous les verrez d'un cueur au nostre esgal
Faire fuyr l'ennemy Portugal
Autant en faict le pays de Guynee
Pour le renom de ta grant renommee.
Sire, il n'est pas jusques aux Caniballes
Isles à tous fors a nous desloyalles
Ou ne soyons en bonne seurete
Pour la faveur de vostre autorite.

Ce curieux volume est décoré sur toutes les marges de grands croissans entrelacés des chiffres , de carquois, d'arcs et de flèches; tous ces emblèmes semblent caractériser la royale destination que lui attribue M. Pottier ; peut-être aussi indiquent-ils un présent destiné à celle que l'on regardoit comme étant réellement la reine de la fête.

Icy se terminent l'ordre et progrez
du Triumphant et Magnifique Aduenement du Roy et de la Royne
de France dautant prompte que libérale volonté celebré
en leur bonne ville de Rouen, Et nouuelle-
ment imprimé Par Iean le Prest, audict
lieu le ix. iour de ce moys
de Decembre
1551.

(Un volume petit in-4°.)

FRAGMENT

D'UNE

THÉOGONIE BRÉSILIENNE

RECUEILLI AU XVI[e] SIÈCLE

FRAGMENT D'UNE THÉOGONIE BRÉSILIENNE

RECUEILLI AU XVIe SIÈCLE.

On a dit à propos des croyances religieuses de quelques rudes indigènes de la Nouvelle-Hollande : « C'est un nuage dans lequel est Dieu, mais dont il ne sort pas encore. » Bien que les anciens habitans du Brésil ne fussent point parvenus à ce degré de civilisation que l'on constate au Mexique, au Pérou, et sur le plateau de Cundinamarca, il y auroit une extrême injustice à leur appliquer le mot ingénieux que nous venons de rappeler ici. L'idée de la Divinité, comme nous le ferons voir, grâce à certains monumens, étoit parfaitement définie par leur langue, et ils s'irritoient à la pensée qu'on pût douter de leur croyance en un meilleur avenir. — Ceci est généralement admis par les historiens, mais ce que l'on a semblé ignorer jusqu'à ce jour, ou ce que l'on a peut-être dédaigné d'approfondir, c'est que les peuples parlant la *lingoa geral*, ou si on l'aime mieux, les peuples parlant le guarani, presque identique au tupi, avoient une théogonie dont les traits principaux ont été conservés par l'un de nos plus anciens voyageurs sous le titre de : *Légère croyance des Sauvages austraux*. André Thevet nous a donné ce curieux fragment qu'on rechercheroit vainement dans ses *Singularités de la France antarctique*, il l'a inséré dans sa *Cosmographie universelle*, et on le retrouve jusque dans ses manuscrits, conservés à la Bibliothèque nationale.

Comme tous les livres dus à nos anciens voyageurs, les livres d'André Thevet commencent à devenir d'une extrême rareté, et il nous a semblé qu'il seroit curieux, surtout pour les lecteurs de cet opuscule, de compléter leurs idées sur le développement intellectuel de peuples qui n'existent plus sans doute, mais dont quelques tribus errantes conservent encore au fond du désert les croyances principales.

Ce qui donne certainement une valeur incontestable aux documens fournis par Thevet sur le Brésil, ce qui doit surtout inspirer une sorte de confiance dans la manière dont ils ont été recueillis, c'est qu'ils proviennent de deux sources étrangères à Thevet lui-même, qui n'est ici et tout au plus qu'un collecteur zélé. Nous avons déjà fait voir comment un Portugais, échappé à la Tangapêma des Tupinambas, avoit fourni plus d'une légende sauvage au vieux cordelier françois; la seconde preuve dont se fortifie notre assertion, est tirée d'un antagoniste violent du moine. Pierre Richer, en effet, l'ennemi le plus acharné du parti catholique, au moment où deux religions se disputèrent l'empire de la baie de Rio de Janeiro, Pierre Richer n'hésite pas à reconnoître la valeur intellectuelle de Villegaignon, tout en l'outrageant, et il affirme que ce personnage éminemment lettré avoit remis ses observations sur le Brésil à Thevet pour les publier (1). La richesse du mythe, la variété de la narration, la forme complexe qu'elle conserve, n'ont rien dès lors qui puisse surprendre. Confiné sur son rocher, Villegaignon, homme passionné pour l'étude, écrivant poliment en latin, dominé toujours par la pensée politique ou religieuse, Villegaignon dut s'enquérir de la mythologie des peuples dont il étoit environné. Dans ses loisirs (et ils devoient être longs) il avoit appris la langue tupique; il pouvoit lui-même recueillir la tradition des nations qui par-

(1) « Atque ut quod lubet persuadeat, statim atque illò pervenit, Franciscanum Andream Theuetum sui itineris socium, quem (licet literarum omnium, « præsertim sacrarum, imperitum) deduxerat, ut sacris præesset, remisit : « historia suæ navigationis prius conscripta, quæ sub illius Franciscani nomine « prodiret, ut suorum mendaciorum dignum testem haberet, atque his artibus « magni nostri Durandi fama apud omnes longè latèque diffunderetur, quasi « ipso inscio, aut nihil minus cogitante. *Petri Richerii* libri duo, etc., p. 22. » Il ne faut pas confondre Pierre Richer, l'ancien carme françois, dont le surnom est de Lisle, avec Jacques Spifame, l'évêque de Nevers, devenu ministre de Genève, auquel du Verdier de Vau-Privas attribue son œuvre. Bayle a rétabli les faits.

loient cette langue, et même la formuler. L'homme essentiellement habile dont nous faisons mention eut certainement des torts nombreux à se reprocher au sujet des protestans qui avoient suivi sa fortune, mais nul n'a cherché à contester la gravité de son caractère et sa rare instruction. Il eut donc tous les moyens possibles de recueillir la tradition mythologique des peuples brésiliens de la propre bouche des individus exerçant l'office de prêtres. Les *Abarès* du Sud, les *Piayes*, les *Caraïbes*, consacrés à l'étude de l'antique cosmogonie, la lui transmirent directement, alors qu'elle formoit un corps de doctrine et qu'elle n'étoit pas altérée par les prédications des missionnaires (1).

(1) Les chants qui pouvoient jadis reproduire la tradition religieuse des Tupinambas, recueillie par des Européens, étoient plus anciens qu'on ne le suppose généralement ; Gomara, en général exact, est fort explicite sur ce point. Dès 1538, Alonso de Cabrera, qui s'en alloit comme contrôleur visiter les rives du grand fleuve découvert par Solis, s'arrêta à l'île Sainte-Catherine, où il trouva trois Espagnols « qui entendoient et parloient disertement la langue du pays. » Il paroît que ces Européens étoient trois pauvres naufragés, restes de l'expédition de Sébastien Cabot. Ils servirent puissamment comme interprètes F. Bernardo d'Armenta et trois missionnaires cordeliers, qui vinrent, peu de temps après le passage d'Alonso de Cabrera, prêcher dans ces parages. Ce qu'il y a de plus étrange, sans doute, c'est que durant cette mission si active, et il faut le dire si périlleuse, les religieux espagnols voyoient qu'ils avoient été précédés dans les lieux où ils se présentoient par un Indien nommé Origuara, qui s'en alloit par tous ces déserts annonçant l'approche des chrétiens et préconisant leur doctrine, dont il opposoit la sainteté aux vices et aux croyances des Indiens. Origuara avoit fait plus encore : afin que ses préceptes pussent fructifier parmi les tribus, il avoit composé des poemes et des chansons, que l'on répétoit par les rues et dans l'enceinte des maisons durant la première moitié du XVIe siècle Si tout doit être accepté dans le récit du vieux chroniqueur espagnol, Origuara, ce prédécesseur des missionnaires, auroit disparu pour toujours, après avoir ainsi répandu parmi ces peuples la tradition divine. Sans aucun doute il eut des imitateurs. Ce seroient les chants primitifs de cette espèce qu'il faudroit recueillir dans les anciennes missions ; mais pour cela il faudroit quelques hommes comme les Anchieta, les Ruiz, les Raymond Breton, les Gilii, les Heckewelder, c'est-à-dire des hommes vivant pendant des années de la vie des pauvres Indiens.

Thevet, au compte de ses adversaires, ne resta guère que trois mois au Brésil; Villegaignon y demeura depuis 1555 jusqu'en 1558. Il avoit beaucoup écrit; il est infiniment probable que s'il recula devant l'idée de publier ses observations sur un pays où son nom soulevoit les haines les plus vives, il fut charmé de voir ces mêmes observations utilisées par André Thevet, devenu premier cosmographe du roi. Ainsi se seroit effectué ce qui est l'objet d'une assertion positive et bien désintéressée de la part du ministre Richer. Quant au mythe en lui-même, ou, si on l'aime mieux, à la tradition théogonique, son étendue ne sauroit surprendre; tout a été dit sur la mémoire prodigieuse des prêtres sauvages chargés de conserver aux tribus diverses cette tradition dans sa pureté primordiale. Pour n'en offrir qu'un exemple, nous nous contenterons de citer le passage dans lequel Ovalle nous raconte comment il rencontra, à l'entrée d'une forêt, un Indien du Chili occupé à redire à haute voix, et dans l'ordre qu'elle devoit conserver, la tradition théogonique et historique de sa tribu; c'étoit ce qu'un autre vieux voyageur appeloit un *homme archive*. De nos jours, le fait signalé ici se produit encore. A Madagascar, il y a des hommes doués d'une mémoire prodigieusement exercée, qui se succèdent dans une assemblée en délibération, et qui retiennent des fragmens de discours combinés plus tard pour en former la tradition législative ou historique. Les Piayes, les *hommes archives* du Brésil, étoient dépositaires de traditions si étendues, que des nuits entières passées en de longues narrations ne suffisoient pas toujours à l'attention sévère qu'ils exigeoient. De trois ans en trois ans, comme nous dit Lery, ces traditions étoient exposées dans des chants solennels, que les femmes écoutoient à l'écart dans une sainte terreur, et qui formoient une sorte de rituel familier à tous les Caraïbes et à tous les Piayes.

En présence des manuscrits et des relations imprimées de Thevet, un doute sur l'exactitude du fragment que reproduit cet opuscule s'étoit glissé dans mon esprit. Je ne saisissois pas d'abord la concordance des noms qui figurent dans cette théo-

gonie, avec la signification très-positive que leur attribue la *lingoa geral* elle-même. Une lecture attentive du beau livre de Ruiz de Montoya, une étude suivie de la synonymie tupique accomplie à l'aide de la grammaire de Figueira et d'un *lexique manuscrit* très-riche dont je dois la communication à l'obligeance de M. Emile Adet, ont jeté tout à coup la lumière sur certains points douteux. Tout n'est point éclairci sans doute, mais tout pourra l'être. Villegaignon, Thevet si on le préfère, ont employé, comme tous les écrivains du XVIe siècle, une orthographe défectueuse ; il s'agit seulement désormais, et à l'aide de la critique, de faire revivre les dénominations primitives; quelques-unes de celles que nous établissons ne laissent pas le moindre doute, cela suffit. En réalité, c'est une étude qui commence, d'autres plus habiles la poursuivront.

De mes recherches présentées ici d'une manière succincte, il résulte cependant un fait très-positif. Le premier Européen qui fonda un établissement dans la baie de Rio de Janeiro, le chevalier de Villegaignon, dont une île rappelle encore le nom aux Brésiliens, fut aussi le premier à rassembler les traditions mythologiques des peuples vraiment poétiques parmi lesquels il demeura près de quatre ans. Probablement Thevet ne fut que le *vulgarisateur* et non le *collecteur* de ces précieux documents, reproduits également dans ses manuscrits. Grâce à la haute intelligence de l'ancien vice-amiral de Bretagne, nous ne craignons pas de le dire ici, la cosmogonie des plus célèbres nations du Brésil a été préservée d'un oubli complet, et un vaste empire qui entre largement dans la voie du progrès peut trouver désormais dans ses propres souvenirs les traditions locales qui vivifient à la fois l'histoire et la poésie.

De la légère croyance des sauvages austraux.

(Extrait des manuscrits de Thevet et du texte imprimé.)

D'autant qu'il y a eu un certain galland de mon temps qui vouloit descrire une caballe sur les secrets et mystères de ce que ces

pauvres gens croyent; je vous deduiray chose que jamais homme du monde n'a mis par escrit, et ce suyvant le recit qu'ils m'en ont fait, conversant avec eux familièrement, sçavoir est de leur croyance, touchant l'origine des choses et la venüe de leurs prophètes, qu'ils appellent Caraïbes ou *Pageez* (*sic*), afin que ceux qui ont fréquenté familièrement cet abstracteur de secrets, et qui a esté Caraïbe en leur terre, ayent de quoy philosopher sur ce qu'ils ont ouy dire à leurs pères et ancestres (attendu qu'ils n'ont rien par escrit que de père en fils) les façons de superstitions de ces pauures gens. La premiere cognoissance donq, que ces sauuages ont de ce qui surpasse la terre est d'un qu'ils appellent *Monan* (1), auquel ils attribuent les mesmes perfections que nous faisons à Dieu, le disans estre sans fin et commencement, lequel a creé le ciel, la terre et tout ce qui est en iceux, sans toutefois faire mention de la mer ne d'aman (2) atouppane qui sont les nues d'eau en leur langue disans que la mer a esté faicte par un inconuenient aduenu à la terre, qui auparavant estoit vnie et platte, sans montagnes quelsconques, prodvisant toutes choses pour l'vsage des hommes. Or la cause pour laquelle la mer fut faite, qu'ils appellent *Paranan* (3), ils vous la déduisent en ceste sorte. Comme ainsy soit que les hommes vescussent en leur plaisir, et joüissance de ce que produisoit la terre, arrousée et aidée de la rosée du ciel, aduint qu'ils s'oublièrent en leur façon de faire, viuans désordonnement. Ils tombèrent en telle et si grande folie, qu'ils commencèrent à mespriser Monan, lequel pour lors ils disent qu'il demeuroit parmy eux, et y

(1) *Mona*, construire, édifier. Voir ce mot dans Ant. Ruiz de Montoya. *Monang* a la même signification dans le Dictionnaire brésilien port., que j'ai sous les yeux.

(2) Amà, *Nube de aguas*. A. Ruiz de Montoya. On ne peut pas voir une traduction plus claire.

(3) Il y a ici une légère erreur. Paranan signifie un grand fleuve presque semblable à la mer. Voyez le *Tesoro*, au mot *Para*,

fréquentoit fort familièrement. Monan, voyant l'ingratitude des hommes, leur meschanceté et le mespris qu'ils faisoient de luy, qui les avoit ainsy bien heurés, se retira d'eux, puis fit descendre *Tata* (1), qui est le feu au ciel, lequel brusla et consomma tout ce qui estoit sur la face de la terre et y besongna le feu de telle sorte, qu'il baissa la terre d'un costé et la haulsa de l'autre, de telle manière qu'elle fut redigée en la forme que la voyons; sçavoir en vallons, collines et montagnes et en largeur estenduë de quelques belles campagnes. Or de tous les hommes n'en y eust de sauvés qu'un, lequel se nommoit *Irin-Magé* (2), lequel Monan avoit transporté du ciel ou autre lieu, afin qu'il euitast la fureur de ce feu tout consommant. Cet Irin-Magé, voyant le tout ainsy destruit, s'adressa à Monan, luy disant ainsy avec larmes et soupirs : Veux-tu aussy destruire les cieux et leur ornement? Hé où sera désormais nostre demeure? de quoy me servira de vivre, n'ayant aucun qui me soit semblable? Monan, à ces mots, fut autant esmeu de compassion, que, voulant remedier au mal qu'il auuoit faict à la terre, a cause des péchés des hommes, il fit plouuoir en telle abondance sur la terre que tout le feu fut estaint, et ne pouuans les eaux s'en retourner en haut furent contraintes de s'arrester et prendre cours par les lieux les plus courans de la terre, et y furent assemblés de tous costez. Dont ces amas d'eau furent appelés par eux Paranan, qui signifie amertume (3), ce que nous disons la mer, et afin que vous cognoissiez que ces sauuages ne sont pas du tout si

(1) *Tata*, feu. *Tatati*, fumée. Voyez Ant. Ruiz.

(2) Plusieurs localités du Brésil portent encore aujourd'hui le nom de Magé. Voyez le Dict. géogr. de MM. Millet de Saint-Adolphe et Caetano Lopes de Moura. Ces messieurs ne donnent pas l'étymologie que nous cherchons. Voyez ég. *Nomenclatura brasilica da lingua geral.*

(3) Rien dans les nombreux ouvrages manuscrits et imprimés que j'ai sous les yeux et qui roulent sur la Lingoa geral, n'autorise une telle explication.

Paranambo, soit dit en passant, signifie terre dans les eaux. Voy. A t. Ruiz.

bestes, que nature ne leur donne quelque raison pour les discours des causes naturelles, ils disent que la mer est ainsy amère et salée, comme nous la goustons, pource que la terre estant redigée en cendre par la combustion qu'en avoit fait le feu envoyé par Monan, causa ce mauvais goust en ce grand amas de Paranan et mer courant à l'entour de la terre. Voila un beau trait de leur philosophie, et certes plus receuable que celuy d'Aristote, qui, ne pouvant comprendre la toute puissance de Dieu, a mieux aymé dire que le monde estoit de toute éternité, que confesser que ça esté Dieu qui en a esté le formateur.... Mais revenons à nostre propos. Monan voyant que la terre estoit remise en sa première beauté, et que la mer embellissoit la face d'icelle, l'entourant de toutes parts, luy semblant chose incommode, que tout ce beau ornement demeurast sans quelqu'un qui en fust le cultiueur, appella a soy Irin-Magé, auquel il donna une femme, afin qu'ils peuplassent le monde d'hommes meilleurs, que n'auoient pas esté ceux qui auoient esté les premiers habitans de la terre. De cet Irin-Magé tiennent ils qu'estoient venus tous les hommes, qui estoient avant le grand déluge d'eau, qu'ils disent estre aduenu en leurs terres, et duquel je parleray poursuiuant ce discours. De cet Irin-Magé disoient ils que sortit un grand Caraïbe (1), qu'ils tiennent pour leur prophète, tout ainsi que les Turcs leur Mahomet, et a cause des œuvres merueilleuses qu'il faisoit luy imposoit le nom de *Maire Monan*, duquel nom il faut que je vous donne l'interprétation telle que m'ont fait entendre les plus anciens sauvages du païs. Donq ce mot de Maire-Monan en langue sauvage signifie autant que transformateur, dautant que celluy-cy estoit fort adextre à transformer aucune

(1) Ruiz de Montoya définit ainsi ce mot : caraï, fin, rusé, habile ; il ajoute qu'on l'avoit appliqué insensiblement aux anges. Alphonse le Xaintongeois, qui parcouroit les côtes du Brésil vers 1540, dit positivement que l'on désignoit les François (et probablement les autres Européens) sous le nom de *Caraïbes*. Voyez le manuscrit de la Bibliothèque nationale.

chose en autre, et Monan signifie autant que vieil. Toutefois à l'endroit de ce grand Caraïbe, il importe autant que immortel veu que le grand Monan, qui fit descendre le feu sur la terre, est sans commencement et sans fin, et c'est luy, ainsy qu'ils disent, qui ordonna toutes choses selon son bon plaisir, les formant en plusieurs manières, et puis les conuertissant et changeant en diuerses figures et formes de bestes, oyseaux et poissons, selon leur païs et habitation, changeant l'homme en beste pour le punir de sa meschanceté comme bon luy semble. Mais ce Caraïbe Maire-Monan, estant familier du grand Monan, vsoit de ces transformations, desquelles je parleray ailleurs, afin que je ne confonde leurs histoires, desquelles j'ay esté certioré par ceux du pays comme dit est. Or disent ils que pour l'esgard de ce second Monan qui estoit admirable entre les hommes, desja fort multipliés sur terre, ceux qui faisoient quelque chose de plus grand et merueilleux que les autres estoient appelés différemment *Maires*, comme héritiers et successeurs de Maire-Monan (1). Et a esté ce mot Maire vsurpé jusques à leur déluge, qu'ils disent avoir esté vniversel, sur ceux qui estoient rares en œuvres : de sorte que encores voyant que nous sçavons faire plus de choses qu'eux, et que noz exercices leur apparoissent admirables, ils disent que nous

(1) Il y a ici de notables différences entre le manuscrit et le texte; on a suivi la première leçon. Nous l'avouerons, nous avons cherché vainement, et dans les meilleurs lexiques guaranis ou brésiliens, une définition précise du mot *maire* ou *maïre*, qu'on rencontre si fréquemment dans nos vieux voyageurs françois, et qui désigne un *être d'une nature supérieure*. On trouve dans Vasconcellos, à propos de la légende de *Sumé*, ou si on l'aime mieux de saint Thomas, une explication de ce terme. Nous la reproduisons, sans affirmer qu'on puisse l'admettre. La trace des pieds de l'apôtre marquée sur une pierre étoit désignée encore vers le milieu du XVII[e] siècle, sous le nom de *Mairapé*, le chemin de *l'homme blanc*. Ruiz de Montoya explique ainsi ce mot : *mârâ*, qu'est-ce? qu'y a-t-il? Il indiqueroit sous cette forme un être mystérieux qu'on ne sauroit bien définir. Comme nous l'avons dit, il n'en est pas de même de *monan*, ou *monang*, qui désigne positivement l'être qui a la faculté de créer. Le mot *monhang-pora* signifie génération.

autres chrestiens sommes les successeurs et vrays enfans du Maire-Monan. Et ainsy nous loüoit, et preschoit estant dans son lit couché ce grand roy Quoniambec.........

Poursuite de l'histoire du précédent chapitre.

Or, ces barbares ont cette opinion, que pour ce qu'ils furent meschans à l'endroit de ce grand Maire-Monan, lequel tomba en la grande haine et indignation de tout le peuple, à cause que, soit par nécromance ou autrement, il leur faisoit apparoistre qu'ils estoient transmués en nouuelles formes, qu'ils délibérèrent de le faire mourir; mais le voyans si accort ils se doubtoient qu'il ne s'en aperceust, estimans que toutes choses, tant passées, présentes que advenir luy feussent aussy bien cogneües qu'au grand Monan, et qu'il ne les changeast tous en diverses sortes de bestes. A la fin ne pouuans plus souffrir sa vie ils le déçeurent en ce qu'il se flatoit luy mesme. Car comme il fut pagé il ne cherchoit rien mieux que destre honnoré du peuple comme vn Dieu. Car vn jour ils le vindrent conuier en vn village, qu'ils appellent en leur baragoüyn Detetpan pour luy faire Itauougane qui signifie honneur, reuérence et present qu'on doibt offrir aux prophètes et saints Caraïbes, à fin d'obtenir d'eux ce que leur estoit nécessaire pour soustenir leur vie. A quoy il ne se feit pas trop prier, quoy qu'il cogneust la hayne que le peuple luy portoit. Toutefois il estima tant de soy, et de la crainte que le commun auoit de sa puissance, qu'il alla avec eux sans compagnie d'aucun des siens. Dès qu'il est parmy ses ennemis, on luy propose deuant luy trois tas, ou buschers de bois fort combustibles, luy disans qu'il luy falloit passer par dessus ces trois tas tous allumés, et que s'il passoit sans bruslure, ils croiroient qu'il seroit le grand Caraïbe souuerain. Luy voyant que c'estoit *un faire le saut* et qu'il n'y auoit moyen quelconque de sortir des mains de ce peuple furieux s'accorda à leur requeste, et se lançant sur le premier tas passa sans sentir mal, ou brusleure quelconque. Ce qui luy donnoit desja

quelque espérance, et grand estonnement au peuple assistant. Mais il s'esvanoüit sitost qu'il fut sur le grand bucher, où qu'il n'eut pas sitost mis le pied qu'il cheut au feu, et flammes, et fut brulé, et consommé tout soudain. Ils disent toutefois que cela ne se fit pas sans miracle. Car la teste luy fendit auec vne si grande impétuosité et bruit si hideux, que le son monta jusques au ciel et à *Toupan*. Et de là disent que s'engendrèrent les tonnerres (1) dès le commencement, et que l'esclair qui précède l'esclat du tonnerre n'est que la signification du feu par lequel ce maire fut consommé. Pour la mort duquel s'ensuiuit quelque temps après la ruine de la terre par le déluge. Et ne trovués estrange que je m'amuse à chose si friuoles, attendu que ce peuple sans loy, cognoist par tels discours ce qui est mal et bien fait. Et que si la vérité de l'escriture sainte luy estoit annoncée peut estre l'embrasseroit-il de meilleur courage que plusieurs de nous ne font. Le déluge doncq que ces pauures barbares chantent et duquel ils m'ont souuent parlé, à leur aduis et opinion a esté vniversel et général disants que *Sommay* (2) grand pagé, et Caraïbe descendu de la race d'iceluy que

(1) Ainsi se trouve clairement expliqué ici l'attribut de *Tupan*, qui n'est, on le voit, qu'un dieu secondaire, bien que tous les voyageurs, faute de connaître cette théogonie, l'aient considéré comme le dieu suprême. Simon de Vasconcellos, si estimable d'ailleurs, n'atteint pas tout à fait la vérité, lorsqu'il donne au mot Tupan la signification *d'excellence terrifiante*. Ruiz de Montoya décompose ainsi ce mot : Tùpâ, *Tu*, admiracion, y *Pa*, pregunta. *Quid est hoc.* Voyez *Arte de la lingua Guarani.* Madrid, 1734, in-4°. On trouvera dans cet excellent lexique tous les dérivés du mot Tupan, produit lui-même d'une onomatopée. Lery fait remarquer, vers 1558, que les Turcs désignent une pièce d'artillerie par le mot *top*. Dans la *Lingoa geral*, Topanita veut dire la foudre, et Topaberara l'éclair. Selon Knivet, les montagnes si pittoresques que l'on connoît sous le nom de *Serra dos Orgâos*, étoient désignées jadis sous celui de *Tupan Boyera*. Ce mot, qu'il est facile de décomposer, n'indique-t-il pas l'existence de quelque antique sanctuaire, où la divinité redoutable des Tupis recevoit le culte des Piayes ou des Caraïbes.

(2) Dans ce mot, sans doute altéré, peut-être faut-il reconnoître *Tamoï*, le grand-père, le générateur des peuples, ou le *Sumé* de Vasconcellos.

les sauuages feirent brusler, eut deux enfants, l'un nommé Tamendonare (1) et l'autre Aricoute, lesquels estoient de di-

(1) Timandonar, il se souvient. Voyez Figueira, *Grammatica brasilica*. *Aricoute* a ici une valeur plus problématique, cependant Ruiz de Montoya donne, d'une manière assez plausible, la signification de ce mot *ari*, jour, et *coute*, mouvemens (*jour agité*). Dans ces traditions si vagues d'un peuple sauvage pour ainsi dire éteint, il y a nécessairement une certaine confusion, et bien qu'il peuple la terre après le déluge, le Temenduaré de Vasconcellos ne joue pas tout à fait le même rôle que celui de Villegaignon. Ce qu'il y a de curieux, c'est que ce personnage, qui a une sorte de ressemblance avec le Quetzalcoatl des Mexicains, le Viracocha des habitans du Pérou, et le Bochica de la Nouvelle-Grènade, seroit aussi un dieu barbu et appartenant à la race blanche; la tradition néanmoins a besoin ici d'être confirmée. *Sumé*, dont Vasconcellos fait un personnage à part, et qu'il faut peut-être confondre avec Sommay, le père du Noé brésilien, est considéré par lui comme offrant une identité parfaite avec saint Thomas. Nombre d'endroits sur le littoral conservoient encore au XVII[e] siècle la trace des pas de l'apôtre: les Brésiliens y voyoient l'indice du passage de leur législateur. La tradition d'un déluge, le souvenir d'un arbre sacré et préservateur, n'ont pas péri chez la race Guarani. N'est-il pas bien curieux, en effet, de voir le mythe antique des Tamoyos et des Tupinambas préservé jusqu'à nos jours d'un complet oubli? On le rencontre chez les *Guarayos*, qui habitent les magnifiques forêts voisines de la Bolivie, vers les 17° de lat. sud et les 66° de long. occid. de Paris. Lorsque M. Alcide d'Orbigny visita ces Indiens, qui parlent encore le pur guarani, c'est-à-dire l'idiome des anciens dominateurs du bord de la mer, il le retrouva avec un caractère de grandeur qui nous reporte à des temps dont les misérables tribus maritimes ne nous laissent pas même soupçonner le caractère vraiment solennel. Parvenu au sein de ces profondes solitudes, le voyageur peut encore assister à l'une de ces fêtes religieuses où tout un peuple se montre reconnoissant des magnificences qui l'entourent : Tamoï, qui n'est autre chose peut-être que Tamendonare, est célébré comme aux temps primitifs. Un vieillard à la voix retentissante entonne des hymnes en son honneur, que le chœur répète comme au temps de Lery et de Villegaignon. Ici seulement le bruit du bambou, qui frappe la mesure, semble remplacer le bruit rauque du *maroca*. « Ces voix mâles, dit le voyageur, ces sons discordans des bambous, l'attitude imposante des chanteurs, leur tenue, tout dans cette cérémonie me surprit et m'étonna; je ne savois en vérité où je me trouvois transporté, mais je n'aurois pas pour beaucoup cédé ma place à ce spectacle..... Ces premiers chants s'adressoient au Tamoï, grand-père, que les Guarayos conjuroient de descendre parmi eux ou de les écouter. Bientôt ils

verses complexions et nature et par ainsy hayoient à mort l'un l'autre. Oyés comme ces bonnes gens en leurs comptes approchent de l'escriture. Tamendonare, disent-ils, étoit un grand ménager, et bon père de famille, ayant femme et enfans et se plaisant à cultiver la terre. Aricoute au contraire ne se soucioit de tout cela, seulement estoit ententif à la guerre, ne désirant que subjuguer par sa puissance toutes les nations voisines, et mesmement son frère. Or aduint vn jour que ce guerrier reuenant d'une bataille apporta le bras de son ennemy à son frère Tamendonare, en luy disant avec grande fierté, et arrogance, va craintif que tu es, j'auray ta femme et tes enfans en ma puissance, car tu n'es point asses fort pour te défendre. Le bon homme mesnager oyant ainsy parler son frère fut fort marry de son orgueil. Et pour ce, luy dit-il, si tu estois si vaillant que tu dis, tu eusses apporté ton ennemy tout entier. Aricoute indigné de ce reproche, jetta ledit bras contre la porte de la maison de son frère : mais à l'instant mesme tout le village, où ils estoient, fut élevé au ciel et ils demeurèrent bas en terre. Tamendonare voyant cecy, soit d'estonnement ou de despit, frappa si rudement la terre, que de là sourdit une grande source d'eau si haute, qu'en peu de temps elle attei-gnoit par dessus les collines et costaux, et sembloit surpasser la hauteur des nuës, et laquelle perseuera jusques à ce que la terre en fut toute couverte, ce que voyans les deux frères, soigneux de se sauver montèrent sur des montagnes les plus haultes de tout le païs, et taschoient se sauuer contremont les

lui demandèrent de l'eau pour leurs semences. Alors ils se levèrent, tous formèrent un cercle, et marchant par files en frappant la terre et chantant une autre hymne, les yeux baissés, ils alloient lentement dans un sens, puis se retournoient et marchoient en sens contraire. Ces hymnes sont pleines de figures et de comparaisons naïves; ils les accompagnent au son du bambou, parce que, après leur avoir enseigné la culture, le Tamoï s'étoit élevé vers l'orient du *sommet de l'arbre sacré*, tandis que les anges frappoient la terre avec des bambous. »

Alcide d'Orbigny, *Voyage, partie historique*, t. III, p. 13.

arbres avec leurs femmes. Ce qu'ils firent ainssy assavoir Tamendonare monta sur un arbre nommé Pindona (1) (duquel j'ay veu deux espèces, l'une ayant le fruit et la feuille plus gros que l'autre), y tirant avec luy l'une de ses femmes, et Aricoute monta luy et sa femme sur un autre arbre nommé Genipat (2), afin qu'ils veissent si les eaux s'abaissoient. Estans sur les dits arbres, Aricoute donna du fruit d'iceluy à sa femme (3), romps de ce fruit, et en laisse cheoir en bas. Ce qu'elle ayant fait ils cogneurent qu'il n'estoit point temps de descendre aux vallées et que les eaux estoient encore fort hautes. Ils tiennent que par cette inondation tous les hommes et les animaux furent noyés sauf les deux frères et leurs femmes desquels sortirent deux divers peuples après le déluge nommés Tonasseares surnommés Toupinambaux (4) et les Tonajas, Hoyannans surnommés

(1) *Pindo*, palmier; *Pindoba*, palme.

(2) *Genipayer*. Genipa Americana Linné.

(3) Le fruit astringent de cet arbre fournit aux Américains un suc d'abord parfaitement limpide, mais qui en se séchant teint la peau en noir avec des reflets bleus; la teinture si usitée du genipa dure dans tout son éclat environ neuf jours. Les deux arbres qui sauvèrent le genre humain durant le terrible cataclysme, ont leur analogue dans plusieurs autres mythologies américaines. Chez les Tobas, entre autres, l'âme monte au ciel par l'arbre *Lladigua*, qui unit la terre aux cieux. Dans le mythe brésilien, tel qu'il est raconté par Vasconcellos, Tamandouaré vit avec sa famille des fruits de l'arbre gigantesque, qui l'a sauvé de la mort. Après le déluge il descend aussi de son gîte pour repeupler la terre. Voyez *Cronica da Companhia de Jesus*. Lisboa, 1628, in-folio. Près d'un siècle sépare les deux récits.

(4) Lery, si exact ordinairement, écrit *Tooupinambaoult*. Frappé de la divergence assez bizarre au premier abord qui existe dans la manière dont les écrivains du XVIe siècle désignent la nation la plus célèbre du Brésil, nous avons essayé d'éclaircir ce point, et nous y sommes parvenu en recourant aux sources primitives. Les *Tupinambas* des Portugais, les *Tooupinambaoults* de nos vieux voyageurs, sont un seul et même peuple, et si l'on veut faire attention à la prononciation des langues méridionales, on verra que cette appellation est presque identique. Les anciens écrivains françois ajoutoient seulement la diphtongue *aou*, qui constitue une forme admirative. *Tooupinambaoult*, tel que l'écrivoit Lery, signifioit donc le noble peuple de Dieu. Un coup d'œil sur le Tesoro de Ruiz de Montoya suffira pour convaincre

Tominous (1), lesquels sont en discorde et guerre perpétuelle; tellement que les Toupinambaux se voulans glorifier et se dire plus excellens que leurs compagnons et voisins, ils disent nous sommes descendus de Tamandonare et tu es yssu d'Aricoute, comme si par là ils vouloient inférer que Tamendonare fut plus homme de bien qu'Aricoute, mais la cause de tel advantage, je ne l'ay peu sçavoir d'eux et ne me le sçeurent oncq dire, veu que l'un fut aussy bon que l'autre en adressant ceux qui sont descendus de leur race, lesquels sont tous sanguinaires et gens qui mangent la chair humaine. Au reste je proteste au lecteur n'auoir escrit chose dans cette présente histoire, entre autre de la vie de ce peuple qui ne soit véritable, sans rien avoir tiré, ne ravy d'un tas de resueurs, qui ont escrit de ces pays là, et ce qu'ils en ont dit est par un simple rapport, et ouy dire, ne laissant toutefois selon leur fantaisie donner des noms à plaisir aux terres et prouinces, sans propos ni raison : afin que l'on ne cognoisse leurs impostures ils vous amènent un nombre de très grandes rivieres, remarquans villes et promontoires, isles habitées, et deshabitées où il n'y a ny l'un, ni l'autre. S'ils ont pris quelque chose, ils font conscience de rendre graces à celuy, du quel ils l'auront desrobé et qui l'a deuant eux rédigé par escrit.

Du grand Caraïbe, institution et vie de leurs prophètes.

Depuis que j'ay commencé à vous descrire un petit sommaire de la créance, en la quelle sont plongés les sauuages de la terre australe, il m'est aduis qu'il n'y a point de danger de poursuiure le reste de leur transformation et créance. Parquoy je vous

le lecteur de l'exactitude de notre assertion. Il est probable qu'au temps de leur prospérité les dominateurs de Bahia et d'une portion de la baie magnifique de Rio de Janeiro, aimoient à se désigner ainsi en parlant aux François. Les Portugais, qui étoient habituellement en guerre avec eux, les désignoient simplement par le nom que leur donnoient les peuples brésiliens du littoral.

(1) Il y a ici une altération visible des noms.

ai desja parcideuant dit, d'où ils estiment que l'eau de la mer a prins son origine et veux ici amener leur opinion touchant le feu qu'ils disent que Monan auait réservé entre les espaules d'une beste asses grande et lourde, qu'ils nomment *aïgh*, et le quel les deux frères tirèrent après le déluge, et disent, que encore cest animal porte les marques : pource que, à dire la vérité, si vous contempliez ceste beste de loing, comme i' ay fait quelque fois, lors qu'ils me la monstroient par vne certaine curiosité, vous iugeriez (tant sa couleur est viue vers les épaules) qu'elle est toute en feu, et de pres on iugeroit qu'elle a été bruslée au dit endroit; et n'apparoist ceste marque, sinon aux masles. Encor de présent les sauuages appellent ceste impression de feu en ladite beste *tatta oupap*, c'est à dire feu et foyer (1). Je pense que ç'ont esté ces gentils Caraïbes et Pagez, desquels il y en a assez bon nombre qui leur meirent en teste ces resueries et de la mer, du feu, et du tonnerre, veu que ce sont les plus grands imposteurs de la terre; que s'ils auoient la cognoissance des lettres, comme nous auons, ce serait assez pour acheuer de tromper et séduire ce misérable peuple; lequel tient comme chose asseurée et véritable, que depuis le dit déluge aduenu, ne se sont passées que cinq ou six générations, et disent tous tant grands que petits, qu'ils le tiennent de leurs peres, sans qu'ils sçachent, ne qu'ils ayent iamais ouy parler de Noé, ne comme il bastit l'arche, en laquelle il fut sauué luy huictième, ains se rapporte leur histoire aux deux freres sus-dits, Aricoute et Tamendonare. Leur estant si fresche la mémoire (comme ils disent) de ce déluge, fault penser qu'il ne fut pas si petit, qu'il ne gastast plus de sept à huict cens lieuës de

(1) Le récit transmis ici par la légende est tout à fait d'accord avec un fait curieux bien connu des naturalistes. Le Bradype aï, *Bradypus tridactylus Linn.*, ou paresseux, a entre les épaules une place de forme ovale dont les poils sont courts et soyeux, d'un orangé vif, avec une bande longitudinale d'un beau noir au milieu. On le désigne sous le nom d'aï à dos brûlé. Voy. *Dict. d'hist. nat.* Le nom vulgaire de l'aï au Brésil est *preguiça*.

païs, à sçauoir depuis la riuiere de Plate, iusques au promontoire des Cannibales : veu que ceux du cap ou promontoire de Frie, se disent estre venuz de la race des Caraïbes, peuple qui est parmi les cannibales.

Ce Maire ou grand Caraïbe, duquel i'ay parlé cy deuant, estoit homme fort solitaire, viuant de peu, et faisant grande abstinence; non que pour cela, luy ou ceux qui le hantoient, suyuissent quelque exercice de religion, fors qu'ils se monstroient *angatouren*, sçavoir bons et débonnaires et gracieux à toutes personnes (1), sans que sa grande familiarité causast aucun preiudice à son prochain. Bien est vray, qu'il menoit tousiours avec luy bonne compagnie et menu peuple, qui le suyuoit pour opinion de sa saincteté de vie, et à cause que ce Caraïbe disoit bien ce qu'il prétendoit leur persuader, à la manière que faisoit le peuple de la barbarie le temps que le cherif preschoit contre les erreurs de Mahomet, combien que luy mesme fut mahometain. Or ce de quoy le Caraïbe leur parloit, c'estoit, non de la considération de la vie éternelle, en laquelle il estoit aussi peu instruict que ceux qui le suyuoient, ains seulement leur apprenoit la grandeur du ciel, ainsi qu'il la pouuait comprendre, le cours de la lune et du soleil; et fut le premier qui leur apprint les cherryppycouares, c'est à dire, les ames estre immortelles, sans passer plus outre en l'estat auquel elles sont, estant sorties de leur corps. Leur apprint en oultre, quels fruicts, arbres et plantes estoient bons ou mauuais, venimeux ou salutaires; en quoy ils ont fait si bon profit, qu'ils n'ont affaire de chirurgien medecin ou apoticaire, pour les ayder à guérir leurs playes ou maladies. Leur monstra aussi l'vsage de ce qui est profitable et comme il se falloit gouuerner, leur défendant certaines bestes, comme nuisibles à leur santé, si comme sont les bestes pesantes et lourdes à la course; pource

(1) *Angatura* (hermoso). Ant. Ruiz Tesoro, p. 41. *Xeangaturam; ser virtuoso* (être vertueux). *Nomenclatura brasilica.* Manuscrit.

(disoit-il) que cela les rendroit pesans et endormis, soit pour courir à la chasse, ou aller à la guerre contre son ennemy; autant leur en disoit des poissons, qui ne sont legiers et promps à la naige, soit en la mer, ou ès riuières d'eau doulce. De luy ils apprindrent aussi à ne porter aucun poil sur eux, que celuy de la teste; qui est cause, que les femmes ostent et arrachent le poil de la barbe à leurs maris, et de leurs sourcils; les maris au semblable arrachent le poil amatoire à leurs femmes; et ont en détestation ceux qui en portent auiourd'hny entre eux, mesme ceux qui ont l'haleine puante, et des cicatrices ou fontaines venues des maladies communes entre eux, nommees *pians*.... Et si quelcun faict quelque acte lasche et vilain, ils le vituperent à touiours, tout ainsi que à iamais ils louangent la vertu et magnanimité des excellens d'entre leurs prédecesseurs. C'est de l'institution de ce grand Caraïbe qu'ils vsent de certaine ceremonie enuers les enfans nouueaux-nez, afin qu'ils deviennent bons et vaillans au fait de la guerre. »

Si nous voulions poursuivre l'exposé curieux de ces mythes, nous rappellerions la transformation de Maire-Monan, qui, sous les traits gracieux d'un enfant luttant avec d'autres enfans, donne à la terre la *Yetic*, l'*Avati*, le *Comendra* (1), si utiles à la subsistance des Indiens. Nous signalerions encore le puissant et rusé chasseur *Maïre* Poxi (2), l'envoyé du dieu créateur, qui fécondant une jeune vierge par le présent d'un poisson mystérieux, l'emmène, elle et son fils, dans un lieu merveilleusement fertile, où s'opèrent les plus étranges métamorphoses. Poxi ne tarde pas lui-même à se transformer, et, dépouillant sa hideuse enveloppe, devint le plus beau des hommes avant de s'élancer vers les cieux. Nous aurions aussi à rappeler les terrestres aventures de ce fils d'un favori des dieux et le fu-

(1) *Yeti*, patate (voy. Ruiz) *avati*, le maïs. (Loc. cit.) *commandá*, haricot. Voy. *Dicc. Bras.*

(2) *Pochi* : littéralement; le colérique, l'intraitable, le détestable, le méchant.

neste présent qu'il fait dans sa colère à un guerrier, qui semble méconnoître son origine. On verroit comment un de ces brillants diadèmes de plumes que les Indiens savent tisser avec tant d'habileté, n'est autre chose qu'une couronne de flammes, et devient entre les mains du fils de Poxi un présent aussi funeste que celui donné par Nessus. *Maire Ata,* le dieu voyageur, est le successeur immédiat de l'être redoutable qui punit ainsi l'orgueilleux. Il unit son sort à une femme, et l'emmène pour qu'elle lui serve de compagne dans ses terrestres pérégrinations; néanmoins il l'abandonne, et le fruit de ses amours divins parle à la jeune mère dans le sein qui l'a conçu. L'épouse délaissée est victime de la brutalité d'un hôte dont elle réclame l'hospitalité, et elle conçoit un autre enfant; mais c'est pour être bientôt la cause d'un nouveau crime. Suppliante, elle va demander l'hospitalité à un village, dont le chef cruel porte le nom du tigre indien; *Januare* l'accueille d'abord, puis la fait servir à un épouvantable festin. Les entrailles de la jeune femme ont été jetées à quelque distance du village; une Indienne que le hasard conduit en ce lieu, y trouve les deux jumeaux souriant à la mère adoptive que la fortune leur envoie. Elle les emporte, et dès lors l'abondance règne dans la cabane de l'Indienne hospitalière. Tous les fruits de la terre y sont rassemblés, grâce au fils immortel de Maire Ata. Les deux jumeaux vont croissant en force, mais ils n'ont rien de commun que leur amour fraternel; l'un a hérité des attributs presque divins de son père; l'autre est sujet à toutes les foiblesses de l'humanité. Ils s'unissent toutefois dans une même pensée de vengeance. Ici, le caractère vindicatif de la race indienne apparoît dans toute son énergie. Sous prétexte de conduire les habitans du village, qui accueillirent jadis leur mère, dans une vallée délicieuse où croît un fruit abondant, ils entraînent cette population ennemie, et Januare lui-même, vers une île fertile, soulèvent les flots et noient impitoyablement cette multitude. Le pouvoir du fils d'Ata transforme cependant en animaux des forêts tous ces misérables, sans doute pour que,

sous une forme nouvelle, ils puissent servir à de nouvelles vengeances.

Après cet exploit, les deux frères se voyant dans une profonde solitude, prennent la résolution de chercher les traces du héros qui séduisit leur mère. *Ils font tant par leurs journées*, dit la vieille légende, qu'ils arrivent enfin au promontoire que les Européens ont nommé depuis le *Cap Frio*. Là, ils entendent parler d'un être merveilleux, doué du don de prophétie; c'est un vieillard redouté, et que personne n'ose interrompre dans son asile. Persuadés qu'ils ont rencontré l'être mystérieux, objet de leurs recherches, ils se présentent hardiment à lui. « Qui vous amène ici? dit le prophète d'une voix courroucée.— L'espoir de rencontrer Maire Monan Ata, répond le plus hardi, et nous l'avons trouvé; nous venons le servir comme on sert un père. »

Alors commence le récit des jeunes voyageurs, l'histoire des malheurs de leur mère; celle de la vengeance qu'ils en ont tirée : une seule chose est cachée au prophète, c'est la naissance illégitime de l'un des frères. Maire Ata a reconnu ses fils, mais il veut les éprouver. Les jeunes guerriers tirent de l'arc devant lui, et leurs flèches demeurent en l'air; cette première indication d'une origine divine ne lui suffit pas, il en exige une seconde. La roche d'*Ita-Irapi* (1), qui s'entr'ouvre et se referme tour à tour, doit être traversée par eux. Elle l'est en effet, mais l'un des hardis jumeaux, brisé dans ce passage difficile, ne reverroit plus le jour si son frère ne rassembloit pas pieusement ses membres épars et ne leur rendoit pas la vie. Maire Ata est prêt à reconnoître les deux frères pour ses fils légitimes; il exige néanmoins une troisième épreuve. Ils se rendront dans le lieu redoutable, où *Aignen* (2) tourmente les âmes, et ils lui

(1) *Ita*, pierre, *yribi*, voie de la respiration (pierre étouffante).

(2) Tous les vieux voyageurs françois de cette époque altèrent ainsi le nom d'*Anhanga*, le mauvais principe des Tupinambas. Dans Ant. Ruiz on trouve le mot *Angai* pour exprimer l'esprit malin. *Ang*, signifie l'âme; *Angata*, le

déroberont l'amorce prodigieuse dont il arme sa ligne pour pêcher le poisson *Alain*. Ici même dévouement du héros immortel pour son frère; l'enfant des hommes déchiré par Aignen périroit à tout jamais s'il n'étoit miraculeusement rendu à la vie par son compagnon. Maire Ata ne peut se refuser à l'évidence; ses enfants sont bien descendus au fond de l'abîme, ils lui rapportent un énorme quartier de tapir, dont Agnen se sert pour pêcher le poisson gigantesque : le prophète solitaire les reçoit donc avec joie, et ne les récompense, dit la légende, qu'en leur préparant de nouvelles épreuves. Évidemment, le rhapsode sauvage qu'interrogea le voyageur du XVI[e] siècle, s'est fatigué, et il lui restoit encore bien d'autres récits à faire. Quant à moi, je m'arrête, ma tâche est terminée; je soumets ce fragment d'une théogonie brésilienne à ceux qui sont véritablement juges de sa valeur; mais je ne l'explique point. L'authenticité de la source où il fut puisé, me semble offrir peu de doutes, et je renvoie, pour les portions que je me suis contenté d'analyser, au livre du cosmographe de Henri II (1).

scrupule de l'âme, l'inquiétude; *Angûera*, l'âme hors du corps, le fantôme. L'esprit tentateur, dans la *Lingoa geral*, est désigné par le mot *jerupari*, tromperie. (Dict. ms.) *Jerupari-caba* signifie la tentation. Les *curupiras* sont les démons qui apparoissent au sein des forêts; les *upiaras*, les hommes marins, les génies des eaux. (Voy. sur ces êtres redoutables Gabriel Soares, *Noticia do Brazil.*) Le fragment conservé par Thevet parle de l'*agnen païticane*, le lieu où les morts brûlent et font sécher le poisson alain. Il y a évidemment ici plusieurs mots altérés.

(1) Les peuples qui durent adopter cette théogonie furent, selon toute probabilité, ceux qui conservèrent l'usage de la *lingoa geral;* nous les nommerons dans l'ordre conservé par Simon de Vasconcellos; il cite : les Tobayaras, les Tupis, les Tupinambàs, les Tupinaquis (Tupiniquins), les Tupigoaes, les Tumiminos, les Amoigpiras, les Araboyâras, les Rariguoaras, les Potigoares, les Tamoyos et les Carijos. Dans l'ordre rationnel, selon nous, les Tamoyos devroient marcher en tête. Vasconcellos avoue qu'il y avoit encore plusieurs nations qu'il néglige de nommer, et qui parloient la même langue. Nous pourrions citer entre autres les *Margajas*, ou *Margayas*, dont il est fait mention de temps à autre dans les poëtes françois du XVI[e] siècle; ils occupoient un territoire fort éloigné de celui dominé par les Tabajaras; ils parcouroient

Poëmas Brasilicos do Padre Christovão Valente theologo da Companhia de Jesus, emendados para os mininos Cantarem ao santissimo nome de Jesus.

Jesu, moropyçyorána,
Jesu, Tecó catú iâra,
Jesu, toryberecoára,
Jesu, xe poçánga ymána
Jesu, xe remimotára.

Päí Jesu, Xepoçánga,
Xe pyá, xe recobé,
Xe pëiá umé iepé,
Eporauçuboc xe ánga,
Tipyatã nde recé.

Nde po guyripe xe nónga
Nde morerecoár xe rí,
Toçó xe ánga iepí
Tecó catú monöónga
Nde rakipoéra rupí.

Xe pyá, xe ánga eiár
Nde mbäeramo tauié :
Xe möapyçyc iepé,
Nde rauçûba aipotár
Cauçubipyra çocé.

Ocykyié nde çüí
Anhánga nde möabáetêbo

la côte entre Espirito Santo et Rio de Janeiro. Ils parloient, à ce qu'il paroît, l'idiome des Tupis, et devoient avoir fait partie jadis de la grande confédération du peuple conquérant. Lery les nomme fréquemment comme étant les ennemis les plus implacables des Tupinambas, qui faisoient leur résidence dans la baie de Rio de Janeiro. Dix jeunes Margajas, âgés de huit à dix ans, furent offerts en 1557 à Henri II, par Villegaignon. Le roi en fit présent à M. de Passi et à d'autres personnages de la cour.

Eiorí emocykyêbo,
Toçó umé ôca rupí
Oré ânga monghüêbo.

Nde pópe oré ânga rui,
Oré rerecoâreté :
Oroierobiá nde recé
Oré recobé pucuí
Oré rauçubá iepé

A virgem Santissima Maria Mãy de Deos senhora nossa.

MOTE.

Tupã çy angaturáma,
Santa Maria xe iára,
Nde reça porauçubára
Xe recó catúãoáma.
Xe ánga remïecára.

GLOSSA.

Ababycagoérëyma,
Caräíbebé poaitâra,
Ybácpôra mborypâra,
Tecótebẽçâbëyma,
Anhânga momocembâra.

Enëĩ morerecoâra,
Icó xe nhëéng päâmã
Jesus robaké möâma,
Tecó catú angagoâra,
Tupã cy angaturâma.

Ereicatú xe pëâbo
Anhánga recó çüí :
Xe catú ãomâ rí
Enëĩ xemboaguatâbo
Nde angaturama rupí.

Xe iekyîme bé corí
Emocanhem xe räangâra :
Xe ánga nde rauçupâra
Eraçó ceroieupí,
Santa Maria xe iâra.

Abápe nde renoĩdâra
Oçó tenhé nde çüí ?
Enhemoçainan xe rí :
Moreauçûba rerecoâra
Nde rerapoâna iepí.

Ybipôra aipó ëí,
Cëynhê nde recaçâra,
Apyâba abé mombegoâra
Oimoçaĩ tába rupí
Nde reçá porauçubâra.

Otĩ coaracy ocêma
Nde berâba robaké ;
Iacy tata cuêpe é
Inhemimi nde cöêma
Ara rorypâbeté

Apyâba dëitëé
Oybamo nde möâma
Nëĩ, nëĩ epüâma
Tereimëéng opábenhé
Xe recó catú ãoâma

Tupã Jesus nde membyra
Oimöin çupí mbaé,
Iangaipábäé dëitëé
Oceca eté nde poguyra
Oiecoçurëymebé

Xe angai pabóramo abé
Aipouçú eté eté xe iára,
Iori xe pycyrõçâra
Xe moiecoçúb ïepé,
Xe ánga remiecâra.

Ao Santo anjo da Guarda.

ESTRIBILHO.

Peiorí apiyábetá,
Oiepé tiaimöeté
Iandé Caräíbebé

COPLA.

Xe raroâna ybakyguâra,
Caräíbebé porânga,
Eimböé catú xe ánga,
Toicüáb ybâca piâra.
Xe rúba, xe rerecoâra,
Nde recé nho taguatá
Eipëá xe räangâra
Peiorí, apyábetá,
Oiepé tiaimöeté
Iandé Caraíbebé

Tupã robaké eicôbo
Xe çüí derecyryki,
Naxemopyá tytyki
Anhânga xerapecôbo.
Deitëé moxy oçôbo
Oätápe xe reiá
Nde po guyrpe xe moingôbo
Peierí apyabetá, etc.

Xe irúnamo memé
Nde ãme xe rauçubâbo,
Daëicatúi nhemonguyãbo
Tecó angaipâba pupé.
Dotĩi cerâ acé
Marã oicôbo ára ia.
Oäröâna robaké,
Peiorí, apyábeta, etc.

Do santissimo sacramento da Eucharistia.

Estribilho.

Myiapé ybakygoâra,
Apyábebé rembïú,
Xe ánga recó pucú.

Copla.

Xe ambyacy poçánga,
Xe recó tebẽ rupiâra,
Ecepiác xe maräâra,
Tereçauçubár xe ánga.
Iorí xe recó monhánga
Myiapé ybakygoâra,
Apyábebé rembïú
Xe ánga recó pucú.

Xe ánga Täygäyba,
Xe ánga ierobiaçâba,
Ybypôra moeçaĩbâba.
Ybâca pôraroryba,
Moreauçubâra yba,
Myiapé ybakigoâra, etc.

Nde angaturâma rí
Eiorí xe poreauçubôca
Eipytibyróc xe róca
Nde pytaçâba iepí,
Taguatá nho nde rupí,
Myiapé ybakygoâra, etc.

Iangaturámbäé çupé
Myiapé tecobé iára:
Ipoxybäé taçâra
Teõ oguár oioupé:
Oiepé mbïú pupé
Pecepiác tecóparâba?
Apyabebé rembïú,
Xe ánga recó pucú.

Ces poésies sont en tête du livre suivant qui a complètement disparu de la circulation : *Catecismo brasilico da doutrina christãa, com o ceremonial dos sacramentos e mais actos parochiaes. Composto por padres doutos da companhia de Jesus aperfeiçoado e dado a luz pelo padre Antonio de Araujo da mesma companhia, emendado nesta segunda impressão pelo P. Bertholameu de Leam da mesma companhia.* Lisboa, na officina de Miguel Deslandes, 1681, pet. in-8 esp. La 1re édit., devenue presque introuvable, est de 1618.

On l'a remarqué sans doute, l'effigie du prince devant lequel les *Brisilians* de 1550 figurèrent leurs danses et leurs combats, a été reproduite en tête de cet opuscule ; elle est copiée sur un médaillon bien connu, et habilement réduit par un nouveau procédé dû à M. Achille Collas. Ce moyen d'introduire la numismatique et la réduction des bas-reliefs dans un texte, doit avoir nécessairement les résultats les plus précieux.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VAUGIRARD, 9.

Après la carte de Juan de la Cosa, le Monument le plus ancien de la Géographie Américaine est celui de Jean Ruysch. Cette carte est extraite d'une édition de Ptolémée, imp. à Rome, en 1508, par Evangéliste Tossinus et pub. par Marco de Benevento et Jean Cotta de Vérone. Ce plan porte pour titre: Nova et universalior orbis cogniti a Johanne Ruysch Germano elaborata. On y trouve: Terra Sanctæ Crucis avec cette inscription, Nautæ Lusitani partem hanc terræ hujus observaverunt et usque ad elevationem poli antartici 50 graduum pervenerunt nondum tamen ad ejus finem austrinum.

Diego de Lepe, fut le premier qui fit route à l'occident pour reconnaître le fleuve des Amazones, on a connaissance de ce fait par Alonzo Rodriguez de la Clava, embarqué en 1499 comme trésorier à bord de son navire. Diego de Lepe, dressa une carte de ses découvertes et de celles de Vicente Yanez Pinzon, depuis le Marañon, qui ne s'appelait pas encore le fleuve des Amazones jusqu'au Cap St Augustin.

Ce que dit Lery est il bien vrai, en était il de l'état social des Brésiliens primitifs, comme au premier siècle, nommé Saturne ou siècle d'or, nous en doutons, ils laissèrent périr sur leur plage des gens qui n'avaient rien à leur donner...

En 1550 Rabelais avait publié aussi le récit d'une fête célébrée à Rome, à laquelle il imposa le nom que porte celle-ci: La Sciomacie et festins faicts à Rome, au palais du R. Cardinal de Bellay, pour l'heureuse naissance de Mr d'Orléans. Lyon, Sébastien Gryphe, 1549, (1550) in 8.

Ce récit est reproduit à la fin du second volume des œuvres de Rabelais, imprimées par les soins de MM. Burgaud des Marets et Rathery.

– Crapue. Reine des Topinamboux, ou la maîtresse femme. Amsterdam, 1771, in 18. 2fr.

Un exemplaire de la Triomphante entrée relié il est vrai par Chambolle-Duru, a été payé en mai, 1873, 1500 fr. Voy. le Bulletin du Bibliophile. C'eut été une sorte de fortune pour le pauvre diable qui me prêta l'exemp. au moyen duquel je fis mon travail.

En 1526 Jean Buqué était pilote d'un navire français qui se trouvait au Brésil, avec deux autres Bâtiments. il venait de St Pol-de-Léon. Un Galion de Moslienne et Loch-Marie et un navire des bords de la Seine. Le nommé François Guardé fait sa déposition comme quoi, on attaqua à l'improviste un certain bâtiment espl. Commandé par le Capne D. Rodrigo. - Un certain Philippe Cargario, était facteur sur l'un de ces bâtiments.

Agnan est le mauvais esprit des Brésiliens, dans Thevet. Aignan s'écrit ainsi dans Lery.
Lihanga est le mauvais esprit dans Cardim.

On a publié en 1869

L'Entrée de Henri II roi de France à Rouen au mois d'octobre 1550 imp. pour la 1ère fois d'après un ms. de la Bibque de Rouen orné de 10 pl. Gravées à l'eau forte par Louis de Merval accompagné de Notes bibliographiques et historiques par S. de Merval.

Rouen, 1869, A. le Brument lib. de la Bib.que pub.que 11 rue de l'impératrice près l'Eglise St Vincent. in fol oblong.

Société des bibliophiles Normands tirage extraordinaire. à 100 exemp.

J'ai examiné le No 53 le 26 avril (lundi) 1869.

Le ms. qui a fourni le texte et les gravures de ce vol. figurait en 1838, à la vente de Mr le Bon Darwin d'Hodoumont. Mr André Pottier, sollicita de l'Administration municipale l'autorisation d'en poursuivre l'acquisition il partit alors pour Anvers, et, le 13 Août 1838 se rendit adjudicataire du volume pour la Somme de 995 f.... Ce prix qui sembla à cette époque exagéré à certaines personnes, serait indubitablement décuplé aujourd'hui si un semblable livre était livré au hasard des enchères. p. 16.

« Tout nous porte à croire que Adrien Pasquier a eu raison de désigner Jacques de Brévedent cet éminent magistrat qui sçavoit si bien faire les harengues » pour être l'auteur du poème.

Fray Antonio de la Calancha, né à Chuquisaca vers la fin du XVIme Siècle a donné sur Pay-Sumé, Tome, Tumume les détails les plus précis et les plus curieux. Ce relig-ieux Augustin, qui avait passé trente ans de sa vie à Lima en 1633, renferme sur les mythes des peuples de l'Amérique du Sud, des renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs. Après avoir parcouru tout le Pérou, Calancha écrivit sa Coronica Moralizada vers 1629, mais elle ne fut publiée à Barcelone qu'en 1633. La figure qui représente des traces Sacrées est à la p. 328, Calancha la recueillit étant à Calango à 15 lieues de Lima en 1615; il avait été deux fois à Tiaguanaco province de Callao, lieu sacré où s'opéra la création, et dont les ruines attestent l'impor-tance. En 1619, nous voyons déjà F. Antonio de la Calancha prieur de son couvent, dans la ville de Truxillo, ruinée par un épouvantable tremblement de terre, qui dura plusieurs jours et pendant le quel lui et ses frères rendirent les services les plus émi-nents: cette catastrophe eut lieu le mercredi des cendres 14 février (1619) vers 11 ½ ~~du~~ matin par le temps le plus agréable et le plus serein. En moins d'un quart d'heure le tremblement de terre parcourut plus de 500 l. N. S.

l'auteur de l'histoire des choses mémorables advenues en la terre du Brésil, partie de l'Amérique Australe, qui parut en 1561 sans nom d'auteur ni de lieu, (inconnu à Ternaux) pourrait bien avoir été rédigée par Simon Goulart, ou par un autre qui montre même au milieu de ses emportements passionnés une sorte de justice sévère. On y trouve au verso de la p. 26 ces paroles qui expliquent jusqu'à un certain point la conduite du chef: « Comme ces choses se passoyent ceux qui alloyent de la part de Villegaignon à la cõpagnie de le Pont rapportoyent des propos bien légers, à sçavoir que Villegaignon estoit grandement desplaisant qu'il n'avoit sacrifié tous les seize et mesme adioustoyent que s'ils tomboyent encores une fois entre ses mains, qu'il leur feroyt bien sentir. D'autres semblablement rapportoyent de le Pont et Richer, qu'ils blamoient leur pusillanimité, d'avoir cõporté si grãdes iniures d'un tyrãt lequel on ne ~~devoyt~~ devoit laisser régner nõ plus qu'une peste: en après adioustoyent les dicts faux rapporteurs, que les susdicts passagers se vantoyent de retourner bien accompagnez.

Eusebii Caesariensis Chronicon quod Hieronymus latinum facere curavit cum additionibus Matthaei Palmerii et Johannis Novallis. Parisiis Henricus Stephanus et Jod. Badius, 1512. – Sigberti Gemblensis Chronicon. Parisiis, Henr. Stephanus imp. Jos. Parvi 1513. 2 vol en 1 in-4 – marqué 180 fr. Ch. Cross.

Dans la continuation de la Chronique d'Eusèbe on lit sous la date 1509, une longue description de 7 brésiliens arrivés cette année à Rouen. Nous avons déjà mentionné cette particularité il y a une 10ne d'années, et la Bib. Americana vetustissima ne cite qu'un seul ex. de ce vol. très rare, celui que nous avions fait vendre par Mr Crozaine. Sous la date de 1500. Novallis parle du voyage de Cadamosto.

« a Jacques Faure, venu de la Hogue apporter des lettres du Capitaine Bisseretz faisant savoir au dict Seigneur son retour du pays de Brésil, où il estoit allé par son commandement avec la nef nommé le S. Philippe. Août 1528) 33 livres.

Archives curieuses de l'histoire de France par Cimber et Danjou.

S'il est plus que douteux que les pauvres gens sacrifiés à l'espèce de fanatisme religieux de Villegaignon fussent comme il l'affirme trois moines reniés. On peut supposer tout au moins que, l'un d'eux l'était. Jean du Bordel, qui savait le latin, et qui écrit d'une manière si nette en français, n'avait pas été, sans doute couturier dans son enfance. Les Artisans en 1555, n'apprenaient pas les langues anciennes, mais un moine qui se réfugiait à Genève, devait nécessairement prendre un état pour s'en aider en ses nécessités, comme l'on disoit alors.

Selon Thevet, ce serait l'esprit Houioulsira, qui aurait annoncé aux Tupinambas l'arrivée des européens.

Pindahoussou (Pinda-ouassou) était un des chefs de la baie, que Villegaignon songea à faire baptiser.

Un Tabaiare, ayant été amené à Rouen, par les Normands, se maria dans cette ville où il avait reçu le baptême; il eut le malheur à l'âge de 22 ans, de revenir au Brésil; il fut mis en pièces dans les propres navires des français; mais les Tupinambas n'osèrent point le manger. - Thevet p. 79. Thevet fut volé par les indiens, un roi, comme il dit, lui emporta ses vêtements.

l'ennemi le plus ardent de Villegagnon, l'homme dont la verve implacable le poursuit avec le plus de persévérance, d'amertume et il faut bien le dire d'éloquence, pourrait bien avoir été ce Simon Brossier, qui figure dans le martyrologe protestant et qui après avoir été emprisonné pour ses opinions, mourut des suites des mauvais traitements dont il avait été victime, et fut jeté dans ces hideuses carrières de Périgueux, où l'on précipitait les suicidés, Crespin ou mieux encore, son continuateur Goulard, insiste sur la guerre épistolaire que Simon Brossier fit à l'ancien gouverneur de la France Antarctique.

Le Tonnerre était adoré au Pérou, comme Tupan l'était au Brésil; on lui donnait trois noms dans les llanos: Chucuilla, Catuilla, Intillapa; dans les montagnes, on l'appelait Libiac etc. hillapa. Dans les plaines c'est un homme armé au milieu des nues, d'une fronde ou d'une massue et qui produit ce bruit redoutable; ses fils sont de puissants magiciens.

Calancha: Coronica moralizada p. 370. –

Le Dieu Tonnerre vient après Pachacamac.

Villegagnon ne s'était nullement occupé de Théologie jusqu'à l'époque de son voyage au Brésil, la solitude profonde dans laquelle il vivait, les scènes sublimes qui se déroulaient sans cesse à ses regards, et plus encore que tout cela, les discussions ardentes que faisait renaître à chaque moment de la journée l'esprit inquiet de Cointa, tout cela l'entraîna vers des études qu'il avait négligées; les livres ne lui manquaient pas, et à leur départ de Genève, les Ministres s'étaient munis de tout l'arsenal théologique, qui devait animer la lutte et leur laisser la victoire; Ce fut cet examen passionné de ses pères, qui fit tourner au détriment de ses croyances nouvelles, les arguments dont se nourrissaient ses adversaires, Il lui advint alors, ce qui était arrivé à de plus fortes têtes; il s'égara au lieu de découvrir la voie réelle. Il voulut dit il revenir à la pureté de l'église primitive, et se nourrir de la doctrine des pères des trois premiers siècles, il se perdit dans les détails. Au lieu de se nourrir de ses hautes idées, comme il convenait du reste à sa nature, il entra avec une sorte

d'emportement ridicule dans des questions qui ne le regardaient pas. On sent parfaitement qu'il vit dans un milieu où il n'est que trop facile de s'égarer. Villegagnon d'ailleurs était un de ces hommes doctes pour un temps, où les Natures n'étaient pas encore éclaircies (nous dit Bossuet) et sous prétexte de découvrir les clartés sublimes, il entrait dans de plus formidables égarements. De là vient que ses adversaires, plus sûrs que lui dans la doctrine, lui disent en plus d'une rencontre qu'il marche entaché des erreurs qu'on reprochait aux disciples de Marcion, de Valentin et de Basilide; en un mot il côtoie sans s'en douter les hérésies des Gnostiques; mais il est forcé de dire, que ce n'est que pour un temps, et qu'il rentre bientôt, et toutefois victorieusement dans le Catholicisme. Ses adversaires devenus avant peu plus tard ses ennemis, l'appelèrent ~~[illegible]~~ athéiste, il n'en est rien cependant, et il faut se garder de prêter foi à leurs allégations passionnées, ils iront plus loin, ils prétendront qu'il a voulu instituer dans le nouveau monde une religion qui n'était ni celle de Calvin ni celle de Rome, ni celle des Mahommédistes. Ce fut à cette allégation qu'il voulut surtout répondre et ce fut pour faire triompher Rome, qu'il mérita de nouveau les épithètes injurieuses dont le répertoire était alors si usité. Rien pour lui n'était bien défini et rien à son égard ne fut bien prouvé, fors le crime d'intolérance. Rome appelée à juger dans cette cause de ~~[illegible]~~ éloquemment défendue, elle donne au Chevalier devenu commandeur, une preuve de sa confiance illimitée et en le choisissant entre tous comme le représentant de la Religion de Malte au Concile de Trente, elle ne laisse ainsi plus planer aucun soupçon sur son orthodoxie!

Les Apinagès qui habitent les bords du Tocantins et qui forment encore aujourd'hui une nation assez considérable, se livrent à des danses nocturnes d'un aspect imposant et qui ont la plus grande similitude avec celles que décrit Jean de Lery. Mr de Castelnau fut frappé de cette analogie. Les Apinagès entonnent également des chants monotones dont le caractère est identique à ceux des Tupis. Il est évident que, plusieurs des grandes traditions théogoniques qui avaient cours jadis sur le bord de la mer, doivent ainsi se perpétuer dans les solitudes arrosées par l'Araguaya et le Tocantins. Voy. expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud de Rio de Janeiro à Lima et de Lima au Pará, exécutée par ordre du Gouvernement, pendant les années 1843 à 18 47. Sous la direction de Francis de Castelnau. Paris, 1850, T. 2.

Dans la suffisance, ce plaisant libelle, où les deux fols en titre examinent si collas soy disant Chev. de Villegaignon est digne d'être admis parmi les fous du Royaume, s'il est suffisant pour cela, il est question de Posset le Bénédictin et de Demochares.

Villegagnon d'une taille cyclopique, armé d'un lourd bâton -
dont il ne faisait que trop souvent usage et muni d'un flageo-
-let qui lui servait sans doute à transmettre ses ordres dans
son royaume de douze arpents, comme disent ses ennemis
Villegagnon disje quand il ne portait pas l'armure complète
se plaisait aux riches ajustements, Il semblait avoir pris
dans l'Orient, du reste, l'usage des vêtements longs et ses
ennemis l'en reprennent aigrement. Si l'on en croit Léry
il avait des habits de rechange, pour chaque semaine et
il était aisé de reconnaître l'humeur du gouverneur à
la couleur des habits qu'il portait. Les jours de colère
s'annonçaient, dit le malin bourguignon, par une robe
du jaune le plus éclatant, bordé de bandes de velours noir
le tout sentant fort son vendeur d'Orviétan. La remarque
ne sent elle pas plutôt l'homme de Genève attaché à
la stricte réforme. - Richer et les pamphlétaires contem-
-porains nous représentent le terrible dominateur du fort
de Coligny, comme aimant trop la bonne chère, ce n'était
pas certes sur son rocher qu'il pouvait satisfaire une pareille
passion, et le Cavein des sauvages, était une triste bois-
-son pour qui avait partagé si souvent la table des de
Guise et des Montmorency. Si l'on faisait pénitence sur le
rocher de Villegagnon, si l'on y menait une vie qui eut
fait honneur aux solitaires de la Thébaïde, il fallait
s'en prendre aux interprètes Normands, qui avaient
représenté la baie de Rio, comme un séjour de toutes
délices et non à l'avarice sordide du Gouverneur.

Les Triumphantes et honorables entrées faites par le commandement de François Ier à la sacrée Majesté impériale Charles V, ès villes de Poitiers et Orléans, l'an 1539. Lille, Guillaume Hamelin, 1539, in 8.

La Entrada magnifica et triomphale del Christianissimo Re di Francia. Henrico II nella Citta de Lyon. Lyon, 1549, in 4 fig.

Villegagnon avait pris généreusement le parti de Valier, ce vieux chevalier éprouvé par 36 ans de travaux; il avait employé pour le défendre, l'autorité de son talent et la connaissance qu'il avait des formes juridiques du pays où il se trouvait; lorsqu'il fut emprisonné à la suite de ce conflit à Sontour, il ne fut pas abandonné, et ce sera toujours un honneur pour sa mémoire, d'avoir inspiré une amitié assez vive à un chevalier espagnol, nommé Guymeran, dont la loyauté était bien connue, pour que celui-ci entreprît un voyage en Allemagne, afin d'obtenir sa liberté de l'empereur. Les démarches du noble Castillan, furent couronnées de succès; elles ne furent pas assez efficaces cependant, pour que les domestiques de Villegagnon rendus à la liberté ne fussent pas retenus sur les galères impériales, les papiers du Chevalier furent également perdus alors et c'est peut être, ce qui nous a privé à tout jamais, de ses voyages en Orient, et peut être dans l'Amérique du Nord, où tout nous prouve qu'il avait accompagné jadis Roberval. Villegagnon se plaignit avec d'autant plus de justice à Charlesquint, qu'en agissant comme on le faisait on avait directement attenté aux priviléges et franchises d'un ordre, dont l'empereur plus que tout autre souverain avait eu à se louer.

vers 1524 (disent ceux de Dieppe) les capitaines Guérard et Roussel de Dieppe allèrent en l'Amérique et découvrirent le Maragnon, avant qu'aucun Portugais y eust esté.

Les trois hommes noyés par ordre de Villegagnon se nommaient Pierre Bourdon, Jean du Bordel et Matth. Verneuil; On leur avait fait une procédure tellequelle, remise par Villegagnon au Sr. Du-Pont. Villegagnon lui même mourut au mois de décembre 1571 en une commanderie de son ordre de Malte nommée Beauvais en Gastinois, près St Jean de Nemours. « Il fut saisi d'un feu en son corps » dit Lery en sa cinquième édition. Un de ses neveux qui l'avait accompagné au Brésil se plaignit des procédés qu'il avait toujours eu avec sa famille. Parmi ces hommes victimes du fanatisme brutal de Villegagnon, Jean du Bordel, est à coup sûr le plus remarquable. Plus âgé que les autres, il avait été choisi par eux pour les représenter. C'était un simple coutelier (Cultelarius) dit Richer, mais selon Crespin, il avait une teinture des langues anciennes et il rédigea dans un style plein de gravité sa profession de foi, que l'on peut lire intégralement dans le livre des Martyrs. Après avoir quitté le Navire qui emmenait Lery, du Bordel et ses compagnons inexpérimentés en fait de navigation, eurent une peine étrange à gagner la terre, ils l'atteignirent au lieu appelé des vases, à 30 lieues environ du fort de Coligny. Les indiens qui connaissaient l'humeur de Paycolas, (ils nommaient ainsi Villegagnon) voulaient les dissuader de se rendre au fort, les maladies qui se trouvaient dans un état fâcheux l'emportèrent. Les pauvres diables s'en allèrent vers Villegagnon, qui les accueillit bien d'abord, et qui plustard les fit périr, Jean du Bordel fut exécuté le 10 février 1558. Voir à ce sujet les Icones de Theod. de Bèze.

l'espèce de fort où figurèrent les indiens de 1550, s'éleva en face du port de Rouen, sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui le marché St Sever. voir un Article de Mr Eugène Noel, dans l'événement du 24 juin 1851.

En 1579, les capitaines Lamotte, Gillet, Clémence, Fret Bonnet, Guilherme le Faivre de Dieppe, Grenier, Carnier et d'autres Marins du havre, formant un équipage réparti sur Onze navires furent attaqués dans le Rio de St Domingos au Brésil par un grand nombre de Portugais; ils avaient à bord pour un Million de marchandises.

En 1585 le Capitaine Poidemil de Saintonge, allant trafiquer au Brésil et ayant été relâcher à Bahia pour y faire des vivres dont il manquait, fut pris et pendu avec les siens au bout de dix huit jours. — la même chose arriva au Capne Goribaut et à 75 hommes du Navire le Sage de la Rochelle. (même Port.) voy. Santarem Quadro historico T. 3 p. 513.

En 1571 Jacques Sor et Jean de Cap-deville (Capdeville) combattent fréquemment les navires qui se rendaient au Brésil.

Le Pulex penetrans, (Niga) se nommait ainsi au XVIIIme Siècle; au temps de Thevet, on l'appelait Tom. les indiens se servaient de l'hibou-couhu, pour s'en préserver; cette huile provenant d'un fruit ayant les dimensions d'une datte, se conservait dans les Caramemos petits paniers ou petits vaisseaux obtenus de certains fruits. l'hiboucouhu, était employé comme liniment, dont on frottait la petite tumeur qui nait de la piqure de l'insecte.

Les Sieurs de la Chapelle et de Boissi avaient été au Brésil — lors du voyage de Lery. C'étaient deux protestants zélés, qui abandonnèrent Villegagnon "parce qu'il avoit tourné le dos à l'Evangile" ils allèrent sur le continent et partirent avec Léry, ils furent compris au marché de 600 livres tournois, qu'on avait promis de payer pour le retour en france; ils vivaient encore en 1585 et peut être en 1611.

Pierre Richier, Ministre protestant, auteur du pamphlet — Contre Villegagnon et qui mourut à la Rochelle vers 1585. il Souffrit prodigieusement au retour, de la famine que l'on ressentit à bord. Il avait été docteur en Sorbonne, et avait passé la cinquantaine lors qu'il arriva à Rio. Selon Thevet, Pierre Richier avait appartenu jadis à l'ordre des Carmes, et avait été docteur de Paris quelques années avant son voyage. De retour du Brésil P. Richier chercha un réfuge à la Rochelle, et il y était encore en 1575; c'est à dire à l'époque de la publication de la Cosmographie. Richer ou Richier avait reçu l'imposition des mains à Genève, en 1556. (Selon Niceron.) Il fut accusé de simonie à l'égard d'un Pilote, qui pour se laver d'un acte abominable lui aurait donné une caque de poivre, mais ce dernier à l'heure suprême le lava complétement de ces bruits injurieux.

En 1556, les truchements qui habitaient la baie de Rio de Janeiro, étaient au nombre de 20 ou 25. 800 indiens étant morts à cette époque, par suite d'une épidémie, ils persuadaient à ces pauvres gens, que c'était Villegagnon, qui les faisait mourir. V. Nicolas Barré.

Deux apotichaires avoyent passé la mer avec nous, dit Jean de Léry p. 210. ils reconnurent dans l'hivouraé une sorte de Gayac.

Les habitants de Nicaragua appellent leur dieu Thomathoyo, ce qui veut dire grand dieu et disent qu'il eut un fils, qui vint sur la terre, ils le nomment Theobilahe et les anges Tamachaz. Carazcarzati et Camacaztobal sont les deux principaux.
Oviedo histoire du Nicaragua.

Guil. Chartier, ministre protestant, venu au Brésil en 1557. Il était parti de Genève avec 13 autres protestants. Il quitta le Brésil le 4 Juin 1557. Villegagnon l'envoya à Calvin, afin que sur ce différend de la Cène « il raportast les opinions de nos Docteurs dit Léry, et nomméement celle de maître Jean Calvin, à l'advis duquel il disoit de vouloir du tout submettre. Et de fait, lui ay souvent fois oui dire et réitérer ce propos: Monsieur Calvin est l'un des savants personnages qui ait esté depuis les Apostres. – Lorsque G. Chartier quitta Genève pour se rendre au Rio de Janeiro, il avait selon le livre des Martyrs (Crespin) 30 ans. il était né à Vibray; il est probable qu'il suivit une autre direction et qu'après avoir accompli sa mission, il ne voulut plus avoir rien de commun avec la France Antarctique; il n'en est plus question après 1558.

Dès l'année 1558, le Sr Ambroise de la Porte, le rédacteur du livre de Thevet, avait succombé: home studieux et bien entendu en la langue françoise, il semble là, toutefois, n'être considéré que comme réviseur. Au retour, saisi de la fièvre, maître Thevet n'avait pu revoir son livre, que le cardinal de Sens était d'ailleurs impatient de voir paraître.

On trouve dans Richer ces lignes curieuses. Elles attribuent l'œuvre de Chevet à Villegagnon. — atque ut quod lubet persuadeat statim atque illò pervenit, franciscanum Andream Chevetum sui itineris socium, quem licet literarum omnium præsertim sacrarum imperitum) deduxerat, ut sacris præesset, remisit. historia suæ navigationis prius conscripta, quæ sub illius franciscani nomine prodiret, ut suorum mendaciorum dignum testem haberet, atque his artibus magni nostri Durandi fama apud omnes longè latèque diffunderetur, quasi ipso inscio aut nihil minus cogitante. Petri Richerii, &c. p. 23. il y a bien à dire à tout ceci.

La période la plus agitée de la vie de Villegagnon fut celle du retour. Après s'être reposé un ou deux ans en 1561, il reprend résolument la guerre contre les protestants, et avec l'aide d'un Docteur en Sorbonne, il ne cessa de fulminer l'anathème contre ceux dont il avait partagé les opinions. les lettres adressées à la reine mère, sont de cette époque. elles respirent avec la croyance la plus profonde, l'intolérance la plus grande, et le libelle de Richer prouve l'effet que produisait cette polémique religieuse, où l'on chercherait vainement du reste des renseignements sur les événements tragiques qui avaient eu lieu dans la france antarctique. Après avoir donné cours à son zèle, et réfuté ceux qu'ils regardait comme ses ennemis, Villegagnon passa de nouveau à Malthe, et l'on concevait si peu de doute sur sa conversion, qu'il fut envoyé en Ambassade auprès du Roi de france.

Les ouvrages de Nicolas Barré, ont paru chez Lejeune. ils sont mentionnés dans la bibliothèque Américaine de Ternaux Compans. – l'Île de Villegagnon avait à cette époque 600 p. de long sur cent de large – On voit dans l'Ostensor que cette île fut applanie par les Portugais après l'année 1560. Lorsque Mem de Sá chassa les français de ce rocher, ils n'étaient plus que 74, c'est ce qui résulte de la lecture de sa lettre publiée par l'Ostensor. Celle d'Anchiéta est plus pompeuse, que celle du vieux soldat, cela devait être. Il est à remarquer qu'il ne restait pas un seul Chef éminent pour diriger les assiégés. (Je me suis occupé de nouveau de tous ceux faits le 26 et 27 Janvier 1853.)

Il y a un Nicolas Barré qui a écrit sur la théologie au XVIIme siècle, et qu'il faut bien se garder de confondre avec celui-là; celui qui écrivit sur le Brésil périt à la Floride.

Bien longtemps après l'expulsion des français, de vastes travaux furent entrepris par les Portugais, dans l'île de Ville-gagnon; des quartiers de rochers sautèrent, le sol fut applani, des constructions nouvelles remplacèrent les constructions primitives. Ce fut probablement durant ces bouleversements successifs, que les travailleurs firent sourdre une source d'eau extrêmement fraîche, qui suffit aujourd'hui aux besoins de la Garnison, et qui fit toujours défaut à Villegagnon, car celui-ci fut toujours obligé de se contenter d'eau de citerne. L'existence de cette source, m'a été affirmée par Mr Lassere, le 9 fev. 1853. il m'a vanté sa prodigieuse fraîcheur et s'en est désaltéré jadis, avec l'empereur D. Pedro 1°, qu'il accompagnait dans une excursion à l'ancien séjour de Villegagnon.

Guillaume et Jean Miry, habitaient en 1557, la forteresse de Villegagnon, au dire de Richer c'étaient deux débauchés et turpitercum barbaris fœminis se miscebant: Quales erant Guillelmus et Joannes Miry, ad eas libidines Durando conivente, ut pote qui fœdius cum subulco quodam, cui nomen erat Fornario lasciviret, quem in puerorum cubiculariorum numerum asciverat. hac certé infamia passim flagrav-it in Collignio. R. 34.
l'infamie dont Richer essaye ici de souiller Villegagnon non seulement ne saurait être prouvée, mais tombe d'elle même, lorsqu'on lit attentivement les écrits des autres ennemis du gouverneur de la france Antar-ctique. Léry, qui n'omet aucune occasion de ternir la réputation de ce si fortement attaquée, Léry avoue qu'il le fallait louer du soin qu'il mettait à conserver une certaine pureté de mœurs dans sa petite Colonie, où d'anciennes habitudes avaient amené d'étranges diss-olutions. Ces matelots de Dieppe, du havre et de honfleur qui ne sentaient plus le frein et qui n'avaient plus même pour les retenir, la règle du bord; ces marins qui exerçaient tout autant le métier de pirates que celui de bons et loyaux marins, tous ces gens de sac et de corde, qui prenaient le titre bien vague d'interprètes normands portaient chez les indiens des mœurs telles, que ceux ci en étaient quelquefois esbahys. De là à l'anthropophagie, il n'y avait qu'un pas, et ce pas, dit on fut franchi. Ah que l'histoire de ces espèces de flibustiers serait curieuse, s'il s'était trouvé alors quelqu'un d'assez osé ou d'assez sincère, pour la consigner naïve-ment par écrit.

Richier donne ainsi le nombre des adhérents de Villegagnon: Erant tunc regi comico triginta numero comites, quorum nonnulli sacrarum literarum desiderio, palam ab eo defecerant quorum primas tenebant Nicolaus quidam et Boissiacus.... Pontano ideramus plus minus duodecim, tribus genevam demissis.

Selon le même Pierre Richier, toute la science théologique (si importante alors) de Villegagnon lui venait de Jérome Possot bénédictin.

Mr de l'Espine capitaine de Normandie, était probablement ce Mr de l'Espine, qui était demeuré durant douze ans au Brésil et dont parle Lery. Chevet altère peut être son nom, il tira un paresseux (La preguiça des Brésiliens.)

Le Capitaine Mogneville natif de Picardie, l'accompagnait, l'aï qu'ils avaient étourdi d'un coup d'arquebuse fut remis à Chevet, qui le garda 26 jours, sans qu'il voulut manger ou boire. J'ai été témoin d'un fait analogue en 1819.

On avait donné une origine presque merveilleuse au bois de l'Araboutan, à ce bois du brésil, pour le transport duquel s'armaient tant de bâtiments dans les ports de la Normandie.

« l'on estimoyt au commencement, dit Chevet, que ce bois estoyt celuy que la Royne de Saba porta à Salomon. p. 116.

Chevet revint sous la conduite de Mr de Bois le Conte, Capitaine des Navires du Roy en la France Antarctique homme magnanime et autant bien appris au fait de la marine, outre plusieurs autres vertus, comme si toute sa vie en avoit fait exercice, (le dernier jour de Janvier à 4 h. du matin.) il ne passait la ligne que le 1er d'avril, dans l'intervalle il avait relaché à l'île des Rats.

Nicolas Barré, c'est fort probablement le même person-
-nage, que Léry qualifie de lieutenant de Villega-
-gnon, c'est en réalité l'historien de l'expédition de 1555.
Deux lettres de lui ont été imprimées en 1557, et éditées
depuis par Mr Ternaux Compans. Barré était selon
toute probabilité du Val d'Argenteuil; il partit avec
Villegagnon, le 12 Juillet 1555, sur les trois heures après
midi du Hâvre de Grace; il aborda le Brésil à Parahiba
par les 20°, le 3 novembre 1555, et le 10 novembre dans la
baie de Ganabara. « Là, dit il, nous mismes pied à terre
chantans louenges et actions de Graces au Seigneur.» Sa pre-
mière lettre est datée du 1er février 1555; mais il y a ici -
erreur de typographie: la lettre arriva le 23 Juillet 1556.
La seconde lettre, à ses deux frères, est datée ainsi: De la
Rivière de Ganabara, au pays du Brésil en la France Antar-
ctique, soubs le tropique de Capricorne, ce vingt cinquième iour
de May, mil cinq Cents cinquante six. Cette épître fait -
Connaître la première Conspiration dont Villegaignon
faillit être victime. Nicolas Barré était un marin
éminent et il alla mourir depuis à la Floride des
mains des Espagnols, probablement en 1565, à l'époque
où Ribault et ses compagnons furent assassinés.
Les paroles affectueuses que Nicolas Barré adresse à ses
frères, son style simple, son instruction rare pour l'époque,
chez un marin, tout donne de sa personne la plus
favorable opinion. Nicolas Barré qu'il renvoie lui et ses frères, à leurs muses
tranquilles, et qu'il prie de songer à lui. il veut être averti de leurs dessein
et il veut savoir où ils se sont retirés pour jouir de l'usufruit
de leurs études, tout cela sent une famille, où le travail de
l'intelligence était le premier des biens.

André de la Fon. Tailleur. Ce fut un des compagnons de Jean du Bordel. Sa profession lui fut très profi-table comme on disait en ce temps, car au moment critique, les français habitans le fort de Coligny firent observer combien son absence leur ferait défaut. il fut ainsi sauvé de la mort, mais renfer-mé dans la forteresse, où il demeura captif et dut travailler fort rudement. Crespin l'a mis en rai-son de cette confraternité de douleurs, dans son Martyrologe. Il ne paraît pas qu'il fut d'une intelligence bien vive et les liens amis allégu-èrent plus tard, cette circonstance, pour le sauver. Richer, en parlant de lui, dit simplement: Andreas Quidam Sartor; de Bèze l'accuse presque de s'être dérobé au martyre. Sa vie dans le fort paraît avoir été bien misérable, il ne fut épargné en réalité qu'en raison de l'utilité absolue, dont il pouvait être. Sa grâce fut demandée d'ailleurs par les gens de l'île de Villegagnon qui ne pouvaient se passer de son office. Crespin lui accorde une place dans son martyrologe, car il avait signé la profession de foi, rédigée par du Bordel.

Baïf se trompe étrangement quand il dit dans son ode à Thevet:

Sur la rivière Ganabare,
parmy les nations barbare
trois ans tous le su habitas.

c'est trois mois et tout au plus qu'il faudrait dire, et encore! mais Baïf n'avait peut être que Thevet lui même pour établir d'une façon certaine son assertion.

de Lespine. il était allé au Brésil vers 1557 et y avait demeuré douze ans, Son témoignage est invoqué par Thevet contre Léry — au sujet des livres composés par ce dernier. — Léry semble en parler comme d'un homme honorable; 5me édit. Le Sr Ste Marie dit de Lespine commandait en 1557 la grande Roberge..

Philippe de Corguilleray dit du Pont. Capitaine du Navire qui ramena Léry et Richier en France. Il appartenait à la religion et vivait aux environs de Genève vers 1555 et avait habité près de Coligny à peu de distance de Châtillon sur Loing. Il fut requis par l'amiral et par les ministres de Genève, de conduire la nouvelle Colonie au lieu de son établissement, Quoique chargé d'ans fort vieil et caduc, il accepta, mais il fléchissait sous Villegagnon.
il commandait le Navire de Léry au retour; il lui fit alors l'aveu qu'on lui devait 4000 fr. en France et qu'il les donnerait bien pour un morceau de pain.

Faribault, Capitaine de Rouen. parti du Brésil le 4 Janvier 1558. Protestant, il avait été requis par plusieurs Notables de la religion, d'aller faire au Brésil un voyage d'exploration afin d'y établir une colonie de 7 à 800 personnes la conduite de Villegagnon arrêta ce projet. Il commandait le Jacques et chargea du Bois de Brésil, poivre indic, cotton, Guenons, Sagouins, perroquets et autres choses rares par deça.

Rolleville, brave matelot d'un naturel jovial, il mourut vers le milieu de Mai 1558. il disait toujours: mes enfants ce n'est rien, il mourut de la male rage de faim.

Au temps de Léry, il y avait au Brésil des Truchements Français, qui se vantaient d'avoir été à 40 l. dans l'intérieur. Mais pas au delà.

Le Capitaine St Denis, qui était si expert à reconnaître les mines d'Or, et qui avait été engagé par la Compagnie de Villegagnon pour aller au Brésil, avait sans doute visité l'Amérique. il résidant à Paris. Il fut tué à Honfleur en repoussant des séditieux qui étaient venu attaquer les protestants dans leur logis, parce qu'ils avaient célébré la Cène. St Denis était fort habile à ce qu'il paraît. Dès 1557, le bruit de la richesse des mines du Brésil circulait parmi les truchements de Normandie.

Matthieu Verneur. menuisier, mis au rang de ceux qui quittèrent le navire de Du Pont, pour retourner au fort, mais c'est le matthieu Verneuil de Léry.

Jac. Le Balleur, Parisien, placé dans la même cathégorie par Richier. Villegagnon prétendit plus tard, que c'étaient des moines relaps. Jacques le Balleur ne fut pas toutefois exécuté.

Le Seigneur de Brézay, Gentilhomme honorable, est mis par Thevet au nombre des premiers compagnons de Villegagnon. lui, Bois le Comte et de Lespine demeurèrent douze ans en ce pays là ensemble, Nicolas Barré. C'étaient des plus signalés personnages pour le pilotage et Art de naviguer. Ceci doit être revu sur les mss. de Thevet.

de Bois le Comte neveu de Durand de Villegagnon, avait fait équipper à honfleur aux frais du Roi, trois beaux Navires Garnis d'Artillerie. Il fut élu vice-amiral de l'expédition, qui emmenait Léry; il montait la petite Roberge avec 80 personnes environ tant Soldats que matelots. Léry s'embarqua sur la Grande Roberge, qui emmenait 120 h. en tout. Il mit à la Voile pour le Brésil le 19 novembre 1557, vers le midi. On fut Contraint de relâcher à la Côte et l'on ne Commença à Navi guer sur l'Océan, que le 20. on vit la terre du Brésil le 26 févrie 1557, vers les huit h. du matin, après une navigation de près de 4 mois. on mouilla à demi lieue, près d'une terre nommée huafsou on commerça, grace au contremaître, qui savait un peu le Tupi de S^t antoine avec les Margaias, ils étaient à 9 ou 10 lieues d'Espirito Santo.
de Bois le Comte était dès 1556, Capitaine des Navires du roy. de France en France antarctique, c'est ce qui ressort du récit de Chevet il n'avait pas toujours navigué.

Il est fort remarquable, que les deux poëtes français du XVIme & du XVIIme Siècle, Ronsard ami de Villegagnon & Malherbe aient été si préoccupés des Topinamboux, comme on disait alors. En 1614, lors de l'arrivée des naturels du Maranham à Paris, Malherbe les visita et ne cessa d'en parler à Peiresc dans sa correspondance avec le savant provençal. Il les vit toutefois, sous un jour moins poëtique et moins brillant que Ronsard.

Chevet a déposé son opinion sur les terribles amazones de l'Amérique à la p. 126. elles tuaient les hommes à coup de flèches, mais elles ne les mangeaient pas se contentant de les réduire en cendre. Un navire Espagnol qui explorait le fleuve et qui cherchait des vivres fut attaqué par ces femmes terribles et leur lâcha sa bordée de Canon, qui les mit en fuite. abandonnant leurs caravelles et s'en allant à travers forêts ces Européens se dirigèrent vers le sud et atteignirent Morpion.

Ronsard à Villegaignon

Docte Villegaignon, tu fais une grand faute
de vouloir rendre fine une gent si peu caute,
Comme ton Amérique, où le peuple incognû
Erre innocentement tout farouche et tout nud,
D'habits tout aussi nud, qu'il est nud de malice,
Qu'il ne cognoist les noms de vertues ni des vices,
De Sénat ny de Roy, qui vit à son plaisir,
Porté de l'appetit de son premier desir:
Et qui n'a dedans l'âme ainsi que nous emprainte
La frayeur de la loy qui nous fait vivre en plainte:
Mais le suivant sa nature est seul maistre de soy
Soy mesme est sa loy son Sénat et son Roy,
Qui de coutres trenchans la terre n'importune,
Laquelle comme l'air à chacun est commune
Et comme l'eau d'un fleuve est commun tout leur bien
Sans procez engendrer de ce mot tien et mien:
Pour ce laisse les là, ne romps plus (ie te prie)
Le tranquille repos de leur première vie.
Laisse les (ie te pri') si pitié te remord
Ne les tourmente plus & t'enfui de leur bord.
Las! si tu leur apprends à limiter la terre,
Pour agrandir leurs champs ils se feront la guerre;
Les procez auront lieu, l'amitié défaudra

Et l'aspre ambition tourmenter les viendra,
Comme elle fait icy nous autres pauvres hommes
Qui par trop de raisons trop misérables sommes:
Ils vivent maintenant, en leur âge doré,
Où pour avoir rendu leur âge d'or ferré
En les faisant trop fins quand ils auront l'usage
De cognoistre le mal, ils viendront au rivage
Où ton camp est assis et en te maudissant
Iront avec le feu ta faute punissant,
Abominant le jour, que ta voile première
Blanchit sur le sablon de leur rive estrangère:
Pour ce, laisse les là, et n'attache à leur col
Le joug de servitude ainçois le dur licol,
Qui les estrangleroit sous l'audace cruelle
D'un tyran ou d'un juge ou d'une loy nouvelle:
Vivez heureuse, gent sans peine, et sans soucy
Vivez joyeusement, je voudrois vivre ainsi.

En 1557, le sort des pauvres diables qui quittaient le fort de Villegagnon pour se rendre sur le continent, parmi les indiens n'était pas fort heureux. Les Tupinambas accueillaient ceux qui leur apportaient de <u>belles besognes</u> pour nous servir des expressions de Léry, mais ils laissaient à l'écart, ceux qui se présentaient les mains vides. Crespin cite un malheureux, qui avait espéré trouver un refuge parmi eux et qui mourut sur le rivage de pure faim et de pure misère. Ceci est bien contraire sans doute à ce que nous raconte Léry; il est vrai que le bon Léry avait quand il voyageait parmi les indiens son <u>Carameno</u> bien garni

Villegagnon retourna en France, au mois d'octobre 1559.
Ce fut seulement au commencement de Janvier 1564, que partirent les deux Galions, sur l'un desquels venait Estacio de Sá; il arriva avec les secours que lui avait donnés à Bahia Mem de Sá, le 6 février 1564, à Rio de Janeiro, d'où il partit immédiatement pour S. Vincent. Là il prépara sa flotte d'attaque contre les français. Il sortit bientôt du port de Burtiquyoca (appelé aujourd'hui Buriquioca) avec 6 nav. de Guerre, quelques barques légères et neuf canots: il n'entra que le 1er Mars, 1565, dans la baie de Ganabara, le Jour de S. Sébastien (Voy. pour l'attaque du fort de Villegagnon, Revista trimensal. Janv. 1844 – p. 406.

Le 1er juin 1565 – Commencent les hostilités contre 3 nav. fran. et 130 canots de Guerre indiens. Tout était fini, même avec les Tamoyos à la fin de 1566.

Une chose remarquable et que la biographie de Villegagnon doit faire observer, c'est que des hommes comme il y en a partout, envenimèrent prodigieusement les choses, entre le Gouverneur du fort de Coligny et les habitants de la briqueterie sur le continent.

humbert de harfleur bon pilote très habile selon Léry alla au Brésil en 1557.

Rosée commandait un Navire qui portait son nom emmenait 90 personnes; il y avait entre autres cinq jeunes filles avec une femme pour les gouverner.

Jean de Meun d'harfleur, pilote fort expérimenté, mais fort illétré, alla au Brésil en 1557, Léry dit de lui: Bien qu'il ne sut ni A. ni B, avoit néantmoins par la longue expérience avec ses cartes, astrolabes et baton de Jacob, si bien profité en l'art de navigation, qu'à tout coup et nommément durant la tourmente, il faisoit taire un savant personnage, (que ce ne nommerai point) lequel cependant, estant dans notre navire en temps calme, triomphoit d'enseigner la théorique. V. 1re édit. p. 43.

Jean Cointa qui se faisait appeler Mr hector, passa au Brésil en 1557, il avait été docteur en Sorbonne et n'était pas fort accepté par les protestants ses compagnons de voyage, « il fut requis » de faire confession publique de sa foy. c'était un grand disputeur, de foi douteuse et qui commença à avoir de nombreuses discussions avec Villegagnon le 17 mai 1557; il épousa une des jeunes filles, venue au Brésil et parente d'un nommé de la Roquette de Rouen.

Nicolas Carmeau qui était avec Villegagnon, partit le 1er jour d'avril 1557 sur le Rosée: il portait les messages adressés à Calvin et avait été chargé d'une Commission verbale pour ce personnage.

Le 6 Avril 1550 Diane duchesse d'Angoulême fille naturelle de henri II fit usage du 2me Carrosse que l'on eut vu en France. Selon Peignot le 1er carrosse que l'on eut vu à Paris, fut le char suspendu que Ladislas Roi de hongrie et de Bohême envoya à la Reine.

Charles IX naquit en l'année 1550 (où fut célébrée la fête brésilienne — le 27 juin.

---

histoire des choses mémorables advenues en la terre du Brésil partie de l'amérique Australe, sous le gouvernement de Nicolas de Villeg.non depuis l'an 1555 jusques à l'an 1558. S.l. M.D.LXI. pet. in 12. C'est ce précieux et rare opuscule, qui a 29 p. dans sa première partie num. d'un seul côté, 48 en tout et avec la 2 p. qui a servi de base au travail de Crespin.

Jean Cointa est appelé Cointac, par le continuateur de Crespin. Il le qualifie simplement d'étudiant en Sorbonne assez instruit dans les langues mortes; il le représente comme se conformant d'abord on ne peut mieux à l'humeur variable du Maître. Cointac était toujours armé de nouveaux syllogismes. En ce bon train, advint qui a esté depuis la source de tout le désordre, qui s'en est ensuivy, qu'un nommé Jean Cointac, estudiant de Sorbonne, lequel estoit passé en la compagnie des Ministres, d'autant qu'il estoit homme docte et lettré: iceluy autrement de bon entendement, mené d'une ambition et fol désir d'estre estimé plus docte que les dicts ministres, affectait l'intendance d'épiscopat par dessus iceux; alléguant qu'elle luy avoit été promise en France. Mais il en fut débouté comme un téméraire et impudent, estant depuis mal estimé en la compagnie; il conceut une haine mortelle contre les dicts Ministres, faisant preuve de folie en toutes les disputes et prédications, épiloguant rigoureusement.

pour estre veu quelque chose, à la vérité, il avoit en apparence extérieure quelques marques de vertu, comme une promptitude de bien parler, de faire entendre ce qu'il avait conçu en l'entendement soit en latin soit en françois.

— de la Roquette de Rouen. il passa au Bresil en 1557 et mourut à Rio de Janeiro, peu de temps après son arrivée; il avait apporté une pacotille considérable de Merceries diverses estimées des Sauvages; une jeune parente fut son héritière. elle épousa le cidevant docteur Cointa.

Pierre Auberi, aurait été envoyé vers maistre Pierre Richier, le 28 Septembre 1558, selon Villegagnon, mais Léry conteste la date 5me édit. p. 85. et vitupère la fériale théologie du dit Villegagnon.

Nargue, pauvre matelot, qui au retour mourut de faim p. 458.
Roleville. id. mais lui survécut.

François Laroche, menuisier, venu au Brésil en 1557 — cruellement fustigé par Ordre de Villegagnon, laissé à demi-mort par l'executeur; il est renvoyé à la besogne — on le tenait à la Cadène ou si on l'aime mieux à la Chaine. Cadène est ici un mot portugais que l'on a francisé.

Jean Gardien, compagnon de Léry en 1557, il était de ses escapades à la terre ferme, il dessinait. c'est à lui probablement que l'on doit les planches dont le voyage de Léry est orné.

Jacques Rousseau, françois venu au Brésil, en 1557, il était protest.t et s'était enfui sur la terre ferme. Ce fut lui qui assista avec Léry à une initiation mystérieuse des Tupinambaùs dont le dissuadait le truchement, qui pendant un séjour de sept ans, n'avait osé le faire.

Pépin, maître de Navire français, venu au Brésil vers 1555, avait donné son nom au village d'Yaboraci, à 2 lieues du fort de Villegagnon.

Gosset truchement français. Son nom avait été imposé par ses compatriotes au village d'Euramyry. Léry 5me édit. p. 432 ou sont relatés les noms des aldées indiennes de la baie de Rio-de-Janeiro.

Guillaume Bouchetel, Secrétaire des finances du Roi François 1er. — l'Ordre et forme de l'entrée de la Reine Eléonore d'Autriche, sœur aînée de l'Empereur Charles quint, en la ville de Paris et de son couronnement en la ville de St Denis, le 5 Mars 1530. — imp. à Paris le ... 1532.

Recueil de l'ordre tenu à l'entrée de Charles IX à Paris, avec le Couronnement d'Elisabeth d'Autriche et son entrée. Paris, 1572, in 4.

Le 22 Xbre 1864 lu à la ———— Bib. imp. les instructions de Catherine de Médicis à son fils Charles IX.

P. Barré lieutenant de Villegagnon.

La chapelle (le Sr de), irrité contre Villegaignon, il vint rejoindre Lery à la briqueterie il vivait encore au temps où parut la 4e Edit.

de Boissi (le Sr de) id.

Deux Soldats Brésiliens enrégimentés à St Jean d'Angely, parmi les troupes françaises, ils étaient fort braves. Edit. 5me de Lery p. 241

Pierre Bourdon, Tourneur, Protestant, parti de Genève, il était particulièrement haï de Villegagnon. Embarqué avec Lery, il fut du nombre de ceux qui quittèrent le navire pour retourner au fort Coligny. fort malade lorsque Villegagnon se trouvait dans le paroxisme de sa fureur religieuse, il resta à terre ne pouvant, embarquer il n'en fut pas moins mis aux fers. Il était des plus habiles en son gracieux métier et il avait fait avec le Lapucaya (Sabaucaye) et des bois de couleurs, une foule de jolis ouvrages que Villegagnon prisait grandement. Voy. Lery 5e édit. p. 212.

La 2me édit. du livre des Martyrs, pub. à Génève par Simon Goulard, renferme indépendamment du récit relatif à Bordel, tous les détails du dissentiment qui s'éleva entre Villegagnon et P. Richier. Comme Léry n'est pas nommé une seule fois dans ces pages de curieuses, il est assez probable qu'elles émanent de Léry lui même. Léry ayant de fréquents et bons rapports avec S. Goulard, le Senlisien.

Selon ce livre curieux à tant de titres, Villegagnon ne serait pas le premier, qui aurait tenté de peupler la baie, et dès les temps rapprochés de la découverte, les Portugais y auraient élevé une tour. Combattus par les Sauvages et en bien des rencontres vaincus, pour être divisés, ils se seraient vus dans la nécessité d'abandonner cette région si favorisée. Dès l'année 1525, les habitans de Honfleur avaient des rapports fréquents et réguliers avec les habitans de la Côte; et ils persévérent dans ces rapports durant tout le siècle. Il est bien certain, que les constructions indiquées, spécifiées même, par Thevet, non loin de la Carioca, existaient au temps de Villegagnon. Richer, en disant que cela ressemblait à des toits à porc en Armient et le fait est confirmé par le Continuateur de Crespin.

* Elles ont été données à l'impression par M. Guiffrey en 1866

Les lettres de Henri II à Diane de Poitiers Ms de Béthune N° 8664.* sont reproduites dans l'ouv. int. pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'histoire et à la littérature t. 4 p. 217. Ce recueil est de La Place, né en 1707 m en 1793 il donne également les vers du Roi.

Villegagnon dans la response aux libelles d'injures dit positivement. L'on saura du docteur Boutiller, abbé de Rolek, que le jour de la Chandeleur, à mon partement pour m'en aller dresser mon embarquement, m'ayant ouy à confesse me donna l'Eucharistie après la messe que ie prins pour consacré par solemnelle bénédiction à Genoulx selon la religion de l'église romaine, n'y ayant aucune chose obmise des cérimonies et vestements accoutumez. ce n'est selon les traditions de Calvin.

André Thevet, peult tesmoigner, qu'à notre venue du Brésil à mon instance eut dict la messe le iour de Noël et nous eust communié, si la maladie qui le surprint ne l'en eust empesché...

Ie toucheray seulement en bref l'opinion d'Anabaptiste de la quelle il s'efforce par un grand procès m'attoucher. I'ay dict en mes lettres, qu'il n'y a en toutes les religions que deux tables et deux Calices, l'ung de dieu l'autre du diable.

Le Choret, ancien officier ayant servi dans les armées du Piémont était venu avec Villegagnon et avait si bien la confiance du Chef que celui-ci l'avait nommé Capitaine de la forteresse; c'était un homme de bon entendement, et qui ayant longtemps servi, ne pouvait se décider à laisser empiéter sur ses droits. Il eut maille à partir avec le Sr La Faucille, personnage dont aucune relation ne fait mention, si ce n'est celle de Crespin mais qui était sorti de Paris et qui avait été constitué receveur des marchandises. Durant une discussion des plus vives, il donna un démenti à Le Choret; celui-ci s'emporta et eut le tort de frapper son adversaire. De cette querelle naquirent des dissentiments, qui envenimèrent encore les querelles religieuses. Villegagnon d'accord avec son Conseil, avait décidé que les querelles intérieures seraient jugées par une Commission spéciale et cela bonnet à la main le recevr fut contraint à demander pardon à son adversaire dans la posture la plus humble. Le Choret après bien des pourparlers se vit contraint à subir cette humiliation et à demander pardon au Sr La Faucille.

Bessart. Français établi au Brésil vers 1558. Belleforest s'exprime ainsi à son sujet, après l'avoir indiqué comme étant la source principale de ses travaux sur le Brésil: C'était un homme non impertinent ny ignorant, qui a demeuré sept ans ou huit ans en celle riviere, où le Seigneur de Villegaignon voyagea, il y a quelques années. Cestuycy m'en disoit des choses toutes differentes de ce qu'on en escrit. » Cosmographie

Jean de Lery, muni de son Caramemo, c'est à dire d'une sorte de cabas plein de coûteaux, de miroirs, de mercerie, faisait des excursions assez longues loin du littoral. c'est ainsi qu'il se rendait au fort d'Okarentin, c'est à dire à 10 ou 12 lieues du fort, c'est là, que l'on avait placé ce petit garçon venu à bord du Navire de Rosée et dont on prétendait faire faire l'éducation comme interprête. Un interprête plus agé y demeurait, ce fut lui qui conseilla à Lery de se montrer résolu en présence d'un Vieillard, qui prétendait le frapper de sa Tacapé.

Les Foresteries de Jean Vauquelin Sieur de la Fresnaie au Sauvage parurent en 1555 juste en l'année où partit Villegagnon pour le Brésil. Ces sortes de bucoliques publiées en Normandie n'ont rien à faire avec le Brésil sans aucun doute, mais elles donnent une idée du genre d'inspiration qui put colorer alors la prose si animée de Jean de Lery.

Archives curieuses de l'histoire de France publ. par Cimber et Danjou 1ère Série 1ère année 1835, navire envoyé au Brésil, et qui est de retour à la hogue.

Villegagnon en arrivant à Paris prit son domicile à S. Jehan de Latran, probablement résidence alors des chevaliers de Malte. Ce fut là que dès l'année 1560, il adressa son épitre à ceux de Genève. Son séjour à S.t Jean de Latran était déjà une protestation était déjà même un témoignage d'horreur contre le Calvinisme. Il comptait des amis chauds et puissants à Paris, Montmorency après l'avoir entendu, voulut qu'il se lavât des discours qu'on débitait contre lui. Coligny fut plus sévère et cela à juste raison, Villegagnon le laisse entrevoir, mais ne le dit que d'une manière détournée.

Mort de Caramurú.

Le 5 Octobre 1557 meurt dans le village do Pereira ou Aldea Velha, cité de Bahia, Diogo Alvarez, plus connu sous le nom de Caramurú que lui avait été imposé par les Indigènes. Il est enterré dans le monastère de Jésus comme à cette époque on appelait le collège et l'église des pères de la Compagnie. Il laisse pour son exécuteur testamentaire son gendre João de Figueiredo Mascarenhas, marié avec Apollonia Alvares. ⁊⁊ Voir les éphémérides de la Revista popular. C.16.

Les premiers chevaux importés au Brésil, vinrent en 1581 du Cap Verd; on les vendit de 10 à 12,000 R.

Narration dressée par M. du Tillet, Greffier de la Cour, sur l'entrée de la Cour du Roy henry II à Paris en 1549, extr. des registres du Parlement du dimanche de la trinité 16 Juin 1549.

Que ce fut a cause de Cointa ou en raison de l'irritante discussion fortifiée par Richer, une terrible division d'opinions régna tout d'abord dans la France Antarctique "Pourquoy sont ilz divisez en tant d'opiniõs? de Quinze qui me vindrent trouver au Brésil tous instituez à Geneve et à Losane sou ou sept Sectes de Sacramentaires, toutes différentes Chascun défendant opiniastrement son opinion. Cela est il selon la gloire de Dieu? Vrayment ie confesse que cela fut pour mon bien, car voyant tant de confusions, ie me mis à examiner le dire d'ung chascun pour y trouver une résolution, & enfin recognoissant la catholique qu'ils délaissoyent, ie trouvay qu'elle seule se pouvoit entendre et maintenir et qu'elle seule estoit Religion, ou il n'y en avoit aulcune."

Response aux remonstrances faictes à la Royne mère du Roy. Paris de l'imp. d'André Wechel. 1561, p 12.

Le Sr de Bellesforest né en 1530 et mort en
1583, qui a publié une curieuse Cosmographie
et qui est auteur d'une cinquantaine d'ouvrages
Bellesforest tenait tout ce qu'il a dit touchant le
Brésil d'un français qui y était venu avec Villega
-gnon et qui y demeura durant sept ans, errant
parmi les Sauvages. Ce personnage si bien inf-
-ormé était en contradiction sur bien des
points avec les historiens du XVIme Siècle, qui
ont écrit sur les Tupinambas.

Toujours préoccupé de grands intérêts, mais trompé sans
-doute par la dénomination sonore d'un nom qui commençait
à se répandre, Villegaignon envoya vers la fin de 1557 un
navire vers le Rio de la Plata, « tendant au pôle Antarctique
plus aval 500 lieues » il lui donna dix huit hommes d'équipage
et deux pages, on nommait ainsi les mousses, pour les servir.
Nous savons que le capitaine était un serviteur sur lequel il pouv
ait compter, quant au maitre, à l'homme indispensable pour
la conduite du bâtiment, il s'étoit souillé d'un crime abomi
-nable et ne rentra en grace, ou pour mieux dire en réconciliation
avec lui même qu'à la parole du docte Richer. Ce bâtiment allait
en quête de métaux précieux, on ne nous dit pas qu'il fut
son sort, nous savons toutefois qu'il revint de ce hazardeux voy.
age. Ce serait je crois la première expédition officielle des françai
dans ces parages. - Ceux de nos compatriotes, qui accompagnaient
~~Villegaignon~~ Magellan, n'y étant apparu que par circonstance.

Eloge historique de Philibert de l'Orme, Architecte lyonnais, conseiller et Aumonier ordinaire du Roi henri II par Louis Flacheron. Lyon, M. Barret 1826, in 8.

Villegaignon avait séjourné à Constantinople, mais nous ne savons en quelle année, il nous le dit accidentellement «Vous faictes toutes les mesmes demandes qu'ils m'ont aultresfois faict en Constantinople. Et ung iour estant pressé par ung Juif de telles demandes, ie luy mis en avant l'exemple de Jonas, qui fut (contre toute raison de nature) trois iours dedans le ventre d'un poisson et en fin iecté vif en terre ce que (ne m'ayant peu souldre me nia franchement) me disant Soyons hommes raisonnables ne nous amusons pas à escrits que par raison nous ne pouvons comprendre» il ajoute: J'ay grand doubte que vous ne sayez des Lieux, que n'en croyez ne l'ung ne l'autre.
v. response aux libelles d'iniures. &ca.

Le temps où Caramúru imprimait la terreur aux indiens, par le bruit de l'arquebuse, avait disparu depuis près d'un demi siècle, à l'époque où Villegagnon établit son fort. Alors les sauvages se mettaient à trois, pour tirer un coup d'arquebuse et par sage précaution, nous fait entendre Lery, on ne leur fournissait que la poudre de ta-table, autrement, ils auraient fait éclater l'arme, car ils la chargeaient démesurément p. 235. Lorsque Lery s'en alla avec un sien compagnon à 14 ou 15 lieues de Rio, voir combattre contre les Margaias, un parti de 4000 hommes environ, il lâcha de temps à autre quelques coups de pistolet et cela suffit pour lui donner un renom de guerrier parmi les Tupinambas.

Cointa Cointae ou Cointat, car il s'écrit ainsi en diverses relations, remplit un des principaux rôles, dans le drame qui se joue sur le rocher de Villegagnon. Il avait été étudiant en Sorbonne, il était jeune encore, bien disant, beau parleur et plut d'abord infiniment au Seigneur du lieu, Il s'était coiffé de l'idée assez étrange, qu'il devait remplir une sorte d'épiscopat dans le fort de Coligny. Ennemi juré de P. Richier, celui ci ne le ménage pas à son retour en France et dans ses attaques passionnées lui refuse toute instruction. Cointa mal avec Villegagnon et mal avec les Ministres, se réfugia sur le continent et l'on ne dit pas quel fut le sort de la jeune femme qui lui avait confié imprudemment sa destinée dans ces régions lointaines. La fin de sa carrière dans cette France antarctique qu'il devait régir comme évêque, fut odieuse si l'on ajoute foi à ses ennemis. parfaitement au fait de la situation des français dans ces parages, on ne peut mieux renseigné sur les positions géographiques qu'il avait étudiées à loisir, il servit de guide aux Portugais lorsque ceux ci songèrent à s'emparer du fort. Villegagnon, affirme que Cointat était un Jacopin renié, mais nous savons ce que valent pareilles allégations chez les auteurs du seizième siècle. Maimbourg dont le récit est tracé d'une façon assez nette, quoique concise, commet une erreur au sujet du nom de Cointa; il l'appelle Jean Cointant, et lui accorde, du reste, cette facilité d'élocution, qui lui fit jouer un rôle important dans les débats de la France Antarctique.

Au Seizième Siècle, le Cabinet de Thevet avait assez d'importance et était assez curieux, pour que François de France Duc d'Alençon, vint en 1571 le visiter et pour ouyr discourir de ses lointains voyages.

Dominique de Gourgues né à Mont de Marsan, en Guyenne, qui vengea si héroïquement Ribault en 1567 était allé au Brésil, si l'on s'en rapporte au témoignage de la Popelinière (en ses trois mondes) p. 40 du 2me liv. Ce voyage eut lieu avant l'expédition de la Floride il mourut vers 1593, comme il allait prendre le commandement des forces de D. Antonio. Voisin, Seig. de la Popelinière qui par sa situation, semble avoir vécu dans une parfaite indépendance ~~paraît~~ avoir connu de Gourgues, aussi hardi soldat que Marin ~~expert~~. C'était sans contredit l'un des hommes les plus énergiques de ce siècle plein de force et de sève, qui commence pour ainsi dire la Société moderne. Il mourut dans la faveur évidente de la Cour qui l'avait d'abord persécuté. Il faut étudier cette époque dans Hackluyt. J. Ribault Voy. to Florida, 1562 — René Laudonnière. Voy. to Florida 1565 — Dom. — Gourgues Voy. to Florida 1567.

Le village de Sariguoy à peu de distance de Rio, fut en 1557 le théâtre d'un massacre de prisonniers et Léry y fut témoin d'un sacrifice de ces mêmes prisonniers: la cervelle du malheureux ne devait point faire partie de l'horrible festin, c'était l'usage, mais les entrailles mêmes y passaient. Les Truchements Normands se vantaient d'avoir tué des ennemis et de s'être nourris de leur chair.

Les documents laissés par le Seizième Siècle, se taisant sur l'existence de Villegagnon dans son fort, après l'exécution de Jean du Bordel et de ses infortunés compagnons. Lors qu'il eut accompli cette sanglante tragédie le terrible gouverneur de la France antarctique, tint bon sur son rocher durant quelques mois, Génébrard le fait revenir en France dès 1558, nous croyons qu'il demeura au Brésil jusqu'en 1559. Quel fut le navire qui le ramena, dans quelles conditions revint il. on ne le revoit certainement pas avec l'horreur qui inspire un grand forfait car le poète de la Cour, le grand poëte du siècle, lui adressa des vers, qui font pressentir les rêves plus poëtiques encore de Rousseau, sur la vie sauvage. Richer semble insinuer qu'il fut surtout bien accueilli des officiers de la bouche du Roi, parmi lesquels il avait eu jadis un emploi, puis qu'il alla voir plus tard M. de Montmorency, rien n'atteste d'une manière absolue le blame ou la disgrace et cela devait être ainsi en France, vers l'année 1560 il revit Thevet qu'il connaissait de longue date, il se lia alors avec le Dr Possot, qui jouissait d'un certain crédit en Sorbonne; dès lors il fit bonne contenance contre ses ennemis. S'il avait contre lui Crespin, Richer, Lery qui n'avait pas alors voix au Chapitre, il compta parmi ses soutiens l'évêque d'Aix de Launoy, Génébrard, le savant annaliste. Cependant Anne de Montmorency après l'avoir entendu, voulut qu'il se lavât publiquement des bruits qui couraient sur son compte et il lui fut dur sans doute, d'entendre l'austère Coligny, lui dire de rudes vérités; il se plaint avec amertume mais avec mesure, de ce qui lui fut reproché par l'amiral.

Les habitans de Genève, dont nous n'avons pas parlé et qui vinrent avec le S. Du Pont se nommaient Nicolas Denis, Jean Gardien, Martin David, Nicolas Raviquet, Nicolas Carmeau, Jacques Rousseau, et Jean de Léry.

Une chose remarquable sans doute, c'est que Thevet qui maltraite avec tant de passion Léry, dans ses ouvrages Ms. ne parle qu'avec respect et circonspection de Richier, qui s'était montré si haineux à l'égard de Villegaignon, dont il fait toujours lui, un pompeux éloge; il l'appelle ce docte vieillard P. Richier et affirme qu'il voulut rester étranger aux menées qui se tramaient contre le gouverneur de l'île de Coligny. Après le départ de Thevet deux moines restèrent dans l'établissement français, l'un deux ne serait il pas ce fameux Bolés dont parle Vasconcellos, et qui alla périr à Rio de Janeiro, de la main du Bourreau, en l'année même de sa fondation c'est à dire en 1567?

La Carioca est mentionnée plusieurs fois dans Léry. On voit aussi l'emplacement de cette fontaine sur l'une des cartes gravés en bois de la Cosmographie publiée par Thevet.

(1613)

On trouve dans les voyages de Jean Moquet livre 11, l'histoire du pauvre Brésilien nommé Yapoco - du nom d'Oyapok; il serait plus exact de dire Guyanais, que ramena Razilly et qui avait été à Mme de la Ravardière son lieutenant.

" Il avait trouvé moyen de revenir en France et estait allé trouver Mme de la Ravardière en Poictou où il avait jà esté l'autre voyage, et luy ayant conté des nouvelles de son mary, qui estoit au Brésil; il arriva qu'un jour un pourceau estant tombé dans les fossez du chasteau, cette dame commanda à ses serviteurs et à Yapoco aussi de le retirer mais que luy bien que sorti du pays des sauvages dédaignant une besongne si vile et si basse, dit lors franchement, qu'il ne le pourroit faire, sur quoy la dame luy ayant dit quelques injures, il s'en alla de despit sans dire mot, et vint droit à la Rochelle, où il trouva quelques habbits, qui l'amenèrent au havre et de là vint à Paris. Comme je l'eus rencontré et caressé, je l'amenay à mon logis, où je le traittay le mieux que je pus, puis le menay au Roy, qui désiroit le voir. je le fis mettre à genoux devant le Roy, qui me commanda de parler à luy en sa langue, que je sçavois quelque peu, puis luy fist donner quelque argent. Depuis il fut

Las Casas nous raconte qu'un Espagnol avait fait trancher aux indiens 70 pairs de mains qu'il avait suspendues à une gaule c'est ce que Léry appelle un porte enseigne infernal. p. 293 3me édit

mené au hâvre où Mme de la Ravardière l'envoya re-
-quérir par ses gens, et depuis je n'en ay sceu
aucunes nouvelles. Voila quelle fut la fortune de
ce jeune Yapoco (p 100.)

Mocquet parcourait la côte au delà de l'amazone
en 1604. Le Chef des Caribes prétendait faire un
festin de Yapoco.

Villegagnon avait certainement des connaissances
comme ingénieur, le choix qui avait été fait de lui par
D. Juan d'Omedes, pour aller secourir la forteresse du
Goze, pourrait au besoin le prouver. il donne même des
preuves dans l'ouvrage où il raconte cet évènement
de ses connaissances dans l'art d'ériger des fortifica-
tions. Vers l'année 1554, il avait été nommé pour répa-
-rer les fortifications du Port de Brest, ou pour mieux
dire ordonné Vice amiral de Bretagne, il avait dans
ses attributions de pourvoir à la défense du port. Ce fut
à cette époque, qu'il entra dans un désaccord complet
avec le Capitaine de la forteresse, en raison des ouvrages
qui entouraient ce château. Ils en vinrent à une haine
mortelle et la querelle ayant été portée devant henri II, il
put comprendre qu'il obtiendrait difficilement raison.
à voir cependant la façon presque modérée dont ses ennemis
parlent de cette affaire, on peut supposer que les torts
n'étaient pas de son côté. Villegaignon était accoutumé
à mettre entre lui et son pays l'espace des mers, il se dépla-
-sait en France où il se croyait l'objet d'un déni de justice
il paraît qu'il connut alors au port de Brest même où il
s'était retiré, un homme qui ~~il~~ avait longtems séjourné
au Brésil; les récits pompeux ou simplement sincères
de ce voyageur le décidèrent.

Villegagnon revint en france en l'année où périt si courageusement l'infortuné Dubourg, léguant au Siècle l'enseignement que devait donner sa mort. L'ardeur que le gouverneur de la France antarctique avait montrée dans la dispute, les éléments nouveaux qu'il avait donné comme aliment à la discussion religieuse, ne devaient pas mourir dans le désert; ses ennemis l'avaient précédé. Ils ne le ménagèrent point. Ce ne fut pas toutefois la récit sanglante qui venait d'avoir lieu par ses ordres, qui lui nuisit le plus, ce furent ses prétendues nouvelles idées, exhumées de Cyprien, touchant le baptême et touchant la Cène, qui lui aliénèrent l'esprit des hommes puissants sur lesquels il s'était accoutumé à compter. Catherine de Médicis voulut un exposé de doctrine explicite. Il le donna dès 1560, en latin, elle exigea que cette sorte de manifeste parut en français et il parut immédiatement. 1562 Villegagnon fit précéder les propositions contentieuses entre le Ch. de Villegaignon et Maistre Jehan Calvin, de quatre Epistres, la première adressée à la Reyne mère est une sorte de chant de victoire, dans lequel les quarante jours étant expirés et ce délai préfix n'ayant pas donné de réponse de la part des Ministres de Genève, il les regarde comme vaincus, la seconde s'adresse au lecteur Chrétien et c'est sans contredit la plus curieuse, car il y expose succinctement mais d'une manière complète sa conduite au Brésil, et avoue en des termes fatalement simples, puisqu'ils indiquent une déplorable tranquillité d'âme la mort des trois victimes, la 3me s'adresse à très illustre Anne de Montmorency et elle prouve que si l'auteur avait été accusé de se faire Autheur d'une nouvelle loy ne tenant ne de l'Eglise Romaine ne de Calvin, ne de Luther, l'ancienne amitié du Connétable lui ordonnait de se purger de ce vitupère, la 4me enfin écrite à Illustre hault et puissant Gaspar de Coligny montre par la froideur qui y règne, par un défi audacieux porté aux auteurs les plus éminents du Calvinisme, qu'il abandonnait définitivement le parti qui l'avait d'abord élevé.

Daniel de la Touche, Seigneur de la Ravardière en Poitou a un Article dans le testament de Duplessis Mornay, il en est question également dans les Archives Curieuses de l'histoire de France. Il eut parmi ses plus terribles antagonistes au Maranhão le Chef le plus éminent parmi les indiens, dont fassent mention les annales Brésiliennes. Camarão ou la Crevette chef des Tabajares ou Tabayaras ne commandait pas à plus de trente archers lors de l'expédition de Jeronimo d'Albuquerque contre la Ravardière; Il avait alors un frère, qui paraît avoir été aussi puissant que lui et que l'on nommait Jacauná. Son neveu fils de ce même Jacauna était âgé de dix huit ans environ. Camarão était venu au rendez-vous de l'expédition c'est à dire au Presidio de Nossa Senhora de Amparo, de la Capitainerie de Rio grande il y arriva par terre le 8 7bre 1614.

Cette épître est aussi le dernier manifeste de Villegagnon, à l'égard du Brésil, elle prouve que dès l'année 1562, l'ancien gouverneur du fort de Coligny avait renoncé à tout espoir de retour dans ce pays magnifique, où il n'avoit peu fonder une colonie durable mais dont il avait deviné les innombrables ressources. Il termine par ces paroles remarquables, que l'on eut peu aisément detorquer: Si l'on s'esbahit de me veoyr si chauldement embrasser ces choses, qui semblent estre contre ma profession, le dommage et perte que j'ay receu par les ministres de cette doctrine, ayants empesché mon entreprise au Brésil si heureusement commencée, que vous avez assez bien sceu, et à si grands frais, et travaulx de moy et des miens m'en doibt estre suffisante excuse.

Vers 1550, un navire qui avait fait naufrage dans ces parages avait laissé sur ces rivages un certain nombre de matelots normands, qui se répandant dans les aldées indiennes les remplissaient de leurs amours. Des enfants âgés de quatre ou cinq ans étaient le fruit de ces unions illégitimes. Mais quelles étranges amours d'ailleurs que ces amours du désert. Plus rapprochés de trois siècles qu'ils ne le sont aujourd'hui de leur redoutable origine, les matelots normands tout descendants qu'ils pouvaient être des vieux pirates du nord pourraient difficilement en imaginer de pareilles. Ces amours il faut bien le dire n'avaient que trop souvent leur dénouement devant un bucher. Un Margat était il pris par les Tupinambas, un français était il surpris par les Margaiats, au sein des grandes forêts le sauvage ou le matelot Normand était amené dans la tribu et voué à un épouvantable festin. L'amour et ses délices toutefois était réservé à ces victimes des implacables traditions. Une jeune fille était choisie entre toutes les jeunes filles pour servir de compagne au prisonnier. Lery et tous ses contemporains insistent sur ce point, et le naïf écrivain avoue que, menant bien petit deuil, l'étrange veuve demande sans retard sa part du bien aimé.

Les jeunes filles sorties de France qui vinrent au Brésil en 1557 étaient les premières personnes de leur sexe qu'on y eut vues et Lery insiste sur l'étonnement qu'elles causèrent au plumage. C'étaient de jeunes normandes, appartenant selon toute apparence à la religion réformée; elles appartenaient à cette belle race qui pare encore les campagnes du pays de Caux. elles étaient au nombre de cinq, et s'embarquèrent sur le navire la Rosée du nom d'un Capne qui s'appelait ainsi. Une femme d'âge mûr, sans doute, les accompagnait pour les gouverner, elles sortaient de Honfleur et l'une d'elle, nièce du Sr de la Roquette, appartenait à une famille dans l'aisance (ces femmes arrivèrent le mercredi 10 mars 1557.) Jean Cointa qui était venu par la même expédition et qui se faisait appeler Monsieur Hector, avait vu sans doute en France Melle de la Roquette, il l'avait probablement aimée et l'amour fut probablement pour quelque chose dans son abjuration: il épousa la jeune fille qu'il avait choisie et qui était demeurée orpheline de son parent, le 17 Mai 1557. Précédemment deux de ses jeunes compagnes avaient été unies au presche le 3 Avril 1557, à deux jeunes gens domestiques de Villegagnon: ces premières noces excitèrent au plus haut degré l'admiration des sauvages, venus exprès pour voir ce spectacle. Deux interprètes normands, probablement plus soumis que les autres au Gouverneur du fort, épousèrent après le mariage de Cointa, les deux jeunes filles qui demeuraient. Il n'est plus fait mention de la femme qui leur servait de chaperon.

Par un étrange contraste avec sa vie de marin, de soldat de théologien même, il paraît que Villegaignon avait été employé jadis dans les cuisines Royales et ses ennemis le lui reprochent fréquemment. On trouve dans l'amende honorable ces curieux détails sur sa famille « ie sçay bien qui tu es: Je sçay bien que tu es fils d'un procureur de provins, que tu as faict premièrement profession d'advocat et n'espérant pour ton insuffisance te pouvoir avancer par ce moyen là; supposant quatre de tes compaignons, dont l'un a esté depuis exécuté par justice: lesquels desguizéz en habit de gentilhommes et prenans les ~~noms~~ d'aulcuns gentilhommes du pays, furent présentez par toi aux commissaires députez par le grand commandeur du Temple pour asseurer que tu estois noble, combien qu'il n'en soit rien: Je sçay que deux de tes frères ont esté folz courans les Rues, à sçavoir le curé de l'Eschelle et le conseiller des eaux et forests: Je sçay ton ignorance et bestise: Je sçay ton ambition incroyable Je sçay ta révolte contre l'évangile, tes menteries et tes exécutez tes tromperies, Je sçay que tu es évangéliste renié et lamifaire du pape. » l'anonyme sous le quel se cache peut être P. Richier continue sur ce ton. l'Estrille ne le traite pas mieux quant aux qualifications; on y trouve des phrases de ce genre, car que pourra dire Calvin ne tous ceux qui sont de son parti ils n'oseroient jamais reprocher à Villegaignon qu'il est tel qu'il est: c'est à dire ~~qu'il hante~~ son gros taureau ...

qui heurte ~~le ciel avec~~ ses cornes contre le ciel. Ces allusions, à la corpulence herculéenne de Villegaignon se reproduisent dans les pamphlets, en mainte occasion. Richier la représente ~~...~~ comme on sait, sous la forme d'un Cyclope. La plaisanterie est désormais acceptée dans le parti.

Préoccupés de l'acte terrible que l'influence déplorable des temps avait fait commettre à Villegaignon, les historiens qui écrivirent contre lui, le peignent chargé du surnom de Caïn de l'Amérique et voué à l'exécration des peuples. Quand on examine les historiens contemporains on est frappé de ces rapports exagérés. Après s'être livré pendant un an environ, à cette polémique ardente qui enfanta en 1561 les lettres à la Reine, lettres où l'on ne trouve pas une seule allusion aux événements du Brésil, Villegaignon retourna immédiatement à Malte, il y fut admirablement reçu par le grand maître.

Dès cette époque son rang lui était assigné comme à un des personnages les plus érudits et les plus capables de l'Ordre et quand la Cour de Rome songea à faire participer la Religion de Malte aux grandes discussions qui allaient s'agiter au Concile de Trente, on le chargea de cette ambassade importante, ou pour mieux dire on le choisit en novembre 1561 pour la remplir concurremment avec trois autres chevaliers, considérés alors comme étant les vraies lumières de l'Ordre. Soit que des obstacles particuliers à la situation maritime de Malte, s'opposassent au départ immédiat de

de l'ambassade, soit que le pape craignit peu d'accord entre les Chevaliers, il fit connaître au Grand-Maître son désir que Nicolas de Villegagnon fut envoyé seul pour représenter au Concile les intérêts de la religion. le Nouvel ambassadeur partit en 1562.

Villegagnon s'acquitta sans doute avec talent de la mission qui lui avait été confiée, car six années plus tard, il fut revêtu en plein conseil et à la demande du Grand maître, d'une Ambassade moins difficile à remplir, peut être, mais d'une importance plus évidente. ~~Par~~ Le Grand Maître avait coutume de dire que l'existence de la Religion ~~était~~ d'autant plus florissante, que les Ambassadeurs de Malte auprès de la Cour de Rome et du Roi de France étaient plus habiles; Villegagnon fut choisi concurremment avec Siniscolo la Mota, le Chevalier favori du Souverain et Maldonado, qui avait été désigné par une brigue du Conseil quelque peu contre sa volonté. Le Chevalier Italien et le Chevalier Espagnol partirent ensemble au mois de Novembre 1568.

Bien qu'il ne les accompagnât pas, Villegagnon dut quitter une fois encore l'île de Malte vers l'époque que nous venons d'indiquer. Dès cette époque il portait le titre de Commandeur, et c'est ainsi que le désigne Bosio dans son recueil louangeur et

indigeste. S'il n'eut été que simple chevalier, il n'eut pas été sans doute choisi pour accomplir la mission qu'il venait de recevoir en plein conseil de l'ordre et d'une façon si solennelle. Il succédait d'ailleurs à la cour de France, au Maréchal frère Pierre de Giou — Ambassadeur ordinaire auprès de S. M. très Chrétienne.

Villegagnon arriva en l'année même, où les esprits exaspérés faisaient une si noble résistance et presque à l'époque où Dubourg périssait pour la foi sincère qu'il avait embrassée. Avec l'impitoyable résolution que le nouvel ambassadeur apportait toujours dans ses écrits ou dans ses actes, nous pouvons nous faire une idée assez nette de la ligne de conduite qu'il suivit durant les trois fatales années, qui précédèrent la Saint Barthelemy. Les historiens contemporains se taisent à son sujet et l'infortuné La Place, qui raconte son expédition au Brésil d'une façon comparativement modérée, se tait sur ses actes ultérieurs. Ce qu'il y a de bien certain c'est que l'ordre se montra satisfait de la manière dont il conduisait les affaires fort compliquées et souvent ardues de la Religion, qui dès cette époque perdait de la haute estime, due aux mœurs sévères des premiers siècles.

Retiré dans une commanderie de l'ordre, voisine de la petite ville de Nemours, la fin de Villegagnon

fut douloureuse, un grand feu prit en ses entrailles disent ses ennemis et il périt en proie à une horrible agitation, se souciant peu d'une famille qui l'environna de soins médiocres très probablement. On était alors à la veille de la Saint Barthelemy, peut être l'ambassadeur de Malte, ressentait il dès lors quelques unes de ces douleurs poignantes, qui devaient trois années plus tard conduire Charles IX au tombeau.

A partir de la mort du Commandeur, la famille du petit magistrat de Provins s'illustra et occupa même de brillants emplois à la Cour de henri III. les neveux de Nicolas Durant, dit Villegagnon, ne se firent plus appeler que les marquis et les Comtes de Villegagnon il y eut même des petits neveux, qui voulurent continuer les travaux du commandeur en religion, et qui entrèrent dans l'ordre de Malte, où le nom qu'ils portaient dut les servir puissamment.

Villegagnon mourut dans une commanderie appartenant à l'ordre de Malte nommée Beauvais en Gâtinais près St Jean de Nemours. Il décéda au mois de décembre 1571. Lery nous dit qu'il tenait ces détails d'un, qui l'avait servi, « il ajoute mesme » « j'ai entendu d'un sien Nepveu, quel i'avoit veu avec luy, au dict fort de Colligny en l'Amérique, qu'il donna si mauvais ordre à ses afaires, tant durant sa maladie qu'auparavant, et fust si mal affectionné enuers ses parents, que sans qu'ils lui en donné occasion, ils n'ont guères mieux valu de son bien après sa mort que durant sa vie: C'est à dire qu'il n'a jamais tenu grand conte d'eux. » Tout ceci en langage d'hérétiques signifie que Villegagnon mourut pauvre.

La dénomination imposée aux Tabayaras doit être examinée de nouveau, et peut être ne doit on pas accepter complètement l'étymologie de Vasconcellos. (Voy. à ce sujet A. Gonçalvez Dias. Secundos Cantos p. 288 — les 3 vol. de poésies de ce jeune écrivain me sont parvenus en Juin 1851.

Les Tabajaras seraient: Seigneurs des Aldées

Note sur le nom France antarctique

Si l'on eut interrogé les français qui se rendaient au Brésil en l'année 1555, sur l'idée géographique qu'ils attachaient à la dénomination quelque peu pompeuse de France Antarctique, si on eut fait cette question à Thevet le Cosmographe du Roi, ou bien à Barré le marin habile qui data ainsi ses relations de voy-ages à ses frères, il est infiniment probable qu'ils eussent été infiniment embarrassés pour répondre à une question pareille. La France Antarctique était elle le pourtour de la baie verdoyante de Ganabara? Était ce l'espace plus vaste compris entre la Capitainerie de São Vicente et le pays d'Espirito Santo qu'occupaient les Portugais? Les français eux mêmes étaient hors d'état de résoudre la question. Ce qu'il y a d'à peu près assuré, c'est qu'ils ne désignaient pas sous ce nom l'espace immense compris entre les grands fleuves qui bornent aujour-d'hui l'empire florissant du Brésil, encore bien peu explorés.

Lorsque Villegagnon fixé sur son rocher dut commencer les constructions qui allaient en assurer la défense, il ne se trouva nullement à l'apprentissage du gouvernement d'une place de guerre. Après avoir servi en Piémont dans les Armées de François 1er, il devint peu de temps après 1543, Gouverneur de Sture en Italie. Stura doit être une petite ville fortifiée ou bien le pays baigné par une rivière du même nom, qui arrose le pays Sarde et se jette dans le Tanaro. La Stura passe par Cuneo et Fossano.

Les ennemis de l'ancien gouverneur de Sture affirment que durant ses expéditions maritimes où il menait disent-ils une vie de pirate, il reçut de terribles châtiments. Selon eux, il fut marqué sur l'épaule de la fleur de lys. P. Richer insiste sur ce fait, et le libelle intitulé l'Espoussette est basée sur lui. Dans la pensée du pamphlétaire, il s'agit par un coup vigoureux, de faire revivre l'empreinte effacée de ce signe déshonorant. Nous avons malheureusement fort peu de renseignements sur les fortunes diverses que courut Villegagnon en mer. Nous supposons qu'il les dirigea vers le Levant et peut-être aussi vers l'Amérique Septentrionale, il paraît avoir vécu dans une grande intimité avec le célèbre Roberval qui dépensa une fortune considérable dans ses expéditions vers les régions nouvellement explorées de l'Amérique du Nord. Richer fait même observer qu'il y a cette immense différence entre les deux hommes qu'il nomme à ce propos, en ce que Villegagnon, ne

risquait absolument rien, ne possédant aucune fortune patrimoniale, tandis que Roberval dissipait sans réflexions et pour obéir à l'instinct irréfléchi qui l'entrainait vers les grandes entreprises, une fortune considérable. Quoiqu'il en soit cette période de la vie du chevalier demeurera toujours obscure, bien d'autres hommes plus célèbres que lui en sont là, et l'on peut affirmer que sans les querelles religieuses, auxquelles il prit une part si énergique et si malheureuse, ses voyages, ses tentatives de colonisation même, fussent demeurées complètement inconnues. La rancœur des calvinistes lui donna des historiens, mais on comprend à merveille qu'on ne saurait toujours leur demander de l'impartialité. Sous ce rapport, il faut bien l'avouer, les Portugais montrèrent une impartiale déférence qui tint presque lieu d'éloge. Selon eux Villegagnon avait su par la sagesse de son administration et aussi par sa fermeté se créer un parti considérable au sein des populations indiennes. Mendo de Sá dans sa lettre au Roi de Portugal est explicite sur ce point.

moins songeaient ils à baptiser de ce doux nom les déserts inconnus qui s'étendaient du bord de la mer jusque dans le voisinage du pays qui fut appelé plus tard Minas Geraes. Au temps de Villegagnon les plus hardis interprètes Normands, n'étaient pas allés au delà de 40 lieues et n'avaient pénétré dans l'intérieur que jusques aux confins des régions habitées par leurs confédérés les Tupinambas, ils se gardaient bien même, d'entrer jamais dans le pays redouté de ces Margajats, dont le nom terrifiant est employé par les bonnes femmes du XVIme siècle pour faire peur à leurs marmots. La France Antarctique, c'étaient donc les terres fertiles que l'on découvrait du rocher de Villegagnon et le riche territoire parcouru par les Tamoyos les vaillants confédérés des Français.

Lery tenait ses dialogues d'un interprète, qui séjournait dans le pays depuis 7 ou 8 ans, c'est à dire depuis l'époque où se célébra la fête Brésilienne ou même un peu avant, cet homme savait le grec mais ce n'était point Cointa. Il désigne Rouen comme étant son pays il était venu au temps de Henri II

Lery dit que les Tupinambas vous disent: Eré-joubé es-tu venu? Thevet affirme qu'ils prononcent Caraiubé bonne vie, ou soir la bienvenue - Cardim Ereiupe.

Ces légères différences dans la prononciation, sont plutôt une preuve d'exactitude qu'elles ne sont une preuve d'erreur se produisant d'ailleurs au XVIme siècle.

Aldenburk's (Joh. Gregor.) Westindianische Reise und Beschreibung der Eroberung von S. Salvador in Brasilien. (Anno 1623 bis 1626) Coburg, 1627, in 4.

Atkins (John) Voyage to Guinea, Brasil and the West indies in his Majesty's Ships, the Swallow and Weymouth (1721) Lond., 1735 8

Cauche (Franc.) et Roulox Baro. Voyage de Madagascar et du Brésil. Paris, 1658, in 4.

Cudeña. Beschreibung des Portugiesischen America. Spanish und Teutsch mit Anmerkungen von Chr. Leiste. Braunschweig. 1780, in 8.

Duddley. collect. d'Hacklujt.

De la Fond Nachricht von dem Unglück des ostindischen Kriegsschiffs, der Prinz, welches den 20 april 1752, zweihundert Meilen von (Brazilien) in der See verbrennt ist. Aus dem Französischen. Frank., und Leipz., 1754, in 8

hare voy hacklujt
hawkins id.

S. Kinderley's Letters from the island of Teneriffa the cap of Good Hope and the east indies. London 1777. in 8 (c'est une demoiselle il ya une trad. all.)

Lancaster voy hacklujt

Lery

Marcgraf

Cl. Barthol. Morisot. Recueil de diverses relations & nouvelles de l'isle Madagascar, du Brésil, d'Egypte et de Perse. Paris, 1651, in 4.

Nieuhof (Jan) Gedenkweerdige brasiliaensche Zee en Lant Reize Amst., 1682 fol. m. k. pl.

Pert and Cabot. voy. hackluyt.

Pudsey. id

Reniger. id

Richshoffer (Amb.) Brasilianische und westindische Reisebeschreibung. Strasbourg, 1677, in 8.

Fenton. hackluyt.

Vasconcellos 1668

Nicolas Barré, qui figure dans l'histoire du Brésil, figure également dans celle de la Floride. Lorsque les françois furent entrez en partialitez et dissentions, à propos du Tabourin Guernache on élut pour commander Nicollas de Barré, lequel s'estoit si bien acquitter de sa charge, que toute rancune et dissention cessa entre eux. Il est infiniment probable, que cet excellent homme, ou mourut en mer, lorsque les gens du fort s'embarquèrent si imprudemment pour la France, sans vivres, ou après s'être repu du malheureux Lachère, revit son pays. — il n'est pas nommé dans l'expédition de 1564.

Le 1er évêque Catholique du Brésil fut D Pedro Fernandes Sardinha il arriva à Bahia le 1er Janvier 1542.

Voici quelques unes des Aménités de S. Richier on peut juger des autres par cet échantillon. (Chap. V.) Je prie les débonnaires lecteurs de considérer de quel artifice en cet endroict a usé Durand nostre Cyclope mateologien, qui tire des enfers tout ce que les anciens hérétiques ont controuvé contre la reigle de vérité et les choses desquelles il ne sçaurait juger, si elles sont vrayes ou faulses, saintes ou prophanes, il les nous attribue et impose par une fureur, de non rassis entendement que diray je davantage? il nous forge aussi des opinions de son cerveau et sur son enclume domestique il songe quels monstres il pourra combattre et surmonter affin qu'a son fol âme, il donne fort grande augmentation. Et ces choses qu'il nous attribue, non seulement il a menti que nous les ayons publiées en son royaume magnifique, mais aussi que nous les ayons defendues, comme si luy mesme en son barbare Colligne, il ayt jamais eu autre chose en la bouche, que iurements, blasphèmes, menaces et resveries d'un iugement insensé!

Génébrard, le fougueux ligueur, ne craignit pas d'inculper violemment Lery, à propos des scènes sanglantes qui avaient eu lieu à la France Antarctique, et il dit en propres termes: Joannes Lerius Calvinista, qui istarum tragœdiarum magna pars fuit in sua America. Ces paroles sont une preuve de plus de la singulière circonspection qu'il faut apporter dans le témoignage des contemporains. Lery avait alors 22 ans et il n'est pas nommé une seule fois par les acteurs de cette tragédie; c'était alors une jeune ame joyeuse et contemplative.

Villegagnon devait faire de fréquents voyages en Italie et surtout en Sicile au moment de l'expédition de Sinan il était arrivé à Messine; Arrivé à Malte, il fut on ne peut mieux reçu par ses frères d'arme. Ce fut par lui qu'on apprit les projets du Grand Seigneur, le personnage dont nous occupons dit en parlant de sa propre personne: Lequel interrogué de ce fait, confessa tout à plein que ceste armée descendoit non pour servir aux françois ains pour le plaisir de Soliman, pour se venger de l'injure qu'on lui avait fait en la ville d'Afrique en violant et rompant les trèves: et que ce fait estoit ia avant son départ cogneu et ouvert en France, par un homme de Grand crédit et autorité et que ceste seule raison lui avoit causé demander au Roy, de peur qu'il ne luy feust reproché avoir laissé ses compaignons en la nécessité. Son propos acheué, il raconta les charges et office privé qu'il avoit de Monmorancy, lequel après la Seigneurie de S' Liladame (Sic). avoit tousiours en première et singulière recommendation le faict de guerre et gendarmerie: et qu'il seroit fort marry si le Seigneur Omède perdait son crédit et que Soliman s'estoit fort courroucé aux chevaliers de ce qu'ils avaient secouru l'Empereur en Afrique. Lorsque les musulmans débarquèrent à Malte, d'Omèdes s'enferma dans la forteresse où l'eau manquait et où l'on souffrait bien d'autres privations. Il avait confié la défense de la ville <u>Notable</u> à George Adorne, homme preux, et entendu aux armes nous dit Villegagnon Celui-ci envoya bientôt implorer son aide " Le messager par luy expédié estant venu jusqu'à la ville de la forteresse et ne pouvant passer outre, à cause que les portes estoient serrées, fust contraint se transporter au lieu où estoit la garde des François pour se mettre en mer. Le seigneur de Villegaignon ne dormant pas: ains faisant la ronde et circuyant le guet demandoit et crioit entendant le son et bruit des chevaux qui est là. Le Messager et espie l'ayant cogneu à la parole respond qu'il apporte nouvelle de grande conséquence et qu'il prie de parler un mot au Seigneur Omède. Luy tiré dans une petite nasselle incontinent vint annoncer au Seigneur Omède ce qu'il sçavoit " Suit bientôt le choix de Villegagnon et l'éloge de ses vertus et la louange de ses faits et prouesses " p. 36 du Discours de la guerre de Malte trad. par Edoard 1553

Après avoir représenté avec énergie avec un grand courage même la langue de France, sur les rives de l'Algérie, Villegagnon retourna ~~au Brésil~~ pour Malte il y était sous le magistère de d'Omèdes qui élu en Septembre 1536 garda le pouvoir jusqu'au 6 7bre 1553. Que fit le Cyclope durant toutes ces années au milieu de ces régions héroïques fit-il la Guerre, s'occupa-t-il des grandes fictions de la Grèce ce qu'il y a de certain c'est qu'il devint l'historien d'une des périodes les plus critiques de l'histoire si Glorieuse de l'Ordre, sous un grand maître plein d'avarice. Villegagnon était dans l'île lorsque Sinan Reis et Dragut dirigeant l'expédition que leur avait confiée Soliman vinrent mettre le Siège devant la Cité Notable que d'Omèdes se refusa à garnir de troupes suffisantes. Notre chevalier revêtu de ses armes faisait bonne garde sur les remparts, lorsque les messagers de la ville notable vinrent pleins d'effroi annoncer les progrès croissants des Musulmans et demander du renfort. Ce fut l'homme qui les avait amenés devant le grand maître, que le grand maître choisit, mais Villegagnon soldat expérimenté, demanda pour le suivre Cent Chevaliers et sous le prétexte qu'on ne pouvait dégarnir le fort principal, il ne lui en fut accordé que six. On connait par Bosio, Vertot, La Croix et tant d'autres, le sort ~~funeste~~ de la cité Notable, qui ~~fut~~ elle ~~faisait~~ devant les musulmans ~~et~~ Goze succomba surtout à cause de la mollesse de celui qui y commandait en chef. Au moment désespéré, lorsque on voulut confier la défense à Villegagnon, il comprit la situation et refusa d'une façon positive; il nous a laissé lui même une preuve toute naïve de son découragement et de la conduite peu héroïque il faut bien le dire qu'il tint alors

« Les bourgeois sentans l'approchement des ennemis se retirèrent devers le Seigneur Villegagnon le quel auoit tout esté estimé par le Seigneur Omède come est dit cy dessus. Et d'autant qu'il estoit fort troublé et fâché en l'Esprit, ilz le consolèrent le suppliants de prendre courage et de veiller pour la deffense de la République et de leur commander librement à son plaisir en tout et partout. Luy deietté et mis hors de toute espoir n'attendant secours ou ayde, leur respondit tout à plein qu'il ne voyoit moyen quelconque pour obvier à telz dangers et perilz. Et de fait ne se souciant plus des siens, entra en son logis et illec se mussa prest (lisez il) a porter et endurer patiemment tout ce que luy pourroit advenir. Le commun peuple se voyant ainsi délaissé tomba en telle peur et frayeur, qu'il perdit toutes forces et tout courage, en sorte que ne se souciant plus de son salut laissa les murailles sans deffense du tout consommé en plaintes, gémissemens pitié et compassion de la misère et calamité qu'il sentoit approcher (p 47 et 48). Par bonheur et quoiqu'ils n'eussent pas moins de 1300 navires les Turcs se retirèrent. Ils se présentèrent devant le Goze dont le chef capitula lâchement: Il y a ici toutefois dans les auteurs une facheuse confusion. On ne sait réellement si ce fut dans la Cité Notable ou au Goze que Villegagnon reçut la proposition qu'il refusa

C'est en vain qu'on chercherait dans son récit un état réel de sa situation après la catastrophe, et lorsque Sinan Reis emmena près de six mille chrétiens. alla-t-il rejoindre d'Omède ? ou fut-il mis à rançon? il passe sur ces points importants de sa biographie. Celui qui commandait au Goze voulait emmener 200 hommes vies et bagues sauves, on ne lui accorda que 40 hommes incapables de servir, et lui même perdit la liberté. Selon toute probabilité après avoir reçu le message des bourgeois effrayé et s'être mussé dans sa chambre, comme il le dit lui même, Villegagnon retourna dans le fort principal avec les chevaliers. Il ne prit nullement part au siège de Tripoli dans la quelle commandait le maréchal de l'ordre Valier, mais il eut des renseignements si précis sur cette affaire qu'il fut en situation plus tard de défendre la conduite de ce brave chevalier Dauphinois, que le trad. françois du discours, appelle imperturbablement Valere

Le Sieur d'Aramon dont la conduite fut à la fois d'un homme ferme et d'un diplomate habile trouva également en Villegagnon un appréciateur plein de sagacité et sachant parfaitement établir les faits. Lorsqu'il se rendait en Italie ou bien en France vers l'année 1552. Villegagnon fut pris par les troupes impériales ce fut durant cette captivité qu'il écrivit en latin et sans le secours de Postel, quoiqu'en puisse dire Richier, une lettre énergique, éloquente même, dans laquelle il lava le maréchal Valier de toute tache de lâcheté en mettant dans leur jour véritable les démarches du Sr d'Aramon et la conduite des Français. Une œuvre pareille atteste les instincts d'un cœur noble et courageux. Les rêveries malheureuses d'une théologie creuse, perdirent cet esprit ardent et violent l'ambition et ensuite la cruauté, perdirent sa carrière et détruisirent ses bons instincts. Dans son récit des catastrophes de Malte, il admire avec une mesure qui n'est pas dénuée de sensibilité, un fait digne des antiques traditions, mais qui est assez loin de la charité chrétienne pour que l'effroi soit aussi grand que l'admiration est profonde. "Je ne veux icy obmettre ni taire un grand cas, lequel je ne sçay si je doy appeler magnanimité plus-tot que cruauté. Voy.

Toute recherche scientifique n'était pas négligée au temps de Lery, témoin Lery lui même qui combat Belon, à propos du Toucan et qui donne une nomenclature rapide, mais après tout exacte des productions naturelles du Brésil. Le barbier du navire, sur lequel il revint en France, avait rapporté 10 à 12 pots d'un onguent souverain contre les fractures et plusieurs pots hélas! il faut le dire, de graisse humaine, recueillie durant les festins d'anthropophages et qu'il rapportait précieusement dans un pays civilisé, où l'on faisait encore grandement usage de la graisse de pendu!

Certes il y a loin des mémoires intelligents, des notes précises et claires de Villegagnon, aux travaux historiques si éminents qu'a produits le XVIme Siècle, mais si l'on veut se rappeler sa vie agitée, ses nombreux voyages, sa vie militaire, puisqu'enfin, il faisait partie des 400 Chevaliers de Malte qui sous la conduite de Ch. V passèrent en Algérie, on sera toujours surpris de l'élégance de sa diction et de la modération de son langage. — Villegagnon eut été un excellent historien des premiers temps du Brésil, si son âme ardente ne se fût pas laissée absorber entièrement par la Théologie. Si l'on en croit Thevet, il serait l'auteur de tout ce qu'il y a de bon, de précis, dans les Colloques de Poissy, et si l'on en croit Richier, on devrait lui attribuer la Relation de Thevet. il est fort difficile d'accepter de pareils témoignages mais quant à la Science de Villegagnon, elle est incontestable et nous avons pour la soutenir le témoignage de Ronsard qui soit dit en passant, se plait en s'adressant au Docte voyageur, à soutenir le paradoxe, qui deux siècles plus tard devait illustrer Rousseau. Docte Villegagnon! cette épithète dans la bouche de Ronsard, signifiait non pas le marin expérimenté, le Nautonier habile, l'homme qui savait ce que l'on savait de mathématiques en son tems, il signifiait l'homme, qui avait fait une étude sérieuse des anciens et qui faisait habituellement usage de leur langage harmonieux, il signifiait encore si l'on veut le disputeur habile, qui connaissait à merveille ce que la Scholastique avait produit.

Sur quel bâtiment Villegagnon revint-il en France dans quelles conditions et avec quels projets y revint-il, ce sont autant de propositions sur lesquelles nous avons peu de renseignements. Ses ennemis prétendent qu'il eut la pensée de revenir en France pour se venger du Sr Philippe de Corguilleray, plus connu sous le nom de Dupont, auquel il n'avait pu pardonner sa ferme résistance lorsqu'il était dans le fort de Coligny, mais Dupont avait succombé à ses fatigues dès l'année 1559 et il dut le trouver mort en arrivant. Les ennemis politiques et étrangers du vice-admiral de Bretagne sont à la fois plus justes et plus explicites; lorsqu'il quitta le fort Villegagnon il ne l'abandonna pas sans emporter une pensée sérieuse. Mendo de Sa dit positivement qu'il voulait ramener des hommes et des navires pour revenir au Brésil et attaquer les bâtiments qui revenaient de l'Inde. Il songeait en un mot à accomplir le grand projet qu'il avait manifesté aux hommes politiques de son temps plusieurs années avant l'exécution de sa première entreprise; il ne laissait il est vrai dans le fort que 74 individus, mais il ne serait pas juste non plus de dire, qu'il les laissait sans un homme expérimenté pour les conduire; Bois le Comte, son neveu, était demeuré au Brésil, et ce ne fut pas la faute du gouverneur, si ce jeune capitaine ennuyé probablement de la vie que l'on menait sur un misérable rocher s'en alla avec plusieurs gentilshommes ses compagnons à l'établissement formé par les français au Cap Frio, ils y étaient pour leur plaisir nous dit Thevet (en des ms.) lorsque les Portugais allèrent attaquer le fort. Cointa dirigeait l'expédition ennemie, et le Jacobin renié, couronnait par cet acte de trahison, une vie pleine de folles ambitions et de projets insensés.

Lettre du Gouverneur du Brésil il part en 1560 de Bahia

Seigneur, - la Flotte que votre Altesse a mandée vers Rio de Janeir arriva à Bahia, le dernier jour de novembre; Si ~~tôt~~ que le Capitão mor Bartholomeu Vasconcellos m'eut remis les lettres de V. A., je me mis en rapport avec lui et avec les autres gens du pays, pour aviser à ce qui conviendrait le mieux au service de V. A. Au regard de tout, ce qui sembla le plus opportun fut d'aller attaquer la forteresse parce que voyager par la côte, c'était perdre du temps et se fier à la mousson chose fort incertaine.

Je me mis en mesure à l'instant le mieux que je pus, ce que je fis gardant le moindre état qu'un gouverneur peut garder, et je partis le 16 janvier de Bahia, pour arriver à Rio de Janeiro, le 21 du mois de février, et en arrivant, je sus qu'il y avait là, dans la baie de Rio, un navire appartenant à Monseigneur de Villegagnon même: je le fis prendre par la Galère Ezaura, que V. A. possède là. Lorsque le Capitão mór et les autres gens de la Flotte virent la forteresse, ses fortifications, l'âpreté du lieu, la nombreuse artillerie et la troupe qu'il renfermait, il sembla à tout le monde que tout travail serait inutile, et comme gens prudents ils redoutaient d'attaquer une position si forte avec si peu de monde; ils me requérirent de leur écrire une lettre et de leur enjoindre d'abandonner le pays, qui appartenait à V. A. Je leur écrivis, ils me répondirent avec Orgueil. Il plut à notre Seigneur que, nous nous déterminions ~~de~~ les combattre et nous leur livrâmes combat par mer sur tous les points, le Vendredi 15 mars; et, ce jour là même, nous entrâmes dans l'île, où est assise la forteresse. Et tout ce jour et le jour suivant, nous combattîmes sans prendre repos ni de jour ni de nuit, jusqu'à ce qu'il plut à notre Seigneur de nous donner entrée avec pleine victoire et mort des ennemis, tandis qu'il nous en avait coûté peu de monde. Et si cette victoire ne me touchait de si près, je pourrais affirmer à V. A. que, de longues années, il n'y en a eu une pareille entre les Chrétiens.

Lorsque Villegaignon revint en France, c'est lui même qui nous le dit, il trouva le bruit généralement répandu à la cour qu'il voulait fonder une religion nouvelle, n'ayant rien à voir avec le Catholicisme ou la religion de Calvin. Ses ennemis témoins des disputes religieuses qu'il avait chaque jour avec M^r hector étaient peut être plus fondés qu'on ne le croit dans leurs médis-ances. Cet homme si audacieux à la guerre et dans sa politique savait ~~comment~~ se fondent les grandes hérésies et dans la solitude profonde qui se faisait autour de lui, il avait abordé les mystérieuses doctrines des bas siècles, Il connaissait en effet le Gnosticisme, à une époque où les Gnostiques et leurs formidables erreurs étaient à peine nommés. Pour s'en convaincre il suffit de lire ses écrits avec quelque attention. Voici textuellement ce qu'il dit à propos du mariage des prêtres mais alors il est rentré dans le giron de la Grâce. « Je luy respondray dit il ce que Tertullien respondit aux Gnotz de son temps ils s'appelaient en Grec Gnostici, qu'ils ne doibvent servir dieu, ainsi qu'il leur sembloit bon, mais ainsi que l'église auroit ordonné: Les Gnotz tenoient toute la propre opinion que défend le remonstrãt: Par la lecture de Tertulien en ce traicté, l'on voit que l'église observoit les ieusnes de certains iours et temps, comme elle faict maintenant: Le remonstrãt à raison d'une chose qu'il blasme, c'est de la superfluité des viandes et artificielles cuisines les iours des abstinences: il a pris cela de nos livres. en fin il s'excuse d'estre Scismatique disant: Que ce n'est de leur propre voulonté qu'ils se sont departis d'avec nous, qu'ils y ont esté contraincts. Je croy qu'il cuide dire vérité en la foy de Maistre Jehan Caluin. les ministres duquel n'ont eu hôte de me dire qu'il a esté aussi nécessaire à Judas de renier et trahir Jesus estant à ce prédestiné qu'à St Paul de prescher.

Response aux remonstrances p 24

Ode contenant vne briesve description du voyage de Villegaignon au Brésil et des cruautez qu'il y a exercées.

Strophe 1ère

Celuy dont l'affection
et sollicitude ardente,
d'enfler son ambition
au veu d'un chacun s'augmente
et dont l'âme est affamée
de loz et de renommée
pour se rendre fleurissant
s'acçoit qu'en les pourchassant
et sans conduite et sans guide
par maint chemin périlleux
à son esprit orgueilleux,
il abandonne sa bride.

Antistrophe

Tel homme va galoppant
partout où son cueur le meine,
Les aureilles estouppant
aux remords que lui ameine
sa bourrelle conscience:
et se précipite et lance
dedans un gouffre profond,
duquel qui touche le fond,
n'en peut revenir qu'à peine,
Mais bien se voyant perdu
sent d'y estre descendu
vne repentance vaine.

Epode

De nostre Villegaignon
le cueur despit et felon,
plein d'impudence et d'audace
et outrageusement fier
va par un mesme sentier
et suit cette mesme trace.

Goset. c'était le nom d'un truchement qui avait vécu aux environs de Rio, avant l'arrivée de Léry et qui avait donné son nom à un village, appelé Eiramiri.

François Pepin, maître d'un navire, avait donné le sien au village de Yaboraci, à deux lieues du fort. Léry s'y rendit trois semaines après son arrivée.

Pavo était un autre village des environs, à deux journées de la terre des Margaias, les ennemis des Camoyos de la baie;

Cramoisan capitaine et pilote du roy Henri II aussi célèbre que Jean Leclerc dit Jambe de bois, alla probablement au Brésil.

Villegagnon mourut le 7 janvier 1571 et non pas au mois de décembre comme le dit Lery. il était né vers 1510 à Provins en Brie

Jean Gardien expert en l'art de pourtraiture fut certainement le dessinateur dont se servit Lery il ne voulait jamais s'y adonner dit le naïf voyageur p. 170 de la 3me édit. Gardien a probablement dessiné les principales figures du livre de Lery.

Sur la fin de sa vie et dans sa dernière édition, Lery qui était devenu érudit, qui avait lu surtout Chalchondyle tente de prouver que du côté des cruautés et inhumanités le monde ancien n'avait rien à reprocher au monde nouveau et il cite principalement les sanglantes exécutions de Mahomet et de Vladiès, qui fonda pour ainsi dire une vraie cité des morts dans la Valachie, bientôt il en vient aux guerres civiles de la France et là son esprit d'équité très sincère apparaît il raconte les sanglantes exécutions des protestants dans une petite ville qu'il ne veut nommer pour cause, il raconte comment il alla supplier le commandant de cette troupe cruelle de lui laisser enterrer les morts, il dit en même temps, comment une pauvre femme qui avait perdu tous les siens ayant dans sa douleur interpellé ses meurtriers en parlant à son pauvre enfant allait elle même être sacrifiée, lorsque s'interposant entre elle et un soldat il la sauva non sans s'être exposé lui même.

J. de Lery a plus écrit sur les guerres de Religion, qu'on ne le suppose outre son histoire de Sancerre, qui est bien connue et qui a été réimprimée en ce siècle (1842 je crois) il avait donné plusieurs mémoires qui furent imprimés, dit il, peut être du reste ont-ils paru anonymes, c'est une chose à chercher une enquête bibliographique à faire

Si l'on s'en rapporte à Lery, la céramique des Tupinambas ne serait pas sans intérêt, les pots vernissés recevaient du pinceau mille petites gentillesses, guillochés, lacqs d'amour et autres droleries. p. 367

Lery accusé d'être le promoteur des tragédies qui ensanglantèrent le rocher de Villegagnon, se disculpe vivement d'une telle influence. En effet il n'avait alors que 22 ans, et avait si peu d'importance, que ses compatriotes ne le nomment point. Après son retour, il séjourna selon toute apparence quelques mois à Paris. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1572, il est établi à la Charité en qualité de Ministre, et qu'il quitte cette ville en 1573 pour se réfugier à Sancerre, dont il a raconté si bien le siège désastreux. Sans cesse il revient sur cette période funeste de sa vie, mais il avoue cependant, que la famine endurée à Sancerre ne fut rien au prix de celle qu'il ressentit en mer. Une fois réfugié à Genève, il y mena probablement une vie tranquille. Selon toute probabilité la fille de Coligny lui prêtait assistance et il se vante d'avoir ressenti la bénéficience du très illustre prince Guillaume Landgrave de Hesse, qui désira que sa Narration fut traduite en latin en 1583, après l'apparition de la 2me édition de son livre, Lery se trouvait à Châlon sur Saone. là, il rencontra un flamand, qui avait fait le voyage du Brésil et qui lui parla de ses connaissances parmi les sauvages. – Lery, ne resta en tout que huit mois au fort de Villegagnon, et deux mois à la briqueterie, non loin de la Carioca.

L'espèce de Calebasse dont les Tupinambas de Rio-de-Janeiro se servaient s'appelait Choyne " c'est un arbre de moyenne grandeur dit le bon Lery a les feuilles presque de la façon et ainsi vertes que celles du Laurier p211 de la 5me édit.

Le Trespas et ordre des Obsèques funérailles et enterrement de feu très heureuse mémoire le Roy henry deuxième de ce nom, par le Seigneur de la Borde, François de Signac, Roy d'armes de Dauphiné. Paris, chez Gilles Robinot, 1559.

Génébrard, le fougueux ligueur, qui fut nommé Archevêque d'Aix, où il demeura cinq ans, a dans sa Chronologie Sainte parlé des compagnons de Villegagnon. Ce personnage fait revenir l'ancien gouverneur de la France Antarctique en 1558

Matthieu de Launoy d'abord protestant, puis revenu dans le giron de l'église, s'attaque également à Jean de Lery et à ses compagnons.

<u>Thevet Refuté</u> est un livre probablement introuvable aujourd'hui a-t-il été jamais imprimé? il est cité dans la 5me édit. de Lery au nombre des sources où il a puisé.

- Le 2 Mars 1853 Mr Pichon m'a remis la copie collationnée entre lui et moi d'une précieuse lettre de Villegagnon adressée à Henri II.

En mai 1855 Mr Niel m'a donné une lettre d'introduction pour aller voir un portrait de Villegagnon que possède Mr Alfred Sioche, banquier fort instruit et qui a visité S. Francisco en Californie. Mr Sioche fait une collection des livres sur l'Amérique et rassemble aussi des portraits.

Les Esclavons du VIme Siècle, les Antes « nation qui avaient avec eux une commune Origine » offraient une certaine Similitude religieuse avec les Tupinambas « Ces peuples adoraient principalement, dit l'historien Procope, le dieu de la Foudre qu'ils regardaient comme le souverain du monde et subordonnées à lui les différentes divinités secondaires, qui présidaient aux fleuves et aux montagnes. Ils n'avaient pour les gouverner ni Rois ni princes. Mr de Ring hist. des Germains 1850

Après la détention qu'il subit à la suite de la guerre de Malte détention durant laquelle il avait beaucoup souffert, Villegaignon tomba affligé d'une véhémente maladie, il ne put aller trouver l'empereur, mais il rédigea son récit en latin. — Charlesquint écrivait le français admirablement, il eut pu se dispenser de lui adresser son récit dans une langue étrangère mais il voulait être lu du St Père, son souverain Chef comme il l'appelle et il voulait sur tout, venger l'honneur français qui était mis en cause. en vrai chevalier Rhodien, il s'offrit de soutenir les armes à la main, le contraire de ce qui avait été écrit et ce qu'il regardait comme une accusation inique.

Jean de Léry se trouvait à Chalon sur Saone en 1583, et s'y trouvait avec un flamand, qui avait longtemps visité le Brésil, mais dont il nous tait le nom, ce personnage connaissait aussi bien les localités diverses que lui, et savait le nom de ces Sauvages, comme lui même il les savait, mais cet homme était peu lettré. il donna à Léry seulement deux feuillets d'observations en mauvais langage (moitié flamand.) Ce trafiquant de bois du Brésil, car c'en était un, raconta au vieux voyageur, les cérémonies superstitieuses qui s'observent de 3 ans en 3 ans ou de 7 ans en 7 ans, lorsque les indiens préoccupés des persécutions d'Anhanga, abandonnent leurs ocas, qu'ils brisent avec fureur voy. 363. ils les fendaient en quatre.

Le livre de Villegaignon sur la guerre de Malte écrit d'abord en latin a été trad par l'auteur lui même sous le titre suivant: Traicté de la Guerre de Malte et de l'issue d'icelle faulsement imputée aux Françoys, à l'Empereur Charles V, par le Chevalier de Villegaignon, à Paris chez Charles Estienne, imprimeur du Roy. MDLIII par privilege dudit Seigneur pet. in 4. Sans chiffre

– Le Discours de la guerre de Malte contenant la perte de Tripolis et autres forteresses faussement imposée aux Françoys écrite en latin à Charles V par le Seigneur Nicolas de Villegagnon pris traduite en nostre vulgaire par M. N. Edoard à Lyon, par Jean Temporal. 1553, avec privilege pour un an. in 12.

L'auteur du magnifique ouvrage intitulé: Antiquities of Mexico Lond, 1831–48 9 vol in fol. s'est ruiné dit on en poussant jusqu'au bout cette colossale publication

Edwards Viscount Kingsborough né en 1795 et mort en 1837.

Lery menait la vie de soldat, couchant avec ses armes sur la paillasse au corps de garde, en cette ville de Sancerre, où l'ennemi ne bougea guère des portes de la ville assiégée, là il regretta à loisir ces lits de coton blancs, dans lesquels il avait si bien goûté le sommeil au sein des forêts du Brésil, il revint sur le Jacques en France dont le Maistre était un certain Baudouyn (Martin) du havre et il partit le 4 janvier 1558 avec 15 de ses compagnons et à partir de ce moment commencèrent les grandes aventures. Le 15 avril le pauvre homme faillit être brulé complètement par une explosion de poudre, le 24 mai, il vit les terres de Bretagne; son estomach avait reçu une telle atteinte qu'il s'en ressentit jusqu'à la fin de sa vie

La dédicace de la Sumptueuse entrée a été vendue en 1856. l'abbé Bovié 39 fr 25 c.

Richard 1852 170 f.
de la Guerière 1856 incompl. 90.
le Chevalier 1857 150.
Le Prévost 1858 375.
Sauvageot —— 1860 478 f.
d'Auffay 1862 800
A Potier 1867 260 f.

